



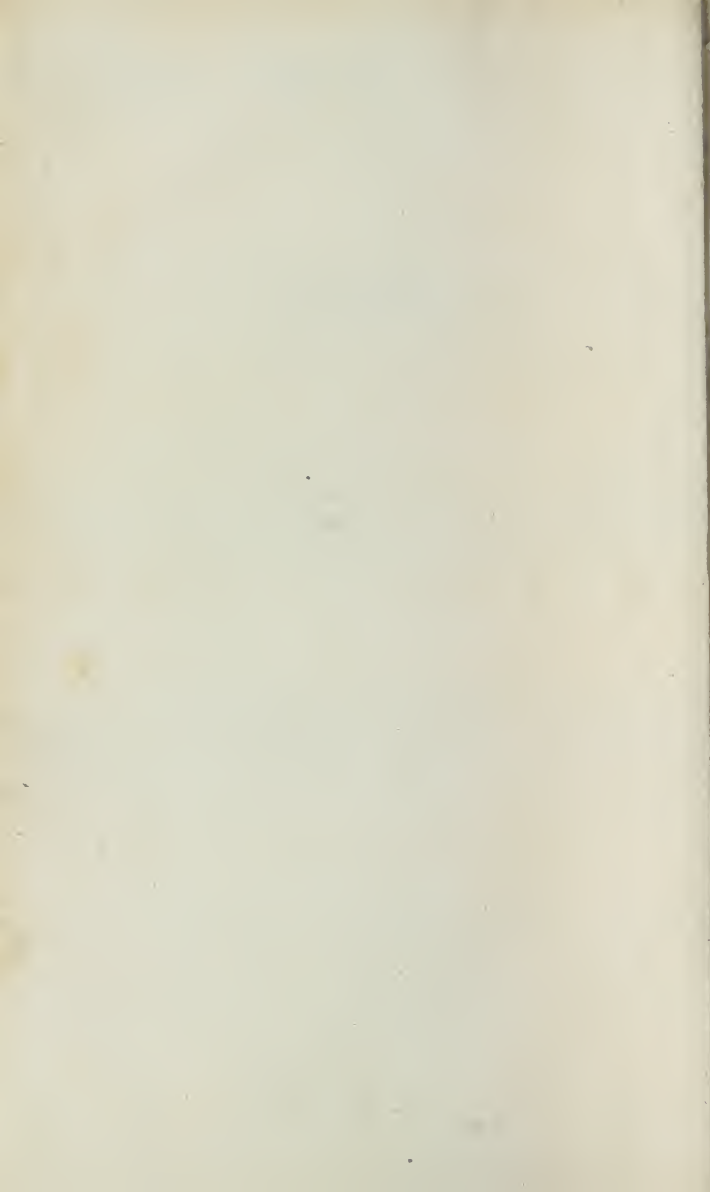
Universita
BIBLIOTHECA
Ottaviana



MAR 23 1965

3 vol.

3 Vol - 120 —



THEATRE

DE MONSIEUR

DE BRUEYS.

TOME PREMIER.

TOME PREMIER.

Avertissement du Libraire.

La Vie de l'Auteur.

GABINIE, Tragédie.

ASEA, Tragédie.

LISIMACHUS, Tragédie.

L'OPINIATRE, Comédie.

TOME SECON D.

LE GRONDEUR, Comédie.

LE MUET, Comédie.

L'IMPORTANT, Comédie.

TOME TROISIÈME.

LES EMPYRIQUES, Comédie.

PATELIN, Comédie.

LA FORCE DU SANG, Comédie.

LES QUIPROQUO, Comédie.

LES EMBARRAS DU DERRIERE
DU THEATRE, Comédie.

Paraphrase de l'Art Poétique d'Horace.



DAVID AUGUSTIN BRUEYS

né en 1640. et mort en 1723.

LES
ŒUVRES
DE
THEATRE
DE MONSIEUR
DE BRUEYS.
TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques,
à la Science.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

PQ

1731

B9A19

#1

1735

Coll. JFC

AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE.

LA précédente Edition des Oeuvres de M. Palaprat étant épuisée, j'en prépare une nouvelle, de laquelle je supprimerai toutes les Pièces, que l'on a revendiquées en faveur de M. de Brueys, & qui se trouvent ici rassemblées. De cette façon le Théâtre de M. Palaprat, avec les petits Ouvrages de Poësie qui y sont joints, feront un seul Volume, que je mettrai en vente incessamment. Ce Volume qui fera, pour ainsi dire, un quatrième Tome au Théâtre de M. de Brueys, sera conforme de grandeur, grosseur, caractère, pa-

vj AVERTISSEMENT.

pier, & impression ; & ainsi les Ouvrages de ces deux Associés se trouveront toujours de compagnie.





L A V I E

DE MONSIEUR

DE BRUEYS.

L'USAGE dans lequel on est , & quelquefois avec raison , de ne point lire tout ce qui porte le titre de Préface, d'Avertissement, ou d'Avant-propos , est souvent cause qu'on ignore des faits & des circonstances nécessaires à l'intelligence d'un Ouvrage , ou tout au moins amusantes pour le Lecteur : Par cette raison , ceux qui n'ont point lû les Discours préliminaires que M. Palaprat a mis à la tête des Pièces imprimées sous son nom , ont dû croire qu'il en étoit le seul & le véritable Auteur. Ainsi ce seroit ici l'occasion de faire une Préface , puisqu'il s'agit non seulement de rendre justice à M. de Brueys à l'égard d'un bien qui lui appartient ; mais encore de faire connoître les procédés généreux

qu'a eû avec lui M. Palaprat , sur une matière aussi délicate que les ouvrages d'esprit : la crainte seule d'ennuyer le Lecteur par une longue suite d'anecdotes , sur les différens intérêts de ces deux Auteurs , a déterminé à en rapporter une partie dans la Vie de M. de Brueys , & de placer l'autre à la tête des Pièces , dont la possession étoit contestée entr'eux *. Par ce moyen , l'on se flatte que la lecture de ces faits deviendra plus agréable & plus intéressante ; & l'on ne pourra , sans injustice , douter de leur vérité , puisqu'ils sont tirés , ou des Discours même de M. Palaprat , ou des Memoires donnés par la famille de M. de Brueys. L'envie qu'elle a eû de rassembler toutes les Pièces de Théâtre de cet Auteur , a obligé de réimprimer celles qui l'étoient déjà ; mais ce que l'on verra dans la suite , prouvera que cette réimpression est moins un double emploi , qu'une restitution.

* Voyez le Grondeur , le Muet , l'Important , & les Empyriques.

David-Augustin de Brueys étoit originaire du Diocèse d'Uzez, & nâquit à Aix en l'année 1640. Sa famille est ancienne, & descend de Pierre de Brueys, annobli par des Lettres de Louis XI. du 3. Septembre 1481. On compte parmi ceux qu'elle a donnés à la République des Lettres, le célèbre Messire Charles de Barbeyrac, Médecin, & beaufrere de M. de Brueys. Le pere de notre Auteur qui étoit Protestant, éleva son fils dans les principes de la Religion P. R. il lui fit faire ses études à Aix, & l'y fit recevoir Avocat : ce fut à peu-près dans le même tems qu'il se maria, plus par inclination, que par raison. Les suites ordinaires de ces fortes d'engagemens, jointes au peu de goût qu'il se sentit pour le Barreau, lui firent abandonner l'étude aride des questions de Droit & de Jurisprudence, pour se livrer tout entier à celle de la Théologie & de la Littérature, & il devint en peu de tems un des premiers & des plus sçavans du Consistoire de Montpellier.

Comme homme de lettres il composa sa Paraphrase sur l'art Poétique, que l'on trouvera à la fin de ce recueil, & comme Théologien, il répondit au livre de l'*Exposition de la Doctrine de l'Eglise*, que M. Bossuet, Evêque de Meaux, venoit de publier. Ce Prélat consultant plus l'intérêt de sa Religion que celui de son esprit, résolut, pour toute réplique, de désabuser son adversaire de ses erreurs, & de les lui faire abjurer. Ce projet soutenu de la vérité, du sçavoir, & de l'éloquence de M. de Meaux, eût tout le succès qu'il en avoit attendu : M. de Brueys reconnut son aveuglement, promit de défendre la Religion qu'il venoit d'embrasser, & composa en effet peu après son abjuration, un ouvrage intitulé : *Examen des raisons qui ont donné lieu à la séparation des Protestans, &c.* Il eut même l'honneur de le présenter au Roi, & ce Prince le reçut avec la satisfaction que lui inspiroient sa Religion & sa bonté ordinaire.

Bien loin que M. de Brueys eût des-

sein de profiter des bienfaits que Sa Majesté répandoit sur les Nouveaux Convertis, il pria au contraire M. l'Evêque de Meaux, de ne rien demander pour lui; afin qu'on ne pût, disoit-il, le soupçonner de s'être réuni à l'Eglise Romaine par un motif d'ambition ou d'intérêt.

Un an après sa conversion, c'est-à-dire, en l'année 1683. après avoir achevé son *Traité de la Sainte Messe*, il prit la résolution de retourner dans sa patrie; mais le Roi qui avoit jetté les yeux sur lui pour l'instruction des Protestans, l'engagea à ne point quitter Paris, & lui dit: » Vous me ferez plaisir de vous y employer; car ayant » été dans leurs sentimens, vous savez mieux qu'un autre ce qu'il faut » leur dire. « Cet ordre, (car ç'en fut un pour lui) le détermina à rester à Paris, il abandonna même ses affaires domestiques, & renonça à la profession d'Avocat, à laquelle il comptoit se dévouer plus par raison que par goût.

La mort de sa femme qui étoit ar-

riyée peu de temps auparavant , le laiffa le maître de difpofer de fa perfonne & de fes volontés ; & comme l'état & l'habit Eccléfiastique lui parurent plus convenables au travail , dont le Roi l'avoit chargé , il reçut la tonfure des mains de M. l'Evêque de Meaux , dans le Seminaire de cette ville , en l'année 1685.

Messieurs Bayle , Claude , & Jurieu , répondirent à fon livre de l'Examen , & rendirent en même tems justice à fa modération * ; mais il ne leur repliqua qu'en continuant de foutenir les intérêts de la Religion , qu'il venoit de reconnoître , & de prouver la fincérité de fes fentimens par les Ouvrages fuivans :

¶ *Défense du Culte extérieur de l'Eglise Catholique*, deuxième édition , à laquelle il joignit la réfutation de deux Réponses à son Examen , faites par Messieurs Bayle & Jurieu , fous le titre de *Confidérations sur l'Examen* , &c. &

* Voyez la fin de la vie de M. de Brueys.

¶ Paris , M. Cramoisy , 1686.

DE M. DE BRUEYS. xiiij
du *Profélite abusé , ou fausses vûës de*
Brueys dans ledit Examen , &c.

Réponse aux plaintes des Protestans ,
contre les moyens qu'on a employés pour
leur réünion , & contre le Livre intitulé :
La Politique du Clergé de France.

* *Traité de l'Eucharistie en forme*
d'Entretiens.

¶ *Traité de l'Eglise , pour servir de*
réfutation à Messieurs Claude & Jurieu.

† *Traité de la Sainte Messë , pour*
répondre & détruire un Traité contre
ce Mystère , fait par le même en 1680.

Après des preuves si authentiques
de son attachement à l'Eglise Romaine , le Clergé de France , pour récompenser son zele & ses travaux , lui accorda une pension ; & le Roi , dont la piété n'étoit pas moins reconnoissante que celle du Clergé , l'honora en 1700. d'un Brevet de 500. livres de rente , en considération (ce sont les termes du Brevet) des Ouvrages qu'il avoit faits

* *Idem.*

¶ *Idem , 1687.*

† Paris, Barth. Génin , 1700.

pour la défense de la Religion Catholique contre les Protestans.

Un genre aussi important & aussi sérieux que celui de la Morale & de la Controverse , ne paroïssoit pas devoir se rencontrer avec le frivole du comique & de la plaisanterie ; & on n'attendoit pas de la plume d'un Théologien , des Actes & des Scenes ; mais le Théâtre François que M. de Brueys fréquenta pendant son séjour à Paris , développa les talens que la nature lui avoit donnés pour le Dramatique *. On sçait que le goût & les dispositions que l'on apporte en naissant pour le genre comique , sont aussi difficiles , & peut-être aussi impossibles à vaincre , que le caractère : l'éducation , & les réflexions peuvent en suspendre les effets , mais elles ne sçauroient en corriger le principe : d'ailleurs , comme notre Auteur n'étoit apparemment pas convaincu des raisons que l'on allégué pour condamner la Comédie , il se seroit plutôt laissé

* Il avoit déjà composé la Paraphrase sur l'art Poétique , que l'on trouve à la fin de ce Recueil.

aller à son penchant , si des motifs de politique & de bienfiance ne l'eussent arrêté. M. Palaprat son ami & son compatriote , en lui offrant de travailler ensemble dans un genre qu'ils aimoient tous deux , leva toutes les difficultés , & donna par là à notre Auteur le moyen de satisfaire son goût , sans commettre son état & sa réputation : En effet , il saisit avec joye la proposition , travailla avec ardeur , & composa *le Grondeur ; le Sot-toujours-Sot , ou la Force du Sang ; le Muet ; l'Important ; les Empyriques ; Gabinie , & l'Avocat Patelin.*

Cette derniere Pièce fut faite pour être jouée à la Cour. Le Roi vouloit voir une Comédie d'un genre différent de celles qu'on lui avoit représentées jusqu'alors , & M. de Brueys fut choisi pour la composer. Dans ce dessein il imagina de profiter d'une ancienne farce écrite en Gaulois , dont le Comique simple & naïf l'avoit extrêmement frappé. La pièce fut bientôt en état d'être lûe à sa Majesté qui ne fut pas fâchée d'en reconnoître l'auteur dans la person-

ne de M. de Brueys. Comme elle parut contente de l'ouvrage, la représentation en fut décidée; mais un événement inopiné*, en empêcha l'exécution; & six ans après elle fut donnée au Théâtre François, mais sans le Prologue & les Intermedes allégoriques, que l'auteur avoit joints originairement à la Pièce.

Pendant un voyage qu'il fit avec M. l'Abbé de Thesü, M. Palaprat dépositaire du Grondeur en cinq actes le remit en trois actes à la sollicitation des Comédiens; il réduisit les quatre derniers actes en deux, en choisit les Scenes, & y mit seulement les liaisons nécessaires; ce qui ne peut guere être regardé, dans un homme d'esprit, comme un titre de propriété ou de revendication.

M. de Brueys à son retour, trouva en cet état sa Pièce au Théâtre, mais avec un succès médiocre: Il se plaignit amèrement de l'entreprise de son associé; il lui soutint plusieurs fois, & devant des témoins dignes de foy, qu'il

* Le départ de Philippe V. Roi d'Espagne, & la guerre déclarée peu de tems après.

avoit défiguré son Grondeur , par un deuxiême & un troisiême acte chargés d'incidens forcés & mal amenés : Peu conforme en cela au sentiment public , qui depuis l'a mis , par ses applaudissemens, au rang des plus excellentes pièces.

Ce fut à cette occasion que feu M. le Prince , fils du grand Condé , ayant vû sur le Théâtre M. de Brueys , qu'il sçavoit être l'auteur du Grondeur lui dit : » Je vous avoüe M. l'Abbé que
 » que je suis embarrassé de sçavoir si l'a-
 » teur du premier acte de cette Pièce est
 » aussi celui des deux derniers ; si vous
 » avez fait le tout vous vous êtes furieu-
 » sement pressé dans ces deux-ci. V. A.
 » S. à raison , lui répondit M. de Brueys :
 » Je suis l'auteur du Grondeur , & je
 » ne me suis point pressé ; mais pendant
 » mon absence l'on m'a mis ainsi mes
 » quatre actes en deux. » Il seroit facile de juger lequel de notre Auteur ou de M. Palaprat avoit raison , si l'on avoit pû recouvrer une copie originale du Grondeur en cinq actes ; mais toutes les recherches qu'on a faites à ce sujet ont

été inutiles , & il n'a pas été possible d'en retrouver aucun manuscrit.

Tous ces petits démêlés n'empêchèrent point MM. de Brueys & Palaprat, de continuer la société qu'ils avoient commencée il y avoit plus de dix ans : ce n'étoient que des vivacités passageres qui ne vont guere sans la bonté du cœur , & sans des retours à l'équité , & même à la générosité : d'ailleurs ces vivacités n'éclatoient qu'en présence de leurs amis communs , & excepté une ou deux occasions dans lesquelles notre Auteur a réclamé hautement, il n'a jamais troublé publiquement son ami dans sa jouissance, tant à l'égard de la représentation, que de l'impression. Ainsi l'on peut présumer que cette société auroit subsisté plus long-tems , si M. de Brueys n'eût pris la résolution de se retirer à Montpellier ; & si M. Palaprat de son côté, n'eût suivi son devoir, en accompagnant M. le Grand Prieur à la guerre d'Italie.

M. de Brueys de retour dans sa patrie y reprit les mêmes travaux qui l'avoient occupé pendant son séjour à Paris.

Il y composa le * *Traité de l'Obéissance des Chrétiens aux Puissances Temporelles*. Il y acheva l'*Histoire du Phanatisme de notre tems*, † dont il avoit publié le premier volume en 1692. ¶ & dont il donna le second volume en 1709. & les deux derniers en 1713. Il y fit aussi le *Traité du légitime usage de la Raison, principalement sur les objets de la foi*.

Le goût qu'il avoit pour les ouvrages du Théâtre ne l'abandonna point dans sa retraite ; il y fit succeder, avec la même bonne foi, les caractères Comiques aux matieres Théologiques & Morales ; celles-ci étoient produites par des principes de devoir & de religion, & celles-là par la seule idée de délassement ; c'est dans cet esprit qu'il travailla à la Tragédie de *Lisimachus* ; qu'il corrigea celle d'*Asba*, & qu'il composa l'*Opiniâtre*, les *Quiproquo*, & les *Embarras du derriere du Théâtre*. Comme un auteur n'est point parfaitement content, si ses

* A Montpellier, Martel, 1709.

† A Paris, Muguet.

¶ A Montpellier, Martel.

pièces ne sont représentées, il envoya à un de ses amis l'Opiniâtre, & le Sot toujours sot pour les présenter aux Comédiens; mais (comme il arrive souvent) elles n'eurent pas toute la réussite qu'il en avoit esperée.

Lorsque M. Palaprat fut revenu dans le sein de sa famille, il résolut de donner au public les fruits de sa société avec M. de Brueys. Deux ou trois Comédies de sa composition, ses Poësies fugitives, des discours préliminaires, & une longue Préface formèrent deux volumes qui parurent sous le titre de Théâtre de M. Palaprat. A cette nouvelle M. de Brueys recommença ses plaintes contre la lezion, & prétendit que son Associé augmentoit sa part aux dépens de la sienne : il en écrivit à plusieurs de leurs amis communs, & même à M. Palaprat, mais sans aigreur, & seulement avec le feu & l'assurance que donnent la vérité & le climat sous lequel il étoit né. Cet ami ne s'en défendit que faiblement, & convint presque de son tort dans la réponse qu'il fit à M. de Brueys

On peut dire cependant pour excuser M. Palaprat, qu'il étoit naturel à lui de se croire sur la fin de ses jours le maître d'un bien, dont il jouïssoit depuis si long-tems, de l'aveu même de celui à qui il appartenoit ; car l'amitié semble nous donner une part dans les ouvrages de nos amis ; & pour peu qu'on y contribüe, il n'est pas surprenant que l'on les adopte, ou par sentiment, ou par amour propre. D'ailleurs les faux amis ou les flatteurs (car les auteurs ont cela de commun avec les Grands) les flatteurs, dis-je, persuadent en pareil cas à celui dont ils affectent de prendre les intérêts, qu'il a raison, que sa part est plus considérable qu'il ne pense, & que la propriété lui est aussi bien acquise qu'à son associé ; l'Auteur les croit, redouble pour eux de confiance, & change enfin en certitude, dans sa vieillesse, l'opinion seduisante de vivre dans la posterité. L'on doit cependant rendre encore cette justice à M. Palaprat, bien d'autres à sa place auroient jouï d'un bien qu'une possession publique & le sentiment général

lui avoient adjugé, sans s'embarrasser d'en faire part au véritable maître : ce sont ces principes de justice & de probité qui ont toujours empêché les suites de la rivalité, & qui ont conservé entr'eux la liaison d'amitié qu'ils avoient formée il y avoit près de trente ans. Mais enfin l'année 1723. fut l'époque fatale de leur séparation : car M. de Brueys, après avoir par ses écrits, défendu la Religion Catholique, & rempli les devoirs de Chrétien & de citoyen, mourut à Montpellier âgé de 83. ans.

Comme il avoit été généralement aimé, il fut également regretté, des* Grands, des gens de Lettres, & de ses enfans, qu'il a laissés dans une médiocrité de fortune, que sa probité, & son desintéressement n'ont jamais cherché à augmenter. Il sçut concilier en même tems, l'approbation des Docteurs Catholiques, & celle des Ministres Protestans; & ces derniers, en combattant les sincères témoignages qu'il donna de sa conversion,

* Messieurs de Noailles, de Roquelaure & de Basville.

ne purent lui refuser l'estime, & la justice que méritoient ses écrits. Ces suffrages ont paru trop honorables à la mémoire de notre Auteur, pour n'en pas faire part au Public.

SENTIMENS DES Docteurs Catholiques, & des Ministres Protestans, sur les ou- vrages Théologiques de M. de Brueys.

*Approbation de M. Courcier, Théologal
de Paris au Traité de l'Eglise.*

LES ouvrages que M. de Brueys a donnés au Public sont des garants assurés de la bonté de celui-ci. Il refute les adversaires qu'il s'est proposé de refuter, avec une solidité égale à son éloquence. Non seulement il n'y a rien qui blesse aucune maxime de la foi : mais encore tout y est d'une justesse que tout le monde admirera, & que peu de personnes peuvent imiter. C'est le

témoignage que je suis obligé de lui rendre, -après l'avoir lû avec beaucoup d'exactitude & de plaisir. Fait à Paris le vingt Janvier 1687. *Signé, Courcier, Theologal de Paris.*

Lettre de feu M. l'Evêque de Nîmes à M. Brueys du 1. Août 1709. sur son Traité de l'Obéissance, &c.

Quoique vous m'eussiez fait la grace, Monsieur, de me communiquer votre ouvrage de l'Obéissance avant son impression, j'ai eu un nouveau plaisir à le lire : c'est un ouvrage singulier, original, & pour ainsi dire de votre invention. Il ne pouvoit paroître dans un tems & dans un pays où il pût être plus convenable & plus utile. Les principes que vous posez sont incontestables ; les conséquences que vous en tirez sont justes ; les passages de l'Ecriture formels ; les traductions vraies & bien fondées ; & tout cela fait des preuves complètes pour toutes les personnes raisonnables. Il n'y aura qu'une populace grossière, qui suit aveuglement ses préventions

préventions, qui ose donner dans ces concours & ces assemblées illicites. Ce que vous avez ajouté sur les différences des assemblées modestes, pacifiques & pieuses des anciens Chrétiens & des véritables Catholiques d'aujourd'hui dans des Royaumes Protestans, d'avec celles des Religionnaires, qui sont impures, inquiètes, séditionnelles, & contraires par plusieurs endroits aux regles de l'Evangile, est d'une grande considération. Enfin il y a dans ce Livre beaucoup d'ordre, de netteté, d'efficace, de raison & d'autorité. Vous m'avez fait plaisir de m'apprendre qu'on a commencé d'imprimer votre histoire du dernier Fanatisme ; je l'attends avec impatience, & suis avec une estime & une considération particulière, Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur, Esprit, Evêque de Nîmes.



*Approbation de M. Berthe Docteur &
Bibliothécaire de Sorbonne sur le même
ouvrage.*

J'ai lû par ordre de M. le Chancelier le Traité de l'Obéissance des Chrétiens aux Puissances Temporelles. La matière de ce Traité est délicate, le dessein en est tout neuf, & la manière de l'exécuter originale. L'Auteur dé mêle en homme habile & judicieux, ce que, sur le fait de la Religion, les Chrétiens doivent à Dieu, d'avec ce qu'ils doivent à leurs Souverains : il les assujettit à ceux-ci dans les choses qu'ils défendent, & qu'on ne voit pas que Dieu ait commandées ; comme de bâtir des Temples, de tenir des Assemblées publiques, & même de particulières, excepté celles que l'obéissance à quelques-uns de ses commandemens rend quelquefois nécessaires. Il veut dans la concurrence des deux Puissances, que sans balancer, ils obéissent à Dieu plutôt qu'aux hommes ; mais en même tems il veut que leur refus d'obéir au

Maître temporel qui les gouverne , soit aussi Chrétien , qu'il est juste ; & qu'ils en souffrent les châtimens les plus rigoureux , sans en murmurer , ni se défendre. Il retrace les Assemblées des premiers Chrétiens & des vrais Catholiques des derniers temps dans les Empires , où les Etats de Religion contraire , & en marque les différences d'avec celles des Fanatiques & des Protestans de nos jours ; nous représentant les unes comme paisibles , chastes , édifiantes , & ne respirant que l'union & la piété ; & les autres , comme indécentes , séditionnelles , & soufflant le feu de la révolte. Les vérités & les principes qu'il pose , sont universellement reçus , & les conséquences qu'il en tire paroissent justes ; il règle les faits , devoirs , & conduites ; tout se soutient & est de concert ; & en tout cela l'ordre & la netteté ne sont pas plus à désirer , que la force & la lumière. En Sorbonne ce 30. Novembre 1709. *Signé*, Berthe.

Préface de M. Bayle , sur les Considérations générales , &c. pour répondre à l'Examen des Raisons , &c. par M. de Brueys.

Si le Livre que M. de Brueys vient de mettre au jour , étoit un de ces Livres qu'ont coûtume de faire ceux qui quittent notre Communion , pour embrasser celle de l'Eglise Romaine , on pourroit fort justement s'abstenir d'y répondre ; car quel intérêt a-t-on à de simples apologies de quelques particuliers , & qui ne sont que les raisons des Missionnaires , auxquelles notre Peuple sçait ce qu'il faut répondre ? Mais ce Livre de M. de Brueys est toute autre chose ; c'est l'ouvrage d'un homme éclairé , & qui s'est même rendu célèbre parmi nous , en défendant notre parti. Outre cela , son Livre est écrit d'une manière douce , insinuante & délicate : il est accompagné d'un air de désintéressement , qui pourroit d'abord imposer ; c'est un tour d'écrire tout nouveau à ces Messieurs. Il est donc

de notre intérêt , qui est celui de la vérité , d'examiner si les raisons de M. de Brueys ont autant de réalité, qu'elles ont de vraisemblance ; & il est juste de donner cette consolation à tant de bonnes ames , qui gémissent de voir qu'une Doctrine qu'elles croient fausses, soit ainsi revêtuë des apparences de la vérité.

M. Jurieu dans un Livre intitulé : Suite du Préservatif, pag. 12. & 20.

Dans une assemblée des plus fameux Ministres , tout d'une voix on tomba d'accord que le Livre de M. de Brueys étoit très-bien écrit ; & même on jugea qu'on ne devoit pas lui faire moins d'honneur qu'à celui de M. l'Evêque de Meaux , & qu'il le méritoit pour le moins autant.

Extrait d'une Réponse à un Livre intitulé : Avis aux Réfugiés.

Les plus fameux Ministres s'étant assemblés pour tâcher de découvrir qui pouvoit être l'Auteur de ce Livre

xxx LA VIE DE M. DE BRUEYS.

anonyme ; après avoir bien examiné cet Ecrit , & les caractères différents des Ecrivains du tems , ils tombèrent d'accord que ce Livre avoit été fait en France , & qu'il falloit qu'il fût , ou de M. Peliffon , ou de M. Nicole , ou de M. de Brueys.



GABINIE,
T R A G E D I E
CHRETIENNE,

Représentée pour la première fois
le 2. Avril 1699,

1. The first part of the book is a history of the

country from the first settlement to the present

time. It is a very interesting and valuable

work, and is well worth a perusal.

2. The second part of the book is a history of the

country from the first settlement to the present

time. It is a very interesting and valuable

work, and is well worth a perusal.

3. The third part of the book is a history of the

country from the first settlement to the present

time. It is a very interesting and valuable

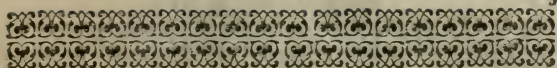
work, and is well worth a perusal.

4. The fourth part of the book is a history of the

country from the first settlement to the present

time. It is a very interesting and valuable

work, and is well worth a perusal.



A M O N S I E U R
L E C O M T E D A Y E N ,

Gouverneur des Provinces de
Roussillon & Berry , &c.

M O N S I E U R ,

L'approbation que vous daignâtes donner à ma Tragédie le jour que j'eus l'honneur de vous en faire la lecture , me fit espérer qu'elle seroit bien reçûe du Public. Je n'ay pas été trompé dans mon espérance : Sa représentation a eu tout le succès que la justesse de votre goût m'en avoit fait attendre. Les applaudissemens qu'elle a eus à la Cour & à la Ville ont justifié votre jugement ; & c'est ce qui m'a

A ij

persuadé que vous ne desaprouveriez pas la liberté que j'ose prendre de vous la dédier. Je sçay bien, MONSIEUR, que c'est plutôt au fond du sujet que j'ay traité, qu'à la forme que je lui ay donnée, que je dois l'accueil favorable dont vous avez honoré cette Piece : le spectacle de la Religion Chrétienne triomphant dans la persécution, & d'un Empereur abandonnant l'Empire, & mis en fuite par la foule & par la constance des Martyrs, ne pouvoit que plaire aux yeux de celui en qui une pieté solide & hereditaire fait la base de toutes les autres vertus heroïques dont il est orné, & de tout l'éclat que luy donne une illustre naissance, & une brillante fortune. C'est encore sans doute, MONSIEUR, à ce même triomphe du Christianisme, que je suis redevable du succès heureux que ma Tragédie a eu dans une Cour, où un Roy, selon le cœur de Dieu, après avoir effacé par des actions immortelles les Heros qui l'ont précédé, inspire à tout le monde un zele religieux, qui le rend aussi cher aux yeux de Dieu, que ses exploits l'ont rendu grand aux yeux des hommes. J'apprens, MONSIEUR, par la dédicace de l'Auteur qui m'a fourni le sujet de cette Tragédie, que la sienne fut autrefois dédiée à ce grand Roy, & honorée de sa présence. Quelle

E P I T R E.

V.

gloire pour Gabinie , si elle avoit pû aujourd'hui s'attirer encore un tel Spectateur ! Mais elle est trop modeste pour oser s'en flater : Quels Spectacles seroient dignes d'attirer les yeux d'un Roy , qui attache sur lui ceux de toutes les Nations ?

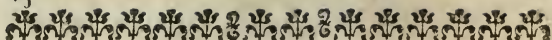
Quand un Roy , malgré mille obstacles ,
Est devenu par ses travaux divers ,
Le Spectacle de l'Univers ,
Il n'est plus pour lui de Spectacles.

Pardonnez , M O N S I E U R , ces Vers à l'enthousiasme d'une Muse à qui ils ont échappé : & faites-moi , s'il vous plaît , la grâce de recevoir favorablement l'Ouvrage que je vous offre , comme une marque publique de la passion respectueuse avec laquelle je suis ,

M O N S I E U R ,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur B * * *.

A iij



P R E F A C E.

JE dois avertir le Lecteur , que j'ay tiré le sujet de cette Piece d'une Tragedie Latine intitulée , SUSANNA , faite par Adrian Jourdain, Jesuite, imprimée à Paris par Mâbre Cramoisy en 1654.

J'ay crû qu'il me pouvoit être permis de me servir d'un Ouvrage Latin , fait depuis près de cinquante ans , à peu près comme on se sert de ceux des Anciens , quand on veut les mettre sur notre Théâtre.

C'est-à-dire que je l'ay traité autrement ; que même mon dessein est différent de celui de cet Auteur ; car il ne s'attache qu'au martyre de Susanne , & je me suis principalement proposé de représenter dans ma Tragédie la Religion Chrétienne , s'établissant miraculeusement sans aucun secours humain , malgré les efforts & la rage de Diocletien , que tout le monde sçait avoir été le plus grand persécuteur des Chrétiens.

Ainsi quoique j'aye imité les endroits qui m'ont paru les plus beaux dans cette Piece , en leur donnant un autre tour , j'en ay retranché plusieurs Personnages ,

& beaucoup de choses qui ne me paroissent pas convenables à nos Spectacles, & j'en ay ajoûté d'autres qui convenoient à mon dessein, & qui m'ont fourni de nouvelles situations & une catastrophe différente.

Au reste, je n'expose aux yeux des spectateurs, que ce que la Religion Chrétienne a de grand & de merveilleux, fondé sur des faits certains, connus de tout le monde, dont les Historiens même profanes font mention, & que par conséquent les libertins ne sçauroient s'empêcher d'avouer.

J'ay donné à mon Heroïne le nom de Gabinie, que j'ay tiré de celui de son Pere; parce qu'il m'a semblé que celui de Susanne, que l'Histoire de nos Saints Martyrs lui donne, n'avoit pas assez de noblesse pour le Théâtre.

J'ay suivy l'Histoire Sainte & Profane avec assez de fidélité: il est certain que Galerius fut associé à l'Empire par Diocletien: que Serena femme de Diocletien étoit secrètement Chrétienne: que Galerius fut amoureux de la fille de Gabinus, laquelle étoit Chrétienne, & mourut Martyre à Rome: que la Legion Thebaine se convertit à la Foy avec Maurice qui en

étoit le Chef: que cette Legion souffrit le martyre , & y fut exhortée par le Pape S. Marcellin : que Diocletien , après 20. ans de règne , abandonna l'Empire , & se retira à Salone en Dalmatie environ l'an 296. à cause , dit Zonare , que le Christianisme qui s'établissoit malgré luy , luy suscitoit trop d'affaires.

Enfin il est certain que ce fut peu de temps après que le grand Constantin , qui avoit appris le métier de la guerre sous Galerius , fut le premier Empereur Chrétien , sous qui l'Eglise jouit d'une grande tranquillité , & commença à établir à Rome avec éclat le Siège de l'Empire de J E S U S-CHRIST : Constantin ayant donné au Pape S. Melchiade , pour sa demeure , une maison Impériale qui s'appelloit le Palais de Latran , avec un Domaine & des revenus convenables pour soutenir honorablement la suprême dignité de Chef visible de l'Eglise.

Je n'ay pris d'autre licence , que de rapprocher un peu de l'action théâtrale certains événemens mémorables , qui sont pourtant arrivés sous le règne de Diocletien , & presque au temps que la fille de Gabinius souffrit le martyre.

Je souhaiterois pour la satisfaction du

Public, qu'un si beau sujet eût été traité par celui de nos Poètes Tragiques qui a abandonné le Théâtre pour une occupation plus digne de luy, & dont les écrits m'ont souvent fait tomber la plume de la main, lorsque je les lisois pour tâcher de les imiter; mais enfin j'y ay employé tout le soin, & tout l'art dont je suis capable; j'ay consulté, suivant le précepte d'Horace, des gens éclairés, sincères & desintéressés; & j'ay suivy exactement leurs avis; si après cela on y trouve encore des défauts que je n'ay pas connus, j'ose espérer que le Public voudra bien m'accorder un peu de cette indulgence, qu'il ne refuse gueres aux premiers Ouvrages de ceux qui ne travaillent que dans le dessein de luy plaire.

Avant que de finir cette Préface, je dois dire encore au Lecteur, que si j'ay consenti qu'on ait mis ici l'Epigramme qu'un de mes amis a faite sur Gabinie; c'est qu'il est certain que le jour de sa première représentation on vit dans le Parterre deux ou trois Auteurs qu'on ne connoîtroit pas, quand même je les nommerois, qui cabaloient ouvertement de tous côtés pour faire tomber cette Tragédie, & qui en disoient tout haut eux seuls, ce que le Public a dit de leurs Ouvrages, qu'on ne revoit plus sur le Théâtre.

REMARQUES HISTORIQUES.

Cette Piece fut représentée le 2. Avril 1699. & reçûë favorablement ; mais une jalousie d'Acteur en pensa faire manquer la représentation. Voici quel en fut le sujet.

En 1693. Raifin devoit jouer le premier Rolle dans l'Important lorsque la mort l'enleva précipitamment & priva le Théâtre d'un Acteur presque inimitable. Cet accident inopiné jetta M. Brueys dans l'embarras d'une nouvelle distribution du rolle de l'Important ; il n'y avoit pas de tems à perdre , & notre Auteur par le conseil de M. Palaprat son ami , le donna au Sieur de Villiers qui faisoit alors les Marquis avec beaucoup de succès. Le Sieur de Beaubourg , que le Public commençoit à écouter tranquillement , fut blessé de cette préférence , & sa vanité mal entendûë se trouvant soutenuë de la hauteur de la Demoiselle Beauval sa belle-mere , il se promit de se venger tôt ou tard du prétendu affront qu'on lui faisoit. En effet six ans après , il en trouva l'occasion & ne la manqua pas. Voici comme elle se présenta.

En 1699. Gabinie ayant été reçûë par les Comédiens avec applaudissement , il fut question de donner les Rolles. Celui de Serena femme de Diocletien avoit été fait pour la Demoiselle Beauval , & lorsque M. de Brueys voulut le lui présenter , il reçut un refus sec & obstiné , dont il ne fut pas possible de la faire revenir. Il se ressouvint alors de l'incident du rolle de l'Important , & obligé de se rendre à l'opiniâtreté de cette actrice ; il donna le Rolle de l'Imperatrice à la Demoiselle Duclos , qui le joua avec les talens & la noblesse qui ont toujours accompagné les graces de sa personne , ainsi l'exécution de Gabinie en souffrit peu , &

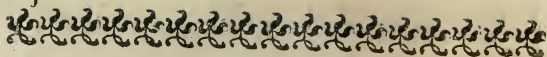
cette piece eut le succès qu'elle mérite , & elle a été depuis remise au Theatre en 1717. avec applaudissement. L'on pourroit avec raison espérer aujourd'hui une semblable réussite , puisqu'elle le devroit moins aux beautés de détail , qu'à la régularité de sa conduite , à l'intérêt de ses situations , & à la verité de ses caractères : qualités si l'on l'ose dire , assez négligées par la plûpart des Auteurs de ce tems.

E P I G R A M M E ,

Sur la Tragedie de Gabinie.

Peut-on faire une Tragédie ,
 Qui sans aucune exception ,
 Soit de tout le monde applaudie ?
 Non : il n'est pas possible : non.
 Vous vous trompez , on dit que Gabinie
 Plait généralement à tous les Spectateurs.
 Eh ! non : elle déplaît à deux ou trois Auteurs.

Par M. de P * * * Ami de l'Auteur.



A C T E U R S.

DIOCLETIEN, Empereur.

SERENA , Imperatrice.

GALERIUS , Associé à l'Empire.

CAMILLE , Soeur de l'Imperatrice.

GABINIUS , Pere de Gabinie.

GABINIE , Fille de Gabinius.

MAXIME , Confident de Diocletien.

CARUS , Confident de Galerius.

PHENICE , Confidente de Gabinie.

JULIE , Confidente de Camille.

GARDES.

La Scene est à Rome , dans une Salle du Palais de Diocletien.

Dans la pompe des jeux célèbrent ce grand jour ?

G A L E R I U S .

Ouy, Rome en ce grand jour, en Spectacles abonde;
Elle voit deux Césars sur le trône du Monde;
Et Diocletien m'élevant jusqu'à luy,
Au souverain pouvoir m'associe aujourd'huy.
Le croirois-tu pourtant ? monté jusqu'à l'Empire,
Il est encore un bien, pour qui mon cœur soupire.
Au faite des grandeurs sous un titre éclatant ,
Tout César que je suis, je ne suis pas content.

C A R U S .

Vous, Seigneur ? Qui jamais a vû , dans moins
d'années ,
Tant de prospérités l'une à l'autre enchaînées ?
Depuis qu'on voit sous vous voler nos Etendarts,
Nos plus fiers ennemis tremblent de toutes parts :
Par-tout, du nom Romain rétablissant la gloire,
Vous avez à nos pas attaché la victoire ;
Par vous le fier Sarmate obéit à nos loix ;
La Perse a vû tomber le dernier de ses Rois ;
Nos Aigles devant vous traversant la Sirie ,
Ont de leur vol rapide épouvanté l'Asie ;
Et du char de triomphe , au sortir des hazards ,
Vous n'avez fait qu'un pas au trône des Césars ;
Les Prêtres à l'Autel, & sous d'heureux auspices ,
De votre avènement consacrent les prémices :
Quel bien peut souhaiter l'heureux Galerius ?
Tout célèbre à l'envy vos faits & vos vertus.
On dit même , & ce bruit remplit toute la Ville ,
Qu'à vos justes desirs on accorde Camille ,

Sœur de l'Imperatrice , & l'objet de vos feux.
Que vous faut-il encor, Seigneur, pour être heureux?

G A L E R I U S.

Qu'on se trompe aisément, lorsque sans connoissance ,

On veut juger d'autrui sur la seule apparence !
Tel souvent , dont par-tout on vante le bonheur ,
Porte un poison secret qui luy ronge le cœur.

C A R U S.

Cependant vous m'avez daigné dire vous-même ,
Que vous aimez Camille ; on sçait qu'elle vous aime ;

Rome approuve ce choix, & vous pouvez, Seigneur,
Vous assurer encor sur l'aveu de sa sœur.

G A L E R I U S.

Eh ! c'est mon desespoir, puisqu'il faut te le dire.
Pour ce fatal hymen tu vois que tout conspire ;
Que Camille l'attend ; qu'il est presque arrêté ;
Que moy-même autrefois je l'avois souhaité ;
Mais .. hélas ! ..

C A R U S.

Ah ! je voy , qu'à regret infidelle ,
Vous brûlez aujourd'hui d'une flamme nouvelle ;
Et je vous avouray , que mon zele indiscret
Avoit déjà , Seigneur, pénétré ce secret ;
Je n'osois en parler ...

G A L E R I U S.

Le bonheur de ma vie ,
Il est vray , cher Carus , dépend de Gabinie.
Lorsque j'aimay Camille , & que j'en fus aimé ,

Je n'avois jamais vû les yeux qui m'ont charmé.¹⁾
 Tu sçais , qu'en ce tems-là Gabinie & son pere
 Fuyoient de l'Empereur l'éclatante colére ;
 Tu sçais , que même encore on tient humiliés ,
 Ses parens , ses amis , dans l'exil oubliés :
 Mais enfin je la vis ; & mon ame éperduë ,
 Se sentit embraser à sa premiere vuë.
 Contre elle quels efforts, Carus , n'ay-je pas faits ,
 Mais ses yeux dans mon cœur ont lancé tant de traits ,
 Que malgré les efforts de ma première flâme ,
 L'amour de toutes parts est entré dans mon ame.
 En vain à cet amour , qui flate mon espoir ,
 J'oppose ma raison , j'oppose mon devoir :
 Envain pour m'en guerir , Gabinie elle-même
 Semble affecter exprés une rigueur extrême ,
 Et chercher des raisons pour combattre mes vœux ;
 Raisons , rigueur , devoir , tout redouble mes feux.

C A R U S.

Et bien , Seigneur , aimez , épousez Gabinie :
 Du sang de nos Césars n'est-elle pas sortie ?
 Suivez votre penchant : le Senat , les Romains
 N'approuveront-ils pas que de si belles mains
 Vous aident à tenir les rênes de l'Empire ?
 A quoy bon vous gêner ? Que Camille en soupire ,
 Que craignez-vous ?

G A L E R I U S.

Je crains que Camille en fureur ,
 Dans son juste party ne jette l'Empereur.
 Ma puissance aujourd'hui ne faisant que de naître ,
 (N'en doute point , Carus) il est encor mon maître ;

Et déjà Gabinie a bien scû le prévoir.
Elle m'a déclaré , qu'un absolu pouvoir ;
Un obstacle invincible à mes desirs s'oppose ;
Et cet obstacle , hélas ! Carus , n'est autre chose.
(Car enfin mon amour n'a que trop éclaté ;)
Pourray-je , soutenant mon infidélité ?
De mon amour volage excuser le caprice ,
Aux yeux de l'Empereur , & de l'Imperatrice ?

C A R U S.

Mais , Seigneur , voulez-vous , quoyqu'on ait résolu ,
Prendre sur l'Empereur un pouvoir absolu ?
Suivez sa passion , & secondez son zele ,
A détruire par-tout cette Secte nouvelle ,
Dont on le voit peut-être un peu trop allarmé ,
Et qui le tient sans cesse à sa perte animé.
Je sçay bien qu'ennemy de l'horreur des supplices ,
Le sang des malheureux ne fait pas vos délices ;
Et que même l'on dit , que ce grand Empereur
Traite des insensés avec trop de fureur :
Mais vous pourrez un jour modérer sa vengeance.
Ainsi de nos Autels embrassez la défense ,
Et hâtez-vous , Seigneur , pour servir son courroux ,
De prêter le serment qu'on exige de vous.
D'abord vous le verrez , ravy d'un tel service ,
Se déclarer pour vous contre l'Imperatrice ,
Qui , fiere de son rang , ose avec liberté ,
Accuser l'Empéreur de trop de cruauté ;
Qui , sans considérer , qu'il veut être inflexible ,
Voudroit qu'à la pitié , comme elle , il fut sensible ,
Et par des sentimens peu conformes aux siens ,

L'importune fans cesse en faveur des Chrétiens.
La voicy.

G A L E R I U S .

Dieux ! rendez son pouvoir inutile.
Elle vient me parler fans doute pour Camille.
Evitons-là.

S C E N E II.

SERENA, GALERIUS, CARUS.

S E R E N A .

César , vous ne me fuiriez pas ,
Si vous sçaviez pourquoi j'adresse ici mes pas.
(à part , tandis que César revient du fond du
Theatre.)

Pour sauver les Chrétiens , Ciel ! soutiens mon at-
tente ;

Contre ma propre sœur , tu vois ce que je tente.

Tout le monde aujourd'hui n'a des yeux que pour
vous ;

Vous voilà sur le Trône auprès de mon époux ;
Et je prens part , Seigneur , à cet honneur insigne ,
Que Rome vous défère , & dont vous êtes digne.

G A L E R I U S .

Ce que Rome , Madame , aujourd'hui fait pour moi ,
N'égale pas l'honneur qu'à present je reçois.

S E R E N A .

Mais après tant d'honneurs que les Peuples vous
rendent ,

Vous sçavez bien, César, de vous ce qu'ils attendent :
L'Empereur que je viens d'informer de vos feux ,
Y consent , & j'en fais le plus cher de mes vœux.

G A L E R I U S.

Madame , permettez que j'ose vous le dire ;
Nos premiers soins sont dûs au repos de l'Empire :
Calmons plutôt les maux que les guerres ont faits.
Quand Rome goûtera ce fruit de nos bienfaits ,
J'y penserai, Madame ; & toute mon envie . . .

S E R E N A.

Et si je vous parlois , Seigneur , de Gabinie ,
Me demanderiez-vous du tems pour y penser ?

G A L E R I U S.

Ah , Madame ! sur quoi vous-même me presser ?
Je voi qu'on vous a dit le feu qu'elle a fait naître ;
Je ne m'en défens point : je n'en suis plus le maître ;
Malgré ma résistance , elle a surpris mon cœur ,
Et je cherche à le rendre encore à votre Sœur.

S E R E N A.

Et moi , César , je veux qu'un sacré nœud vous lie ;
Dès demain , s'il se peut , & vous , & Gabinie.

G A L E R I U S.

Madame . . . vous voulez éprouver un Amant.

S E R E N A.

Non ; je ne sçus jamais trahir mon sentiment.
Je préfère à mon sang le bien de la patrie.
J'estime & je chers Camille & Gabinie :
Mais pour exécuter les desseins que j'ai faits ,
Gabinie est plus propre à remplir mes souhaits :
D'ailleurs , de trop d'amour votre ame est embrasée ;

B ij

Et j'aurois à rougir , si ma Sœur méprisée ,
S'exposoit quelque jour , offensant vos regards ,
A l'affront du divorce ordinaire aux Césars.
L'Empereur y consent : je viens de vous l'apprendre ;
De Rome , du Senat vous pouvez tout attendre ;
Du Peuple , des Soldats , vous êtes adoré :
Et pour Gabinus ; il est trop honoré ,
Que vous fassiez entrer aujourd'hui sa famille
Dans le rang des Césars , en épousant sa fille.

G A E R I U S .

Ah ! que ne dois-je pas , Madame , à vos bontés !
Oùi , vous mettez le comble à mes felicités.
J'ai cru trouver en vous ma plus grande ennemie ;
Et vos soins obligeans m'assurent Gabinie.
Mais , Madame , oserai-je ici vous informer
D'un scrupule importun qui me vient allarmer ?
Elle m'a déclaré , de mes feux étonnée.
Qu'elle ne me pouvoit jamais être donnée ;
Qu'un obstacle invincible à recevoir ma foi ,
Ne lui permettoit pas de s'unir avec moi ;
Et cet obstacle , en vous j'ai cru le reconnoître.
Puisque ce ne l'est pas , que pourroit-ce donc être ?

S E R E N A .

Ce qu'elle vous a dit ne doit pas vous troubler :
Contentez-vous , César , que je n'ai qu'à parler ;
Et mes soins leveront l'obstacle qui vous gêne.
Je me charge de tout , cessez d'en être en peine ,
Gabinie est à vous ; & même dès demain.
Assurez-vous du cœur , je répons de la main.

S C E N E III.

CAMILLE , SERENA , GALERIUS ,
CARUS , JULIE.

C A M I L L E.

M Adame, sçavez-vous ce que je viens d'ap-
prendre ?

On fait courir des bruits , que j'ai peine à com-
prendre.

On dit que César songe à faire un autre choix.

Ces bruits injurieux nous offensent tous trois.

Cependant, bien qu'ils soient hors de toute appa-
rence ,

Le peuple les répand : imposez-lui silence ,

Seigneur , & défendez qu'on parle ainsi de vous.

G A L E R I U S.

Le Peuple aime à parler , Madame ; & c'est à nous

A mépriser les bruits qu'il se plaît à répandre ;

Le rang que nous tenons , loin de nous en défendre ,

Nous livre à leurs discours.

C A M I L L E.

Ah , Seigneur ! quelquefois

L'exacte vérité s'explique par leur voix ;

Et souvent le Ciel même , à leur voix favorable ,

Fait que ce qu'elle a dit se trouve véritable.

Je sçai bien que je crains avec peu de raison ;

Et de vous je ne puis avoir un tel soupçon ;

Je n'ose le penser : mais enfin je confesse

Qu'en secret , dans ces bruits ma gloire s'intéresse.

G A L E R I U S .

Madame , eh bien ?

S E R E N A .

César , je sçai vos sentimens ;

Je dois vous épargner ces éclairciffemens :

Je sçai d'où vient le bruit , qu'on répand dans la
Ville ,

Et tantôt en secret j'en instruirai Camille.

C A M I L L E .

Mais cependant , Seigneur , pour le voir arrêté ,

Informez le Senat de votre volonté :

Rome sçait votre choix , faites qu'on le publie ;

Que je n'entende plus parler de Gabinie.

G A L E R I U S .

Madame . . . nous devons mieux prendre notre tems :

Le Senat occupé par des soins importans . . .

C A M I L L E .

Je vous entens , Madame , hélas ! je suis trahie ;

Il est vrai , l'infidelle adore Gabinie :

Ses regards inquiets , son air embarrassé ,

Son excuse frivole , & son discours glacé ,

Enfin tout me le dit. A quoi bon nous contraindre ?

Oseriez-vous penser , que je daigne m'en plaindre ?

Ou que je puisse ici , ravalant ma fierté

Jusqu'à vous reprocher votre infidélité ,

Oublier qui je suis , & manquer à ma gloire ?

Vous me connoissez mal , si vous le pouvez croire.

G A L E R I U S .

Et bien , Madame , & bien , une cruelle loy ,

Puisqu'il faut l'avouer , m'entraîne malgré moy :
Ce qui redouble encor le remord qui me presse ,
C'est de voir que votre ame exempte de foiblesse ,
Et par les sentimens d'une haute vertu ,
Soutient tranquillement . . .

CAMILLE.

Perfide ! le crois-tu ?

Je ne puis plus long-temps me faire violence ,
Mais c'est à vous, Madame, à venger mon offense.

SERENA.

A cet indigne éclat abaisser votre cœur ,
Camille ? oubliez-vous que vous êtes ma sœur ?
Je veux seule à César parler en confidence ;
Mais icy l'Empereur donne son audience ;
Seigneur , passons chez moy . . . Ma sœur , dans un
moment ,
Vous pourrez me revoir dans mon appartement.

SCÈNE IV.

CAMILLE , JULIE.

CAMILLE.

IL me quitte , il me fuit. Ah ! ma chere Julie ,
Son cœur , son traître cœur est tout à Gabinie :
Et moy je le cherchois : je venois près de lui ,
Me consoler des bruits qui causoient mon ennuy ;
Et quand je m'attendois d'en estre rassurée ,
Par luy-même j'apprens que ma perte est jurée ;
Et dans un même jour , Ciel ! qui me l'auroit dit ?

Mon Amant m'abandonne, & ma Sœur me trahir.
 Et bien ! c'est donc à moy de venger mes offenses :
 Perfide ; c'en est trop : redoute mes vengeances ;
 L'Empereur , le Senat , tes Gardes , tes Soldats ,
 Le trône des Césars ne t'en défendra pas ;
 Tremble : ou si ma puissance à la tienne inégale ,
 T'empêche de trembler , tremble pour ma rivale.

J U L I E.

Madame , la voicy : songez à l'éviter.

C A M I L L E.

Sortons , je ne pourrois m'empêcher d'éclater.

S C E N E V.

GABINIE, PHENICE, CAMILLE,
 JULIE.

G A B I N I E *rencontrant Camille en fureur.*

MAdame , pardonnez ; je vois que ma presence
 Vous fait ici peut-être un peu de violence ;
 Je venois , en suivant des ordres absolus ,
 Attendre l'Empereur.

C A M I L L E.

Dites Galerius.

G A B I N I E.

Avant la fin du jour , vous me rendrez justice ;
 Je vay l'attendre ailleurs , & voir l'Imperatrice :
 Adieu , Madame.

C A M I L L E *en sortant.*

Allez : on y parle de vous.

G A B I N I E.

Je ne merite pas cet injuste courroux.

SCÈNE VI.

GABINIE , PHENICE.

GABINIE *s'arrêtant à la porte de l'Imperatrice , & revenant.*

Où y parle de moy ! Demeurons ; j'apprehende,
Phenice , que César chez elle ne m'attende.
Je le dois éviter , & tu sçais bien pourquoi ,
Puisque je n'eus jamais rien de secret pour toy.

PHENICE,

Ainsi, Madame , en vain l'Imperatrice espère
De donner aux Chrétiens un appuy salutaire ;
En vain elle prétend établir cet appuy ,
Sur l'amour que César a pour vous aujourd'huy ;
Depuis qu'elle a trouvé Camille opiniâtre
A vouloir demeurer dans un culte idolâtre ,
Après avoir sans fruit fait tenter tant de fois ,
De luy faire embrasser la plus sainte des loix.
Pour moy , si j'ose icy dire ce que j'en pense ,
Puisque vous m'honorez de votre confidence ,
J'aurois crû que le Ciel , pour vous unir tous deux ,
Vous ouvroit un chemin favorable à vos vœux ;
Car enfin si César . . .

GABINIE.

Ah ! ma chere Phenice

Qu'oses-tu soupçonner ? rend-moy plus de justice,
Maîtresse de mon cœur , depuis qu'il est Chretien ,
Un autre amour m'enflâme & triomphe du sien.
Tu ne me verras pas un moment combattuë ;
Je ne crains plus César , mais je dois fuir sa vûë,

Je devois l'éviter , lorsque victorieux ,
Au retour de l'Asie il parut à mes yeux.
Tu sçais qu'encore alors , loin de Rome exilées ,
Nous étions toutes deux du faux culte aveuglées :
Narcez , Roy des Persans assiégeoit nos remparts ,
Et déjà sur les murs plantoit ses étendarts :
Tout trembloit ; quand de loin nous vîmes dans la
plaine.

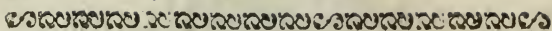
Sur le Camp de Narcez fondre l'Aigle Romaine :
C'étoit Galerius ; & tu vis quel revers
Mit en ce jour la Perse , & son Roy dans nos fers.
Galerius me vit , Phenice , il sçut me plaire :
Il fléchit l'Empereur en faveur de mon pere ;
Nous partîmes pour Rome, où quittant les faux
Dieux ;

Le sacré Marcellin nous desfillassa les yeux.
Galerius encore ignore ma tendresse ;
Je n'ay pû m'en guerir , mais j'en suis la maîtresse ;
Et c'est ce même amour qui me fait refuser
Ce que l'Imperatrice ose me proposer.
Elle prétend envain , qu'en secret , & comme elle ,
Pour servir les Chrestiens j'épouse un Infidelle ;
Mais aux maux qu'elle craint le Ciel sçaura pour-
voir ;

Je veux le laisser faire , & suivre mon devoir.
Ouy , fuyons l'Empereur , fuyons l'Imperatrice :
Plûtôt que de céder , tu me verras , Phenice ,
Au Dieu que nous servons , immoler en ce jour ,
Avec un Trône offert , ma vie & mon amour.

Fin du premier Aëte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DIOCLETIEN, GALERIUS,
GABINIUS, MAXIME.

DIOCLETIEN à *Maxime*.

Vendra-t-elle ?

MAXIME.

Oùi, Seigneur ; par moi-même avertie ,
Déjà l'Imperatrice a mandé Gabinie ;
Elle vient de passer dans son appartement ,
Et doit se rendre ici , Seigneur , dans un moment.

DIOCLETIEN à *Galerius*.

Pour votre auguste hymen je veux que tout s'ap-
prête.

(à *Maxime* .)

Vous , allez pour demain en publier la fête.

SCENE II.

DIOCLETIEN, GALERIUS,
GABINIUS.

DIOGLETIEN à *Gabinus*.

SI j'ai fait un tel choix, c'est en votre faveur.

GABINIUS.

Je ne m'attendois pas à cet excès d'honneur,

Votre fille est d'un sang que par tout on révère ;
 Sa beauté, ses vertus, les services du Pere ,
 Et l'amour de César, enfin tout m'a porté
 A tourner aujourd'hui mon choix de son côté,
 Je l'attens sur le Trône où son Amant l'appelle :
 Elle est digne de lui, comme il est digne d'elle :
 Demain Rome verra couronner leur amour ;
 Donnons à d'autres soins le reste de ce jour,

(à *Galerius.*)

Si j'ai ceint votre front du sacré Diademe ;
 Si j'ai mis en vos mains la puissance suprême ;
 Vous l'avez mérité, César, par vos hauts faits,
 Et de tout l'Univers j'ay rempli les souhaits :
 Il croit revoir sous vous Rome encor triomphante ;
 C'est à vous maintenant à remplir son attente.
 Le plus fier ennemi : mais le moins craint de tous ,
 Porte au cœur de l'Etat les plus dangereux coups.
 Aux yeux de tout le monde il paroît méprisable ;
 Mais pour moi, je le tiens d'autant plus redoutable,
 Qu'attaquant nos Autels, je lui voi sourdement
 De l'Empire & des Loix sapper le fondement.
 Celui qui le premier se forma cette idée,
 Séduisit un vil peuple au fonds de la Judée :
 Auguste le vit naître, & ne le craignit pas ;
 Tibere vit sa mort : mais après son trépas ,
 Comme s'il étoit vrai de lui ce qu'on publie :
 Qu'il eût dans son tombeau repris une autre vie,
 Il eut des sectateurs ; & ces audacieux
 Se vantent d'abolir nos Autels & nos Dieux.

Ils ont, pour s'en flater, dit-on, certains Oracles,
Et leurs enchantemens passent pour des miracles.

Un seul pourtant m'étonne : une invisible main
Semble les soutenir contre tout ordre humain.

Je ne voi point leurs bras s'armer pour leur défense :

Fidelles à l'Etat, soumis à ma puissance ,

Pour l'honneur de leur Secte ils aiment à souffrir ,

Et même, pour l'accroître, ils cherchent à mourir :

Je les mépriserois ; mais ce qui m'épouvante ,

C'est de voir le succès répondre à leur attente.

Oùï, César, plus la flamme, ou le fer en détruit ,

Et plus certain Démon d'abord en reproduit.

J'en purge en vain les champs, les deserts, & les
villes ;

Leur sang versé par tout, rend leurs cendres fertiles ;

Et mes propres boureaux, employés vainement ,

De leur secte à mes yeux jettent le fondement.

Leur puissance s'accroît, s'établit par la mienne,

Et par mes propres mains Rome se fait Chrétienne.

Mais j'en ai fait ferment, & je le garderai ;

Je quitterai l'Empire, ou je les détruirai :

Quoi ! Rome n'aura donc, par les droits de la guerre,

Etendu son pouvoir jusqu'aux bouts de la terre ,

Répendu tant de sang, employé tant de bras ,

Détrôné tant de Rois, renversé tant d'Etats ,

Bâti, de leur débris, la grandeur qu'on admire ;

Que pour voir aux Chrétiens transporter son Em-
pire ?

Non, non, il faut, César, les détruire en tous lieux,

Et venger à la fois notre Empire & nos Dieux.

G A L E R I U S.

Ce que je dois , Seigneur , aux Dieux , à la Patrie ,
Fera toujours le soin le plus cher de ma vie.

D I O C L E T I E N.

Pour ne perdre jamais ce juste sentiment ,
Rome exige de vous le secours du serment :
Le pouvoir souverain , qu'avec vous je partage ,
En dépend ; en un mot ce serment vous engage
A condamner par tout , sans pitié de leur sort ,
De quelque rang qu'ils soient , les Chrétiens à la
mort.

Pour les tenir en crainte , & contenter ma haine ,
Je tiens dans Rome exprès la Legion Thebaine ,
Et vous la trouverez , pour hâter leurs tourmens ,
Toujours prête à voler à vos commandemens.
On nous attend au Temple , où ce serment terrible
Va rendre à la pitié votre ame inaccessible ;
A la face des Dieux il doit être prêté ;
Notre auguste Senat l'a lui-même dicté.

G A L E R I U S.

Trop honoré , Seigneur , de suivre votre exemple ,
Mon cœur impatient brûle d'aller au Temple ;
Résolu d'immoler , pour venger nos Autels ,
Tous les Chrétiens ensemble à nos Dieux immortels.

S C E N E III.

SERENA, GABINIE, PHENICE,
DIOCLETIEN, GALERIUS,
GABINIUS.

DIOCLETIEN embrassant Galerius.

Veuille le juste Ciel , secondant votre zele ,
Exterminer enfin cette Secte infidelle !

Et plus heureux que moi, quelque jour puissiez-vous
Voir le dernier Chrétien expirer sous vos coups !

(à l'Imperatrice.)

Pour prêter le serment que Rome veut prescrire

A tous ceux qu'à present elle élève à l'Empire ,

Le Souverain Pontife attend Galerius ;

Vous cependant , Madame , avec Gabinus ,

A l'hymen de César disposez Gabinie ,

Ordonnez-en la pompe & la cérémonie :

Et que Rome , en faveur de ce jour trop heureux ,

Recommence par tout ses fêtes & ses jeux.

Allons, César,

S C E N E I V.

SERENA, GABINIE, GABINIUS;
PHENICE.

S E R E N A.

E H bien ! vous venez de l'entendre :
C'en est fait , Gabinie , il est tems de vous rendre ;
L'orage qui grossit va bien-tôt éclater ,
Par l'horrible serment que César va prêter.
Mon trop barbare Epoux , lorsque l'âge le glace ,
Las de persécuter , lui fait prendre sa place.
Prenez la mienne. Helas ! autant que je l'ai pû ,
J'ai contre ses fureurs sans cesse combattu :
Mais enfin sur son cœur je sens mon impuissance ;
Mon règne va finir , & le votre commence ;
Vous pourrez sur César , ce que j'ai pû sur lui ;
Quand je manque aux Chrétiens , prêtez-leur votre
appui :
Surmontez les raisons dont votre ame s'étonne ;
Songez , en l'épousant , que le Ciel vous l'ordonne ;
Qu'il attend ce secours de vos naissans attraits.

G A B I N I E.

Moi , j'irois au mépris des sermens que j'ai faits
De fuir l'engagement d'un époux Infidelle ,
Envers nos saintes Loix me rendre criminelle !
Dans l'espoir incertain d'empêcher de périr
Ceux que le Ciel , sans nous , sçaura bien secourir !

Où : mais il veut souvent que ses ennemis mêmes
 Soient les exécuteurs de ses ordres suprêmes :
 La foudre va partir , le danger est pressant :
 Songez combien de peuple , en secret gémissant ,
 Tout prêt d'être égorgé , dans ses tristes allarmes ,
 Présente au Ciel ses vœux , ses soupirs , & ses larmes ;
 Que de sang va couler , si par un prompt secours ,
 Des persécutions vous n'arrêtez le cours !

G A B I N I E .

Vous ne me dites rien , mon Pere ?

G A B I N I U S .

Helas ! que dire ?
 Vous perdez les Chrétiens en refusant l'Empire :
 Et si vous consentez à ce glorieux choix ,
 Pour sauver les Chrétiens , vous violez leurs Loix.
 J'ose dire encore plus ; Galerius vous aime :
 Mais tout César qu'il est , Galerius lui-même ,
 Quand de votre serment vous briserez les nœuds ,
 Et que vous répondrez au plus doux de ses vœux ;
 Lui-même , trop lié d'un serment exécration ,
 Ne sçauroit aux Chrétiens se rendre favorable ;
 Il se perdrait sans doute , adoucissant leur sort.
 Esclave du serment qui les livre à la mort ,
 Il se verra forcé , par un pouvoir suprême ,
 De tout sacrifier , vous ma fille , & moi-même.

S E R E N A .

Non , vous connoissez peu le foible des Amans.
 L'amour fait violer les plus sacrés sermens ;
 Et les Dieux que César va jurer dans leur Temple ,

De sermens violés lui fourniront l'exemple.
Le sacré Marcellin *, l'Oracle des Chrétiens,
De votre engagement peut rompre les liens.
Voyez l'idolâtrie en tous lieux triomphante,
Et la verité sainte à ses pieds gémissante,
Cachant au fond des bois, & dans l'obscurité,
De ses Mysteres saints l'auguste majesté;
Le Monarque des Cieux, sans Temples sur la terre,
Et les tristes Chrétiens, à qui tout fait la guerre,
Chassés de toutes parts, haïs, persecutés,
N'osans lever les yeux, en esclaves traités;
Sans qu'il leur soit permis, dans leur sombre misère,
D'adorer en plein jour l'Auteur de la lumière:
Ah! lorsque vous pouvez seule les secourir,
Sans pitié, sans regret, les verrez-vous périr?

G A B I N I E.

Moi, Madame! Mon Pere, hélas! que dois-je faire?

G A B I N I U S.

Ma fille, je me rends, lorsque je considère
Quel seroit le couroux d'un Amant Empereur,
Dont l'amour méprisé se changeant en fureur,
Verroit pour expier cette mortelle offense,
Tous les Chrétiens du monde en proye à sa ven-
geance;
Et sa main, qui sur eux ne peut que se venger,
Peut-être en l'acceptant, voudra les protéger.
Quelle gloire pour vous, si vos soins secourables
Adoucissent les maux de tant de misérables,
Et que César, par vous au Seigneur amené,

* Pape. Voyez la préface.

Soit le premier Chrétien qu'il aura couronné ;
 Ses Oracles l'ont dit : Notre Rome Payenne ,
 Sous des Césars Chrétiens un jour sera Chrétienne ;
 Et toujours souveraine , en changeant de splendeur ,
 Verra les Nations révéler sa grandeur.

C'est ce que nos malheurs doivent enfin produire ;
 Et ce jour , ce grand jour , ma fille , est prêt à luire :
 Ne résistez donc plus à donner votre main :
 Si Dieu l'a résolu , vous résistez en vain.

G A B I N I E .

Eh bien , vous le voulez , il faut que j'obéisse
 Aux volontés d'un Pere & d'une Imperatrice ;
 Pourvû que Marcellin , que j'irai consulter ,
 Me remette en état de les exécuter.

S E R E N A .

Attendez donc César : commencez un ouvrage ,
 Qui des maux que je crains dissipera l'orage ,
 J'en répons : Cependant, Seigneur, allons pourvoir
 Aux apprêts d'un hymen qui fait tout notre espoir.

S C E N E V.

G A B I N I E , P H E N I C E .

P H E N I C E .

L'Intérêt des Chrétiens enfin vous a vaincuë ,
 Madame , à leurs raisons vous vous êtes renduë.

G A B I N I E .

Oùï , pourvû que César Je ne m'explique pas :
 Tu trembleras pour moi , lorsque tu le sçauras.

Ne crois pas qu'avec lui , mon cœur d'intelligence ,
Cède à l'appas flatteur d'une douce espérance ;
J'ai de plus grands desseins , Phenice ; enfin je veux
Ou sauver les Chrétiens , ou périr avec eux.

P H E N I C E.

Juste Ciel !

G A B I N I E.

Si j'osois te dire ma pensée :

Je vai dans ton esprit passer pour insensée ;
Mais enfin nous touchons à ce jour fortuné ,
Que le Ciel nous promet un Chrétien couronné ;
Et , mon Pere l'a dit , ce jour est prêt à luire :
Ah ! par quel doux espoir me laissai-je séduire !
Je croi presque , Phenice , en voyant ses vertus ,
Que cet heureux Chrétien sera Galerius.
Je te laisse trop voir jusqu'où va ma foiblesse ;
Ne crois pas que ce soit l'effet de ma tendresse ;
Attens , pour en juger , que je quitte ces lieux ;
Laisse venir César , tu me connoîtras mieux.

P H E N I C E.

Avant que de le voir , ouvrez plutôt , Madame ,
Au sage Marcellin les secrets de votre ame.
Tout le monde est au Temple , & vous pouvez sans
bruit ,
Pour l'aller consulter , profiter de la nuit.
Dans ce Palais desert que prétendez-vous faire ?
Déjà le jour qui fuit à peine nous éclaire ;
César viendra , suivi d'une nombreuse Cour ,
Fatigué du tumulte & des soins de ce jour ;
Peut-être n'est-il pas encore prêt de s'y rendre ,

Et sans témoins ce soir , ne pourra vous entendre :
Madame , croyez-moi , différez à demain.

G A R I N I E .

Eh bien , commençons donc par revoir Marcellin ;
Allons.

P H E N I C E .

Camille sort de chez l'Imperatrice.

G A B I N I E .

La nuit nous favorise , évitons-là , Phenice.

S C E N E VI.

C A M I L L E , J U L I E .

C A M I L L E .

J Ulie , as-tu compris ses frivoles raisons ?

J U L I E .

Ce qu'elle vous a dit confirme mes soupçons.

C A M I L L E .

Cruelle sœur , hélas ! que viens-tu de me dire ?
Quels malheurs prévois-tu ? la perte de l'Empire ?
Mais quoi de plus affreux à mes tristes regards ,
Que ma Rivale assise au trône des Césars ,
Et d'un ingrat que j'aime , à mes yeux adorée ,
Tandis que je serois seule desespérée ?
Quel charme l'a séduit ? quel Démon en ce jour
Brise tous les liens du sang & de l'amour ?
Julie , c'en est fait , je ne veux plus l'entendre.
Mais , toi-même , dis-moi , que voulois-tu m'ap-
prendre ?

J U L I E.

Madame, Gabinie en secret ce matin,
A consulté long-tems le Chrétien Marcellin.

C A M I L L E.

Le Chrétien Marcellin, Ciel ! consulté par elle !

J U L I E.

Ceux mêmes qui l'ont vû, m'ont dit cette nouvelle.
C'est celui des Chrétiens, vous le pouvez sçavoir,
Dont la noire science a le plus de pouvoir.

On ne peut l'arrêter, quoique l'Empereur fasse ;
Et je croi sûrement, voyant ce qui se passe,
Que pour rompre aujourd'hui les plus sacrés liens,
Gabinie a recours aux charmes des Chrétiens.
Oüi, ce prompt changement, s'il faut que je m'ex-
plique,

Ne peut être l'effet que d'un charme magique :
Les Chrétiens l'ont donné : son funeste poison
A changé tous les cœurs, & troublé leur raison ;
Rome voit tout les jours, qu'à la force terrible
De leurs enchantemens, il n'est rien d'impossible.
Tantôt, en un instant, nous leur voyons guérir
Ceux que tout l'art humain ne peut plus secourir,
Et tantôt, en des yeux fermés dès la naissance,
Des organes éteints réparer l'impuissance.
Des tems & des saisons ils renversent les loix ;
La nature tremblante obéit à leur voix ,
Tout leur cede : la mort, qui n'écoute personne,
Relâche de ses droits, quand un Chrétien l'ordonne ;
Oüi, puisque Gabinie a pû les consulter

Ah ! Julie , il suffit : je n'en sçaurois douter.
Voilà donc ton pouvoir , odieuse rivale !
Tu m'opposes en vain la puissance infernale.
Les témoins qui l'ont vû , ne pourront le celer :
Allons : je veux les voir , & les faire parler.
D'autres chez Marcellin auront vû Gabinie ;
Si je puis l'en convaincre , il y va de sa vie :
Allons creuser à fonds un si noir attentat ;
Je veux l'en accuser moi-même en plein Senat ;
Et si , pour la sauver , le traître qui m'offense ,
Ose malgré son crime , embrasser sa défense ,
Aux charmes des Chrétiens , qui troublent sa raison ,
J'opposerai le feu , le fer & le poison.

Fin du second Acte.



ACTE

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

GABINIUS, GABINIE, PHENICE.

GABINIUS.

Nous sommes découverts; la superbe Camille
Soulève contre vous le Senat & la Ville;
Elle a certain secret, dit-elle, à révéler,
Et ce n'est qu'au Senat qu'elle prétend parler.
Mais, ma fille, bien-tôt nous allons tout apprendre,
Puisque l'Imperatrice en ce lieu doit se rendre;
Et sans doute elle veut nous en entretenir,
Puisqu'ici l'un & l'autre elle nous fait venir.
Dans le tems que César vous appelle à l'Empire,
Contre vos jours, hélas! peut-être l'on conspire,
Et je crains justement, qu'un funeste retour
Ne change en triste deuil la pompe de ce jour.

GABINIE.

Je quitterai sans peine, & l'Empire & ma vie;
C'est ce que de moins cher à Dieu je sacrifie;
Il le sçait: à ses yeux on ne peut rien celer,
Et je suis préparée à lui tout immoler.
Qu'on me cite au Senat, je suis prête à répondre;
Camille n'aura pas de peine à me confondre,
Et je vous avouerai, Seigneur, qu'avec regret,
On me fait consentir de garder le secret.

Que craignons-nous ? parlons , confessons qui nous sommes.

Quand on sert le vrai Dieu , doit-on craindre les hommes ?

Le mensonge se doit couvrir d'obscurité ;

Mais on doit faire au jour briller la vérité.

P H E N I C E .

On vient.

S C E N E I I .

SERENA , GABINIUS , GABINIE ,
P H E N I C E .

G A B I N I E .

E H bien , Madame , il n'est plus temps de feindre ;
Nous sommes découverts.

S E R E N A .

J'avois lieu de le craindre ;
Et , prête à voir la foudre éclater à mes yeux ,
J'allois me déclarer , & braver les faux Dieux ;
Mais j'ay tout sçu : Camille a rompu le silence :
On n'a de nos secrets aucune connoissance :
L'on dit que par un charme emprunté des Chrêtiens,
Vous avez attiré Cesar dans vos liens ;
Voila ce qu'au Senat ma sœur vouloit apprendre ;
Mais j'ay sçu qu'il avoit refusé de l'entendre.
Ainsi rien ne s'oppose à nos premiers desseins ,
Et la cause du Ciel est encore en vos mains.

Vous allez voir César : il vous cherche, & j'espère
Qu'avec luy vous prendrez un conseil salutaire.

GABINIE.

J'aurois crû, qu'il seroit pour nous plus glorieux ;
D'aller nous déclarer ennemis des faux Dieux ;
Cependant j'ay promis ; je ne puis m'en défendre,
Madame , à vos conseils je suis prête à me rendre.

Je ne vous tairay point que je prétends sçavoir,
Sur le cœur de César quel sera mon pouvoir ;
Car enfin il sçaura comme il faut qu'il m'obtienne:
Je porte un cœur Romain dans une ame Chrétienne ;

Il ne me juge pas indigne de sa foy ;
Et je sçauray dans peu , s'il est digne de moy.

SERENA.

Cachez-luy nos secrets avec un soin extrême.

GABINIE.

Ce que je luy diray , je l'ignore moy-même ;
Et quand je le verray , Madame, il ne sçaura
Que ce que le Ciel même alors m'inspirera.

SERENA.

C'est assez : moy je vais , sûre de votre zele,
Annoncer aux Chrétiens cette heureuse nouvelle.
Sortons, Seigneur ; César va se rendre en ce lieu ,
Il n'est pas à propos qu'il nous y trouve. Adieu.



SCENE III.

GABINIE , PHENICE.

PHENICE.

Vous allez mal répondre à ce que l'on espère.

GABINIE.

Non : ce que j'ay promis , je suis prête à le faire ,
Si César , dans l'espoir de s'unir avec moy ,
Au prix que je t'ay dit , ose accepter ma foy.

PHENICE.

Vous m'avez confié ce secret de votre ame :
J'en ay fremi pour vous ; pensez-y bien, Madame :
Il est encore temps. Ciel , qu'allez-vous tenter !
Loin de gagner César , vous allez l'irriter.
Ce dessein aux Chrétiens va devenir funeste.

GABINIE.

Dieu l'a mis dans mon sein , sa main fera le reste.

PHENICE.

Ah ! vous allez perir.

GABINIE.

Qu'importe , si ma mort ,
Des Chrétiens opprimés change le triste sort ?



SCÈNE IV.

GALERIUS , CARUS , GABINIE ,
PHENICE.

GALERIUS.

JE vous cherche, Madame : enfin tout m'est propice ;

L'Empereur, le Senat, Rome, l'Impératrice :

Tout conspire en ce jour à mes félicités ;

Mais j'ignore, Madame, encor vos volontés.

Je vous ay déclaré le bonheur où j'aspire :

Bonheur que je préfère aux grandeurs de l'Empire ;

Et je viens en tremblant, apprendre à vos genoux,

Si le cœur de César est indigne de vous.

GABINIE.

Quoi, Seigneur ! est-ce ainsi que votre cœur oublie

Que c'est un Empereur qui parle à Gabinie ?

Vous suis-je bien connuë ?

GALERIUS.

Ah ! j'atteste les Dieux,

Que si j'ay souhaité ce titre glorieux ;

Que si pour l'acquérir par le sort de la guerre,

J'ai porté mes exploits jusqu'aux bouts de la terre ;

De mes jours prodigués, de tant d'illustres coups,

Le prix le plus charmant, c'est l'espoir d'être à vous.

GABINIE.

Je me connois, Seigneur ; & votre amour m'étonne ;

Cependant sçavez-vous à quel prix je me donne ?

G A L E R I U S.

Ah ! parlez, commandez : pour un bien si charmant,
Je vous accorde tout , demandez seulement.

G A B I N I E.

Puisque vous le voulez , faites qu'on se retire.

G A L E R I U S.

Eloignez-vous.

G A B I N I E *à part.*

Faisons ce que le Ciel m'inspire.

S C E N E V.

G A B I N I E , G A L E R I U S.

G A B I N I E.

P Uisqu'avec vous , Seigneur , je dois unir mon
fort ,

Du plus grand des Romains j'attens un grand effort.
Mais connoissez mon cœur : sans la grace où j'aspire,
Non , ma bouche jamais n'auroit osé le dire :
Je vous aime , César.

G A L E R I U S.

Ah ! Madame ! . . .

G A B I N I E.

Arrêtez :

Peut-être que mes vœux vont être rebutés :
Peut-être cet amour , qui pour vous a des charmes ,
Vous causera bien-tôt de cruelles allarmes :
De quelque amour , César , que vous soyez épris ,

Vous allez acheter ma main à trop haut prix.

G A L E R I U S.

Madame, commandez, je vous le dis encore ;
Osez tout espérer d'un cœur qui vous adore.
Quel que soit cet effort, je le trouveray doux ,
Il n'est rien que ce cœur n'entreprenne pour vous :
Je n'en excepte rien : parlez ; daignez le dire ;
Je mets tout à vos pieds, l'Empereur & l'Empire.

G A B I N I E.

Eh bien, si vous m'aimez, pour répondre à vos
vœux ,

Et pouvoir être à vous, voici ce que je veux.
Je ne puis plus, César, vous cacher que mon Pere
A des amis sans nombre accablés de misère.
Ses amis sont les miens: je demande avec lui ,
Que de ces malheureux vous vous rendiez l'appuy ;
Que vous les cherissiez, & que pour leur défense,
Vous armiez, s'il le faut, toute votre puissance.

G A L E R I U S.

Quoi, Madame, voila cet effort, ce haut prix ,
Dont un cœur tout à vous devoit être surpris ?
Je sçai que l'Empereur jaloux de sa puissance ,
Contre tous vos parens exerça sa vengeance ;
Je sçai que loin de Rome, eux & tous vos amis ,
Avec trop de fureur par lui furent bannis ;
Et que jusqu'à ce jour, excepté votre Pere ,
Tous gemissent encor dans leur longue misère ;
Mais enfin, quels que soient vos amis & les siens ,
Madame, ils me feront bien plus chers que les miens.

Ouy , je vous le promets ; ouy , si pour leur défense ;
 Ils ont jamais besoin de toute ma puissance ;
 Contre tout l'Univers , prompt à les secourir ,
 Je périrai plutôt , que de les voir périr.
 C'est peu faire pour vous ; demandez davantage.

G A B I N I E.

Pourquoi m'en donnez-vous vous-même le courage ?
 Puisque vous promettez de servir mes amis ,
 Promettez-moi de perdre aussi mes ennemis ;
 Que vous les détruirez , Seigneur , dans tout l'Empire :
 Voila , pour être à vous , tout ce que je desire.

G A L E R I U S.

Vos ennemis ! l'objet de mon juste courroux !
 Ouy , je vous le promets , je les détruirai tous.

G A B I N I E.

Eh bien , à ce prix-là , je consens qu'on m'obtienne ;
 Mais apprens qui je suis , César : je suis Chrétienne.
 Va servir les Chrétiens , ce sont là mes amis :
 Va détruire tes Dieux , ce sont mes ennemis.
 Tu te tais à présent , & t'étonnes peut-être ,
 Amant audacieux , qui croyois me connoître :
 Je te l'avois bien dit , que ton amour surpris ,
 Trouveroit que ma main seroit à trop haut prix.
 Tu l'as promis pourtant ; hier tu promis encore ,
 De livrer à la mort ceux pour qui je t'implore :
 C'est à toi de choisir : tu vois , César , tu vois ,
 Sans doute à quoi t'engage , ou l'un ou l'autre choix.
 Si tu fais le premier , il faut que tu m'immoles :
 Si le dernier te plaît , va briser tes Idoles :

L'un

L'un me promet le Trône , & l'autre le tombeau ;
L'un te rend mon Epoux , & l'autre mon bourreau ;
Choisy , César , choisy , tu me vois toute prête ,
A te donner d'abord ou ma main , ou ma tête :
Mon choix dépend de toi : songe à faire le tien ;
Je te laisse y penser , & ne te dis plus rien.

Je vais t'attendre , adieu : pese bien toutes choses ;
Après , tu peux venir m'épouser , si tu l'oses.

SCÈNE VI.

G A L E R I U S .

Quel coup de foudre ! ô Ciel ! mon cœur en a
tremblé.

Grands Dieux ! qui , comme moi , n'en seroit ac-
cablé ?

Gabinie est Chrétienne ! elle fuit , la cruelle.

Mais quoi ? mon lâche cœur vole encore après
elle ?

Traître ! va donc briser les Autels de tes Dieux :

Parjure ! va trahir & la Terre & les Cieux ,

Et par ces attentats , commence ton Empire ,

Lâche Empereur . . . Non , non , mon cœur en vain
sôûpire ;

Immolons à ma gloire un amour insensé :

Arrachons de ce cœur le trait qui l'a percé :

Portons le coup mortel à cette Secte impie ;

Perissent les Chrétiens , perisse Gabinie.

Gabinie ! Ah grands Dieux ! au devant de mes coups ,

Tome I.

E

Quelle chere victime , hélas ! présentez-vous !
 Gabinie ! Ah ! souffrez que je luy fasse grace.
 Mais elle ne veut pas , grands Dieux ! qu'on vous
 en fasse.

Inhumaine ! à vos loix , eh bien , je me rendray ;
 Exceptez-en les Dieux , je vous obéiray.
 Dieux cruels ! je tiendray le serment qui me lie ;
 Je vais vous obéir , exceptez Gabinie.
 Que refoudre ? que faire ? à quel choix m'en tenir ?
 Malheureux , je ne puis pardonner , ni punir.
 Cruels engagements ! auquel des deux se rendre ?
 Dieux ! Gabinie ! amour ! devoir ! Quel parti pren-
 dre ?
 Mais qui vois-je ? Fuyons.

S C E N E V I I.

CAMILLE , JULIE , GALERIUS.

C A M I L L E .

FUy ; mais ne pense pas ,
 Traître , que pour te voir j'adresse icy mes pas ,
 Je ne te cherche point. Va , fors , cours , fuy , per-
 fide ;
 Ma rivale t'attend ; & l'Enfer , qui te guide ,
 Du charme empoisonné qu'il a pour toy produit ,
 T'invite ce jour même à recueillir le fruit.
 Fuy donc. Qui te retient ? à quoy bon te con-
 traindre ?

G A L E R I U S.

Ah, Madame ! quel temps prenez-vous pour vous plaindre !

C A M I L L E.

Eh quoy ! le digne objet qui vient de te charmer,
Ne calme pas les soins qui viennent t'allarmer ?
Mais on sçaura bien-tôt dissiper ta tristesse ;
Déjà pour ton hymen tout le monde s'empresse :
D'icy même j'entens les cris, qui jusqu'aux Cieux
Elevent Gabinie, & le vengeur des Dieux ;
Tandis qu'impunément je suis seule outragée.

G A L E R I U S.

Ah ! vous n'êtes, hélas ! déjà que trop vengée.
Du sort le plus cruel j'éprouve le courroux,
Et je suis mille fois plus à plaindre que vous.

SCÈNE VIII.

C A M I L L E, J U L I E.

C A M I L L E.

PLus à plaindre que moy ! Que seroit-ce, Julie ?
Plus à plaindre, dis-tu ? Tout flate ton envie :
D'où peut naître en un cœur où regne tant d'espoir,
L'affreux accablement où je viens de le voir ?
Ce prodige retient ma haine suspenduë ;
De mon juste courroux, je passe à la terreur,
Et mon étonnement égale ma fureur.
Ma rivale sortoit agitée.

Ouy, Madame.

J'augure bien pour vous , du trouble de leur ame :
J'ignore leurs secrets ; mais je me trompe fort ,
Ou quelque grand malheur vient de troubler leur
fort.

C A M I L L E .

Ah ! si dans ces secrets, hors de ma connoissance ,
Je trouvois de quoy faire éclater ma vengeance !

J U L I E .

Peut-être que Maxime a sçu les découvrir ,
Il vous doit sa fortune, il cherche à vous servir ;
Je l'apperçoy qui vient, & j'attends de son zelle ,
Madame, qu'il vous porte une heureuse nouvelle.

S C E N E I X.

MAXIME , CAMILLE , JULIE.

E H bien ?

C A M I L L E .

M A X I M E ,

J'ay tout appris , Madame ; & plus discret ,
A tout autre qu'à vous je tairois ce secret.
Cette nuit , qui l'eût cru ? Gabinie est allée ,
Où souvent des Chrétiens on surprend l'assemblée ;
Au fond d'un antre obscur , au pied de l'Aventin ,
Où déjà l'attendoit le fameux Marcellin.
Là ne soupçonnant pas que l'on pût les entendre
D'un esclave affidé , qui feint d'être Chrétien ,

Caché , pour écouter leur secret entretien.

Mais je crains que quelqu'un . . .

CAMILLE.

Parles avant qu'on vienne.

MAXIME.

Pour tout dire en un mot, Gabinie est Chrétienne.

CAMILLE.

Dieux !

JULIE.

O Ciel !

MAXIME.

Et César, qui sortoit de ces lieux,

Sans doute a pénétré ce secret odieux ;

Il en fremit.

CAMILLE.

Voilà l'ennuy qui le dévore :

Au mépris de nos Dieux le perfide l'adore.

Voy , Julie, à quel point elle a sçu le charmer ;

Il sçait qu'elle est Chrétienne, & peut encor l'aimer.

L'Empereur le sçait-il ?

MAXIME.

Non , Madame, il l'ignore ;

Et hors nous , à la Cour nul ne le sçait encore.

Il doit aller au Temple , & croit voir achever

Un hymen que les Dieux ne sçauroient approuver.

Voilà ce que j'ay sçu ; j'ay couru vous l'apprendre ;

Mais encor ce secret ne doit pas se répandre.

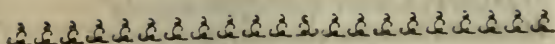
CAMILLE.

Je tairay ce qu'il faut , Maxime, & c'est assez.

Enfin, Julie, enfin mes vœux sont exaucés.
Allons la dénoncer, & perdons qui m'offense ;
Lorsque tout me trahit, le Ciel prend ma défense ;
Et j'ay, contre tous ceux qui m'osoient outrager ,
Et la cause des Dieux, & la mienne à venger.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

Vien , fuy-moy , c'est icy que je le veux attendre.

Ma sœur luy fait envain refuser de m'entendre ,

C'est icy son passage : icy je le verray :

Il n'ira point au Temple , où je luy parleray.

JULIE.

Madame , il vient à nous.

SCÈNE II.

DIOCLETIEN , CARUS ,

MAXIME, CAMILLE,

JULIE, Gardes.

DIOCLETIEN dans le fond du Theatre, sans voir Camille.

ENfin cette journée
Verra briller les feux d'un heureux hyménée ;

E iij

Et j'espère , Carus , que ce jour attendu
Me rendra le repos que mon cœur a perdu.

C A M I L L E .

Non, Seigneur, de l'hymen qui fait votre espérance,
Gabinie est indigne , & le Ciel s'en offense.

D I O C L E T I E N .

(à Camille)

(à Carus.)

Le temps nous presse . . Au Temple allez tout pré-
parer ,

Carus ; on ne sçauroit plus long-tems différer ;
Et sans doute César est dans l'impatience ,
Que l'on tarde à remplir sa plus douce espérance.
Allez , Carus.

C A M I L L E .

Arrête : il n'est pas encore temps.

D I O C L E T I E N .

Qu'osez-vous entreprendre ? & qu'est-ce que j'en-
tens ?

(à Carus qui hésite à sortir.)

Allez , vous dis-je , allez , que rien ne vous retienne ,

C A M I L L E à Carus qui s'en alloit , & qui
s'arrête,

Eh bien ; va dans le Temple attendre une Chré-
tienne :

Va présenter ce monstre à nos Dieux immortels ,
D'un hymen sacrilège effrayer leurs Autels ;
Va . . .

D I O C L E T I E N .

Ce qu'elle nous dit ; ô Ciel ! est-il croyable ?

CAMILLE.

D'un mensonge, Seigneur, me croyez-vous capable?
Gabinie est Chrétienne, elle l'a déclaré;
César en est instruit, le crime est avéré;
Et de la part des Dieux je demande sa vie.

DIOCLETIEN.

Que l'on cherche César : amenez Gabinie.
Ah ! je ne doute plus de son égarement :
Jene le voi que trop à votre étonnement,
Vous le sçaviez, Carus : vous le sçaviez, Maxime :
Pourquoi me cachiez-vous, l'un & l'autre, son crime ?

MAXIME.

On attendoit, Seigneur, qu'un heureux repentir,
De ce funeste état pourroit la garentir.

CARUS.

Seigneur n'en doutez point, l'éclatant hymenée,
Qui doit avec César unir sa destinée,
La gloire, les plaisirs, sa prochaine grandeur,
Sont de puissans motifs pour ramener un cœur.

CAMILLE.

Non, non, c'est se flater, Seigneur, que de le croire :
Il n'est grandeurs, plaisirs, tourmens, mépris, ni
gloire,

Et vous-même, Seigneur, vous le sçavez trop bien,
Qui dans Rome ait jamais pû changer un Chrétien :
Ils triomphent de tout.

DIOCLETIEN.

Oùi, malgré ma puissance,
J'en ai fait mille fois la triste expérience.

Qu'allois-je faire ? ô Ciel ! quel Démon aujourd'hui ,

O secte des Chrétiens, te prête son appui ?
J'allois en ce moment , sans l'avis de Camille ,
Dans le lit de César te donner un azile !
Dans le lit de celui , que ma juste fureur
A pris soin de choisir pour ton persécuteur !
C'est ainsi que toujours , & de la même sorte ;
Tu tournes contre moi les coups que je te porte ,
Que tout ce que je fais pour triompher de toi ,
Tu le sçais employer , pour triompher de moi ,
Aussi , qui le croiroit ? dans la publique joie ,
A de noires frayeurs je suis le seul en proie :
Tout tremble en ma présence ; & moi-même à mon
tour ,

Je ne sçais quoi m'allarme au milieu de ma Cour.
J'ai pour me délivrer de ces frayeurs secrètes ,
Consulté de nos Dieux les sacrés Interprètes ;
Immolé les Chrétiens en mille lieux divers ,
Et de leur sang impie inondé l'Univers ;
Et , comme si les Dieux rejettoient ces victimes ,
Que tout ce que je fais fussent autant de crimes ,
Au faire de l'Empire , & malgré mes efforts ,
Mon zele envers les Dieux semble aigrir mes re-
mors.

Tandis que j'attendrai César & Gabinie ,
Différez les apprêts de la cérémonie :
Déjà le peuple en foule au Temple s'est rendu :
Allez dire , Carus , que tout est suspendu.
Retirez-vous , Camille ; à l'aveu de son crime ,
Je ne veux pour témoins que César & Maxime.

SCÈNE III.

GALERIUS, DIOCLETIEN,
MAXIME.

DIOCLETIEN.

Venez, on vous attend : le trouble où je vous
voy,

Ne m'annonce que trop que vous sçavez pourquoi.
Celle donc que mon choix élevoit à l'Empire,
Celle pour qui César peut-être encor soupire,
Se déclare Chrétienne, & vient d'abandonner
Ces Dieux, ces mêmes Dieux qui l'alloient couron-
ner ?

GALERIUS.

Ah ! Seigneur, qui l'eût crû ?

DIOCLETIEN.

Quoy ! vous l'aimez encore ?

GALERIUS.

Je voudrois la haïr, Seigneur ; hé ! je l'adore.
Mon cœur irrésolu, surpris, desespéré,
Et d'horreur & d'amour tour à tour déchiré,
Dans un objet si cher rencontrant une impie,
Suit tantôt son devoir, & tantôt Gabinie ;
Et souffre en cet état de plus cruels tourmens,
Que tous ceux qu'aux Chrétiens ont voués mes ser-
mens.

DIOCLETIEN.

Vous regrettez des Dieux la mortelle ennemie !

Je voudrois à nos Dieux ramener Gabinie.

D I O C L E T I E N .

Non , non , pour les Chrétiens il n'est plus de retour.

G A L E R I U S .

Vous avez tout tenté , Seigneur , tentez l'amour.

D'ailleurs vous le sçavez , & j'oserai le dire ,

Les flots de tant de sang affoiblissent l'Empire ;

Et , si l'on pousse à bout ce qu'on veut achever ,

On va perdre l'Etat , en voulant le sauver.

Au culte de nos Dieux les Chrétiens sont rebelles ;

Cependant avons-nous des sujets plus fidelles ?

De leurs folles erreurs nos Dieux sont offensés ;

Mais quel tort à l'Etat ont fait ces insensés ?

Que nous font les Chrétiens ? que nous fait leur
croyance ?

Rien peut-il de leurs mœurs altérer l'innocence ?

Ne les voyons-nous pas , malheureux , & soumis ,

Benir qui les outrage , aimer leurs ennemis ;

Et parmi les tourmens , dont l'horreur nous étonne ,

Respecter en mourant la main qui les ordonne ?

Ah ! peut-être , Seigneur , voulant les tourmenter ,

On enflâme leur zele , au lieu de l'arrêter.

Peut-être , relâchant de ces rigueurs extrêmes ,

De leurs illusions ils reviendroient d'eux-mêmes ;

Peut-être Gabinie est prête à revenir :

Par elle commençons à ne les plus punir :

Du moins , je crois pouvoir demander qu'on lui
donne

Le temps de revenir aux Dieux qu'elle abandonne.

Dans un cœur que l'on a nouvellement séduit ,
L'erreur qui vient de naître , aisément se détruit ;
Et de trop de vertus le Ciel l'a partagée ,
Pour la laisser long-tems dans le crime engagée.
D'ailleurs je l'aime encor , & j'attens que mon choix
Suspende , en sa faveur , la rigueur de nos Loix.

D I O C L E T I E N .

Eh bien , vous le voulez ? essayons l'indulgence.
Pour la rendre à nos Dieux , je me fais violence.
Mais , après cet essai , songez à votre tour ,
A surmonter vous-même un malheureux amour :
Songez à soutenir votre gloire & la mienne.
Mais elle vient.

S C E N E IV

GABINIE , DIOCLETIEN ,
GALERIUS , MAXIME , Gardes.

D I O C L E T I E N .

A Pproche infidelle Chrétienne.

G A B I N I E .

De ces crimes , Seigneur , que l'on veut m'imputer ,
Le dernier fait ma gloire , & j'ose m'en vanter.

D I O C L E T I E N .

Epargne-moi du moins un discours qui m'offense.

G A B I N I E .

Je ne puis plus garder un criminel silence.

D I O C L E T I E N .

Tu veux donc renoncer à ton sort éclatant

Je te plains : César t'aime, & le Trône t'attend.
 Veux-tu, pour te plonger dans d'horribles mystères,
 Abandonner les Dieux de Rome & de tes Peres,
 Ces grands Dieux de tout temps révéérés parmi nous,
 Pour adorer un Dieu, l'objet de mon courroux ?

G A B I N I E.

S'il vous étoit connu, vous trembleriez.

D I O C L E T I E N.

Perfide !

Sui, puisque tu le veux, la fureur qui te guide ;
 A la pitié pour toi, je panchois vainement.
 Maxime, amenez-nous son pere, & promptement.

S C E N E V.

G A B I N I E, G A L E R I U S,
 D I O C L E T I E N, Gardes.

D I O C L E T I E N.

Q U'on l'arrête.

G A L E R I U S.

Attendez, souffrez que je rappelle
 Cette tendre pitié que vous aviez pour elle.

D I O C L E T I E N.

Non, non, Gardes, . . .

G A L E R I U S.

Seigneur, suspendez ce courroux :
 C'est à moi de punir les Chrétiens, comme à vous,
 C'est le premier transport du zele qui l'anime ;

Il peut se ralentir. Rome ignore son crime.
Pourquoi le divulguer par un funeste éclat ?

DIOCLETIEN.

Eh bien , César....

SCÈNE VI.

MAXIME , GABINIE , GALERIUS ,
DIOCLETIEN, Gardes.

MAXIME.

Seigneur , le Peuple , le Sénat ,
Les Prêtres en fureur contre la Secte impie ,
Demandent à grands cris , qu'on juge Gabinie :
On sçait tout.

DIOCLETIEN.

Il suffit. Vous venez de le voir ,
César ; j'allois peut-être oublier mon devoir ;
Les Dieux à mon secours ont ramené Maxime :
C'en est fait. Vous sçavez la peine de son crime ;
Commencez à tenir vos sermens & les miens ,
Et par un grand exemple effrayez les Chrétiens :
Triomphez d'un amour , qui lui sert de refuge ;
Vous êtes son Amant : je vous nomme son juge.

GALERIUS.

Moi !

DIOCLETIEN.

Vous. Perdez l'objet dont vous êtes épris.
Vous nous l'avez juré : l'Empire est à ce prix.

SCENE VII.

GABINIE, GALERIUS.

GABINIE.

ON veut que mon Arrêt sorte de votre bouche :
 Je ne puis le cacher , votre douleur me touche :
 Vous m'aimez : je vous plains : & vous plaignez
 mon fort.

GALERIUS.

Ah ! Madame. . .

GABINIE.

César, je n'attens que la mort.

GALERIUS.

Cruelle ! eh ! vous m'aimez ?

GABINIE.

Je vous l'ai dit moi-même :

Pardonne , juste Ciel ! à mon erreur extrême ,
 D'avoir cru follement , que mes foibles attraits ,
 En l'attirant à toi , combleroiènt mes souhaits.
 César , voilà l'hymen que Rome nous prépare.

GALERIUS.

Quoi ! vous me croyez donc , Madame , assez bar-
 bare. . . .

Moi ! je ferois répandre , & répandre à mes yeux ,
 Par une main infame un sang si précieux ?
 Ah ! ne perdrez-vous point cette funeste envie ?

GABINIE.

Ne pouvant être à vous , à quoi me sert la vie ?
 Vous

Vous me rendrez heureuse , en me privant du jour.
Eteignez dans mon sang , un malheureux amour ,
Il empoisonneroit & ma vie & la vôtre ,
Nous ferons , par ma mort , en repos l'un & l'autre.

G A L E R I U S.

Quel repos ! ah ! Madame , en cette extrémité ,
Concevez-vous du sort toute la cruauté ?
Pour des biens incertains , où votre espoir se fonde ,
Vous voulez renoncer à l'Empire du Monde !

Je n'oserois ici parler de mon amour ;
Mais , Madame , voyez la pompe de ce jour ,
Ces Spectacles , ces Jeux , cette superbe fête ;
Rome , tout l'Univers devient votre conquête ;
Et mille Nations , pour tomber à vos pieds ,
Attendent seulement que vous y consentiez :
Vous allez tout quitter ?

G A B I N I E.

Les honneurs de l'Empire ,
Ne sont que le néant des grandeurs où j'aspire.

G A L E R I U S.

Je n'en obtiendrai rien !

G A B I N I E.

Je n'ai rien obtenu !

G A L E R I U S.

Juste Ciel ! votre état vous est-il bien connu ?
Dans la fleur de vos ans , de mille attraits pourvûë ,
Adorée en tous lieux , sur le Trône attenduë ,
Romaine ! mépriser les grandeurs de la Cour !
Sensible ! triompher des charmes de l'amour !
Préférer le supplice à l'Empire du Monde

Voi , César , sur quels biens il faut que je me fonde.
Ah ! que n'avez-vous fait vous-même un si beau
choix !

Helas ! c'est souhaiter trop de biens à la fois.
Que je souffre de voir l'état où je vous laisse !
Hâtez-vous : par ma mort , secourez ma foiblesse.

G A L E R I U S .

Justes Dieux ! pourriez-vous voir périr tant d'appas ?

G A B I N I E .

Vos Dieux , César , vos Dieux ne vous entendent pas ?

G A L E R I U S .

Souffrez que contre tous du moins je vous défende.

G A B I N I E .

Songez à prononcer l'Arrêt qu'on vous demande.

G A L E R I U S .

Ah ! plutôt le Sénat & Rome , & l'Empereur ,
Les Dieux mêmes verront éclater ma fureur.

G A B I N I E .

L'Empereur va bien-tôt répondre à mon attente :
Par vous César , par vous , je mourrois plus con-
tente.

Ne me refusez point le seul bien que j'attens.
Ne me le faites pas attendre encor long-temps.
César , Rome le veut ; c'est à vous d'y souscrire.

G A L E R I U S .

Rome , reprends tes droits ; je renonce à l'Empire ,
Puisque ton dur serment m'impose cette loi.

SCÈNE VIII.

GABINIUS, GALERIUS, GABINIE ;
Gardes.

GALERIUS. *Il continuë allant au - devant
de Gabinius.*

A H ! Seigneur , hâtez-vous : venez vous joindre
à moi ;

Venez , Seigneur , venez secourir votre fille ;
Purgez d'un crime affreux votre illustre famille.

GABINIUS.

Son crime m'est connu : je viens la fécourir.
Oüi , ma fille , je viens , pour t'apprendre à mourir.
Dans la loi des Chrétiens , c'est moi qui t'ai conduite ,
Je te dois mon exemple , après t'avoir instruite.

GALERIUS.

Son pere !

GABINIUS.

A l'Empereur je me suis déclaré.
Il attend notre Arrêt , & tout est préparé.

GALERIUS.

Ah Dieux !

GABINIE.

J'entens d'ici la foule impatiente ,
Qui se plaint , par ses cris , d'une trop longue at-
tente.

Si vous ne vous hâtez , vous verrez l'Empereur ,

César, dans un moment revenir en fureur.

GALERIUS.

Non : vous ne mourrez point, & déjà je m'accuse...

SCENE IX.

DIOCLETIEN, GABINIE,
GABINIUS, GALERIUS,
Gardes.

GABINIE *allant au-devant de
Diocletien.*

Venez nous accorder la mort qu'on nous refuse,
Venez, Seigneur, César a besoin de secours.

GALERIUS.

Seigneur ! au nom des Dieux prenons soin de ses
jours.

Pourriez-vous voir tomber cette tête adorable,
Sous le barbare fer d'un bras impitoyable ?

Livrons plutôt, Seigneur, & sans grace, & sans
choix,

Livrons tous les Chrétiens à la rigueur des Loix :

A nos sermens cruels c'est assez satisfaire ;

Epargnons seulement Gabinie & son Pere ;

Un généreux pardon dessillera leurs yeux.

GABINIE.

Tandis que nous vivrons, craignez pour vos faux
Dieux.

Ciel ! qui ne frémiroit de voir ce qui se passe !
 Il semble que César ait ici pris leur place :
 J'y voy, venant presser l'ordre que j'ai donné,
 Les criminels contens, & le Juge étonné ;
 Ils demandent , ô Dieux ! quelle étrange manie !
 Les criminels la mort , & le Juge la vie !

Monstres, que je ne puis ni vaincre , ni chasser ,
 Ne puis-je vous punir , sans vous récompenser ?
 Ne puis-je vous livrer aux plus cruels supplices ,
 Sans me rendre l'auteur de vos cheres délices ?
 Et ne puis-je une fois , pour servir mon courroux ,
 Inventer une peine & des tourmens pour vous ?
 Mais, au lieu de César , je vous rendrai justice :
 Gardes conduisez-les l'un & l'autre au supplice.

G A L E R I U S.

Arrêtez. En faveur, Seigneur, de mon amour ,
 Accordons-leur au moins le reste de ce jour.
 Pour de tels criminels la faveur n'est pas grande :
 J'ai droit de l'accorder, & je vous la demande.
 Dans ce délai, peut-être, où nous ne risquons rien,
 Les Dieux pourront changer ou leur cœur, ou le
 mien.



SCENE X.

CARUS, DIOCLETIEN, GALERIUS,
GABINIE, GABINIUS,
Gardes.

CARUS.

S Eigneur, on vient d'apprendre une étrange nouvelle.

Au pied de l'Aventin un grand peuple rebelle,
Dans le profond réduit d'un antre ténébreux,
Célèbre des Chrétiens les Mystères affreux.

DIOCLETIEN.

Vous le voyez, César ! allez, qu'on les surprenne ;
Carus, faites marcher la légion Thébaine ;
Et là, sans respecter âge, sexe, ni rang ;
Que tous ces malheureux soient noyés dans leur sang.

SCENE XI.

DIOCLETIEN, GALERIUS,
GABINIE, GABINIUS, Gardes.

DIOCLETIEN *continuë.*

P Our eux encore ici, César me sollicite.
Otez-les de mes yeux, leur présence m'irrite.

GABINIUS.

Allons, ma fille,

GABINIE.

Allons , Seigneur , faites sur nous ,
Sans consulter César , éclater ce courroux :
Je voy que j'en serai l'innocente victime.
Veuille le Dieu vengeur vous pardonner ce crime.

DIOCLETIEN.

Qu'on redouble leur garde , & que séparément ,
On les tienne enfermés dans cet Appartement.

GALERIUS.

Pourquoi les enfermer & redoubler leur garde ?
Seigneur , je réponds d'eux , & ce soin me regarde.

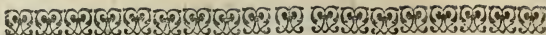
DIOCLETIEN.

Voulez-vous les livrer au Peuple furieux ?
Je n'en répondrois plus , s'ils fortoient de ces lieux.
Vous le voulez ? leur mort que nous avons jurée ,
Jusqu'à la fin du jour sera donc différée :
Allez-en profiter ; mais consultez vous bien ;
Car , après ce délai , Rome n'attend plus rien.

GALERIUS.

Gabinie en mourroit ? Ah ! Rome peut s'attendre ,
Que contre ses fureurs , je sçaurai la défendre.
Oùï , dût tomber sur moi la colére des Dieux ,
Allons la secourir , ou mourir à ses yeux.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

DIOCLETIEN , M A X I M E.

M A X I M E.

Q Uoi , Seigneur , Gabinie à vos désirs renduë ,
 A nos sacrés Autels est enfin revenuë ?
 Ce bruit semé par-tout est venu jusqu'à moi ,
 Et déjà les Chrétiens en pâlisent d'effroi ;
 Déjà Rome triomphe , & le Ciel favorable

D I O C L E T I E N .

Helas ! Que son retour me seroit agréable ,
 Maxime ! Mais bien-tôt vous en serez instruit ;
 C'est par mon ordre exprès qu'on a semé ce bruit.
 De l'amour de César j'ai craint la violence.
 Témoin de ses transports , ma juste défiance
 A feint , pour amuser les fureurs d'un Amant ,
 Que l'objet de ses feux changeoit de sentiment.
 Par cet espoir flateur sa douleur abusée
 Le retient , & me livre une vengeance aisée ;
 Et libre en ce moment , il m'est enfin permis ,
 Sans attendre le temps que je leur ai promis ,
 D'immoler à la fois , dans ma juste colère ,
 A nos Dieux offensés & la fille & le pere.
 Camille , que l'amour lie à mes intérêts ,

M'a

M'a donné ces conseils, qu'on doit tenir secrets ;
 J'ai voulu sans témoins ici vous en instruire ;
 Par-là, je mets César hors d'état de me nuire ;
 Je le prévien. Peut-être, épris d'un fol amour ,
 Pour sauver Gabinie , avant la fin du jour ,
 Le verrois-je, aveuglé d'une molle clémence ,
 Des perfides Chrétiens embrasser la défense :
 Leur nombre, qui s'accroît de moment en moment ,
 Me fait craindre à la fin quelque soulèvement ;
 La Légion Thébaine , à leur perte attachée ,
 De sa première ardeur me paroît relâchée ;
 Le zèle des Chrétiens , à ses yeux expirans ,
 Leur constance à souffrir, les discours des mourans
 Séduisent les soldats ; les Chefs s'en attendrissent ,
 Et depuis quelques jours à regret m'obéissent.
 Cependant le faux bruit, qui par-tout a volé ,
 Jusqu'à Gabinus , par mon ordre , est allé.

MAXIME.

Il demande à vous voir, Seigneur, & l'on soup-
 çonne ,

Que lassé de sa Secte, enfin il l'abandonne.
 Peut-être, puisqu'il veut lui-même vous parler ;
 Ce qu'on dit de sa fille aura pû l'ébranler ;
 Et cette heureuse feinte , à tous deux salutaire ,
 Pourra faire changer la fille , après le pere.

DIOCLETIEN.

Je l'ai fait enlever de cet appartement ,
 Pour en pouvoir ailleurs disposer sûrement.
 C'est dans ce Palais même, & sous les sombres
 voûtes

Tome I.

G

De ce Temple caché dont vous sçavez les routes,
 Là, sans que mon dessein puisse être soupçonné,
 Camille doit porter l'ordre que j'ai donné ;
 César, qui ne put voir un si grand sacrifice,
 Venoit de la quitter, pour voir l'Impératrice,
 Et tandis qu'il perdoit le temps en vains regrets,
 Mes Gardes s'aquittoient de mes ordres secrets.

S C E N E II.

JULIE, DIOCLETIEN,
 MAXIME.

J U L I E.

S Eigneur, je ne sçai point ce que César médite,
 Il a de ses amis fait assembler l'élite ;
 Et suivi d'un renfort de Chefs & de soldats,
 Au Temple de Vesta précipite ses pas.

D I O C L E T I E N *à Maxime.*

Il a cru qu'en ces lieux mes Gardes l'ont conduite,
 C'est encore un faux bruit pour tromper sa poursuite,
 (*à Julie*) Et Camille ?

J U L I E.

César à peine a disparu,
 Qu'au fonds de ce Palais elle a d'abord couru.
 Là, parmi les détours d'une route inconnüe,
 Elle s'est quelque temps dérobée à ma vûë ;
 Puis revenant à moi tremblante, & sans couleur,
 Ses yeux baignés de pleurs exprimant sa douleur,

Elle tient des discours & sans ordre & sans suite,
Y mêle les Chrétiens; puis troublée, interdite,
Elle sort du Palais seule, & ne daigne pas,
Me dire où, dans la nuit, elle adresse ses pas.

DIOCLETIEN.

Retirez-vous.

SCÈNE III.

DIOCLETIEN, MAXIME.

MAXIME.

Seigneur, son trouble m'épouvante.

DIOCLETIEN.

Je m'embarasse peu des troubles d'une Amante.

MAXIME.

Mais ne craignez-vous point, que César irrité,
Ne se porte, Seigneur, à quelque extrémité?
Il a fait éclater les soins qui le dévorent,
Il est aimé du peuple, & les soldats l'adorent.

DIOCLETIEN.

Le serment qu'il a fait limite son pouvoir.

Le voici. Vous, allez... *Il lui parle à l'oreille.*

MAXIME.

Je ferai mon devoir.

SCENE V.

GALERIUS , DIOCLETIEN.

GALERIUS.

Seigneur , prétendez-vous qu'avec indifférence ,
Je souffre le mépris qu'on fait de ma puissance ?
Doit-on rien ordonner sans mon consentement ,
Et ne suis-je Empereur que de nom seulement ?
Les bruits qu'on fait courir me font même compren-
dre

Qu'on ose m'imposer , & qu'on veut me surprendre.
Je cherche Gabinie ; elle étoit en ces lieux :
Croit-on impunément la cacher à mes yeux ?
Ne suis-je pas son juge ? & soumise , ou rebelle :
N'est-ce pas moi , Seigneur , qui dois disposer d'elle ?
Vous craignez , me dit-on , mes transports amoureux ;
Je crains qu'on ne vous donne un conseil dangereux :
J'en aurois du regret ; mais enfin , je vous prie
Que je n'ignore plus le sort de Gabinie :
Je dois en être instruit , & je me suis flaté. . . .

DIOCLETIEN.

César ; nous en sçaurons dans peu la vérité.
A peine sortiez-vous , que sans éclat , sans suite ;
Dans un Temple écarté mes Gardes l'ont conduite.
Sans doute , loin du bruit , elle va dans ces lieux ,
A l'insçu des Chrétiens , rendre hommage à nos
Dieux ;
Appaiser leur courroux , qu'ont excité ses crimes ,

Et pour les expier leur offrir des victimes.

G A L E R I U S.

Et ne lirois-je pas , au gré de mes souhaits ,
Un triomphe si beau dans vos yeux satisfaits ?
Je sçai que son retour vous combleroit de joie.
De vos sombres regards que faut-il que je croye ?
Même de vos discours ? ... Elle va , dites-vous ,
De nos Dieux offensés appaiser le courroux ?
Que deviendrois-je , ô Ciel ! si pour laver le crime
Que l'on veut expier , elle étoit la victime !
Si Camille en fureur , qui court de tous côtés. ...
Mais je voi qu'avec peine ici vous m'écoutez.
Vous me trompez, Seigneur : ce bruit n'est pas croyable ;

Vous seriez plus content , s'il étoit véritable.
Enfin, quoi qu'il en soit , je demande à la voir :
Je sens que mon respect cede à mon desespoir.
Ne me direz-vous point ce qu'elle est devenuë ?
Craignez de la cacher plus long-temps à ma vûë ,

D I O C L E T I E N.

Oubliez-vous ainsi ce que vous me devez ,
Ingrat ? & qu'aujourd'hui celui que vous bravez ,
Vous a mis sur le Trône ?

G A L E R I U S.

Oüi ; mais il faut tout dire ,
Il est vrai , si je suis monté jusqu'à l'Empire ,
C'est à Rome , au Senat , à vous que je le doi ;
Mais sçachez qu'après tout , je ne le dois qu'à moi ,
Qu'à mon sang tant de fois versé pour la patrie.
Mais enfin il s'agit ici de Gabinie.

G iij

Vous m'avez fait son Juge ; & vous y penserez ?
 Vous me l'avez promis , & vous m'en répondrez.

D I O C L E T I E N .

Moi ! téméraire ?

G A L E R I U S .

Oùi , vous. Songez à me la rendre :
 Seul vous sçavez son sort : à qui puis-je m'en prendre ?

S C E N E V.

G A B I N I U S , G A L E R I U S ,
 D I O C L E T I E N , Gardes.

G A B I N I U S *se jettant aux pieds de
 Diocletien.*

J E ne viens point, Seigneur, embrasser vos genoux,
 Pour vous demander grace , ou me plaindre de
 vous ;

Mais , avant que mon sang coule dans les supplices,
 Pour dernière faveur , pour prix de mes services ,
 J'ose vous supplier , Seigneur , de m'accorder
 Ce qu'un malheureux pere a droit de demander ,
 Lorsqu'il perd , sans retour , l'espoir de sa famille ;
 Souffrez qu'un seul moment , je puisse voir ma fille.

D I O C L E T I E N .

Je t'entens : tu voudrois encor la replonger
 Dans l'erreur dont le Ciel s'en va la dégager.
 Je voi trop ton dessein ; mais cesse d'y prétendre :
 Sçaches qu'elle n'est plus en état de t'entendre ;
 Qu'elle est à nos Autels , pour fuir tes entretiens ,

Et qu'elle va quitter la Secte des Chrétiens.
 Tu peux pourtant la voir , si dans le même Temple,
 Tu peux bien te résoudre à suivre son exemple.
 Parle. Es-tu résolu de marcher sur ses pas ?

GABINIUS *en se relevant.*

Quoi , ma fille . . . mais , non . . . Non , je ne le crois pas.

Je suis sûr de son zèle , & je lui rends justice ,
 Je reconnois enfin votre lâche artifice.

DIOCLETIEN.

Quoi ! tu m'oses braver ? Ah ! bien-tôt sous mes coups . . .

GABINIUS.

Je crains votre pitié , plus que votre courroux.

GALERIUS *à Gabinius.*

Seigneur , je vais pour elle employer ma puissance.

GABINIUS

Un plus puissant que vous veille pour sa défense.

DIOCLETIEN.

Ta Secte va tomber , n'attens pas son secours.

GABINIUS.

Persecute , Tyran : tu la verras toujours ,
 Malgré tes vains efforts , & contre ton attente ,
 Par-tout persecutée , & par-tout triomphante.

GALERIUS.

Puisqu'on ne daigne ici répondre à mes souhaits ;
 Je cours . . .



SCENE VI.

MAXIME, GABINIUS,
DIOCLETIEN, GALERIUS.

Gardes.

MAXIME à *Galerius* qu'il rencontre.

ON ne sçauroit sortir de ce Palais.
(à *Diocletien*.)

On s'atroupe, Seigneur, dans la place prochaine;
On entend mille cris. La legion Thebaine,
Le blasphême à la bouche, & le feu dans les yeux,
Vient de se soulever.

DIOCLETIEN,

Qu'entens-je, justes Dieux!

MAXIME.

Un grand peuple lesfuit, vos Gardes sont aux portes:
Mais pour les repouffer, on n'a que trois Cohortes;
Seigneur, le danger presse: on dit confusément,
Que les Chrétiens ont part à ce soulèvement.

GALERIUS.

Gabinie avec eux est donc d'intelligence?

MAXIME à *Galerius*.

Carus, qui les suivoit sçaura. . . mais il s'avance.

SCÈNE VII.

CARUS, MAXIME, GALERIUS,
DIOCLETIEN, GABINIUS,

Gardes.

CARUS.

A H ! Seigneur, sans fremir, je ne puis conce-
voir ,

Ni même croire encor ce que je viens de voir.

J'ai couru, par votre ordre, aux lieux où l'assemblée
Des rebelles Chrétiens devoit être accablée :

La Legion Thebaine a marché sur mes pas ,

Et Maurice , leur Chef , conduisoit les soldats ;

Tous , le fer à la main , s'excitoient au carnage ;

D'une voûte profonde on trouve le passage ;

On entre , à la lueur des flambeaux allumés ,

Jusqu'au lieu qui cacheoit les Chrétiens enfermés.

Là parmi des rochers, dans une grotte affreuse ,

Quelque lampe éclairant une troupe nombreuse ,

D'abord ces malheureux confusément épars ,

Attentifs à leur culte arrêtent nos regards ;

Le fer brille aux flambeaux, & leurs lampes palissent ;

De nos cris menaçans les voûtes retentissent ;

Les Chrétiens sans effroi , tranquilles , à genoux ,

Ne daignent seulement jeter les yeux sur nous ;

Aucun d'eux de l'Autel ne détourne la vûe :

La fureur des soldats demeure suspendue :

Leurs Myſtères par nous , malgré nous reſpectés ,
 Soit horreur , ſoit reſpect , nous tiennent arrêtés :
 Immobiles , comme eux , nous gardons le ſilence.

On finit. Marcellin le Pontife s'avance ;
 Nous préſente la gorge ; & dans le même inſtant ,
 Hommes , femmes , enfans , chacun en fait autant :
 On n'entend nul regret , nul ſoupir , nulle plainte.
 Maurice , à cet aſpect , troublé , ſaiſi de crainte ,
 Sentant que le fer même échape de ſa main ,
 Tombe , au lieu de frapper , aux pieds de Marcellin.
 Ses ſoldats conſternés imitent ſon exemple :
 Le Pontife ſurpris , quelque temps les contemple ,
 Puis , élevant au Ciel ſa voix , ſes mains , ſes yeux ,
 Les exhorte à quitter le culte de nos Dieux.

Enfin , Seigneur , j'ai vû , non ſans horreur ex-
 trême ,
 J'ai vû Chefs & ſoldats demander le Baptême ;
 Et de la même grotte où Maurice & les ſiens
 Alloient venger nos Dieux , ils ſont ſortis Chré-
 tiens.

D I O C L E T I E N .

Ciel !

G A L E R I U S .

N'apprendrai-je rien ?

G A B I N I U S .

O Dieu ! c'eſt votre ouvrage.

C A R U S .

Moi-même , ne pouvant réſiſter davantage ,
 Je ſentois en ſecret un charme dangereux ,
 Et ſi je n'avois fui , j'allois faire comme eux.

Ils viennent , & dans Rome ils jettent l'épouvante ;
Ils marchent au Palais, & leur nombre s'augmente,
Pour trouver du secours , j'ai cherché vainement.

Le peuple fuit , & craint ce prompt soulèvement.

Vos Gardes, qu'on avoit postés aux avenues ,
Seigneur , ont arrêté des femmes inconnues ,
Qui sortoient de la grotte avec ces furieux ;
Leurs voiles, & la nuit les cachoient à nos yeux.

On les amène. On vient. Vous apprendrez par
elles ,

Quel dessein au Palais attire ces rebelles ,
Pourvu que vous daigniez employer la douceur.

DIOCLETIEN.

Qu'on les fasse approcher.

SCÈNE DERNIÈRE.

SERENA, CAMILLE, CARUS,
DIOCLETIEN, GABINIUS,
GALERIUS, MAXIME,
Gardes.

DIOCLETIEN.

C'Est ma femme ! & sa sœur !

SERENA.

Oùï , c'est ma sœur, c'est moi , que tes Gardes t'a-
mènent.

Suis-je assez confondu ?

G A L E R I U S .

Quels égards me retiennent ?

(*Il veut sortir.*)

Ces mutins m'apprendront.

S E R E N A .

Ne craignez rien , César ;

Avec eux l'Empereur ne court point de hazard.

(*à l'Empereur.*)

Vous n'aurez de leur part aucun lieu de vous plaindre,

Seigneur : ils sont Chrétiens ; vous n'avez rien à craindre.

G A L E R I U S .

Et Gabinie ?

S E R E N A .

Elle est en pleine liberté ,

Et jouit à présent d'une tranquillité,

Qui de ses ennemis ne craint plus la colére.

G A L E R I U S .

Ah Ciel !

D I O C L E T I E N .

Et ces mutins que prétendent-ils faire ?

S E R E N A .

Aux portes du Palais ils ont la force en main ;

Mais sçais-tu bien , cruel , sçais-tu bien leur dessein ?

Ils viennent assouvir ta barbare injustice ,

Et sçachant tes Edits , & le lieu du supplice ,

Dans la place prochaine ils accourent exprès ;

Pour subir la rigueur de tes cruels Arrêts.
 En doutes-tu ? vas-y : ce sont pour toi des fêtes ;
 Va voir couler leur sang ; va voir voler leurs têtes ;
 Leurs corps de toutes parts entassés par monceaux ,
 Dont la foule empressée a lassé tes bourreaux :
 Vien : je suivrai tes pas : & pour combler tes crimes ,
 Prens-nous , ma sœur & moi , pour dernières victimes.

DIOCLETIEN.

Ah Dieux !

SERENA.

Je suis Chrétienne ; il est temps de parler.
 Ma sœur l'est. Je l'étois : c'est trop te le céler.
 Elle favorisoit ta lâche perfidie ;
 Voilà ce qu'a produit la mort de Gabinie.

GALERIUS.

De Gabinie !

GABINIUS.

Helas !

SERENA.

Voilà sa liberté ,
 César , voilà son sort , & sa tranquillité.

GALERIUS.

Ah Cruel !

CAMILLE.

C'est à moi , César , qu'il s'en faut prendre.
 J'ai demandé son sang , & je l'ai fait répandre.
 (à Diocletien.)

A peine ai-je donné vos ordres inhumains ,
 Qu'elle , à genoux , joignant ses innocentes mains
 Au Ciel , dont on alloit lui ravir la lumière ,

Pour moi , pour ses bourreaux adresse sa prière.

Déjà prêt à frapper , on voit le fer brillant ;
Elle anime le bras qui le leve en tremblant.
Je voi partir le coup , & j'attache ma vûë
Sur sa tête sanglante à mes pieds abatuë.

A cet instant fatal , je sens changer mon cœur ;
Je sens évanouïr ma haine , ma fureur ;
Je sens avec plaisir , dans mon ame attendrie ,
Que j'envie en secret le sort de Gabinie.

Tout ce que des Chrétiens autrefois on m'apprit ,
Se présente aussi-tôt en foule à mon esprit ;
Je ne me connois plus , & leur zele m'enflâme ;
Le Dieu qu'elle adoroit s'empare de mon ame ,
Il m'anime , m'entraîne , & deffillant mes yeux ,
M'arrache pour touûjours au culte des faux Dieux.
C'est vous en dire assez, Seigneur, je suis Chrétienne :
J'ai demandé sa mort , je demande la mienne.

G A L E R I U S.

C'en est fait. Sans mourir, Ciel ! y puis-je penser ?
Ah ! barbare , quel sang avez-vous fait verser ?
Sans nul égard pour moi , ni sans pitié pour elle ,
Vous n'avez consulté qu'une haine cruelle.
Dans l'affreux desespoir qui regne dans mon cœur ,
Je ne consulterai que ma seule fureur.

D I O C L E T I E N.

Prenez donc la vengeance où votre cœur aspire.
Regnez , Galerius ; j'abandonne l'Empire.
Oûi , regnez , regnez seul , & vengez-vous de moi.
Chassé par les Chrétiens enfin je m'aperçoi
Qu'il est temps que je cede aux horreurs qui m'éton-
nent,

Oüi , je voi , que les Dieux eux-mêmes m'abandon-
nent ;

Et que las de regner sur les foibles mortels ,
Au Démon des Chrétiens ils cedent leurs Autels.
Je dois céder comme eux. Dans une paix profonde
Je laisse désormais tous les Chrétiens du monde.

Je leur ai fait la guerre autant que je l'ai pû.
Oüi , Démon des Chrétiens , enfin tu m'as vaincu ;
Tu veux regner dans Rome ; eh bien , je me retire
Je ne t'empêche plus d'y fonder ton Empire ,
Je pars , je l'ai juré , je fui , c'est trop souffrir.
Salone m'a vû naître , & me verra mourir.

Il sort.

G A L E R I U S.

Que n'as-tu fui plutôt ? pourrai-je te survivre ,
Gabinie ? Ah ! courons la venger , ou la suivre.

S E R E N A.

Et nous , en lui rendant les honneurs du tombeau ,
Allons louer le Ciel d'un triomphe si beau.

F I N.

1. The first part of the document is a list of names and addresses of the members of the ASBA. The names are written in a cursive script, and the addresses are written in a more formal, printed style. The list is organized in a table-like format with columns for names and addresses.

2. The second part of the document is a list of names and addresses of the members of the ASBA. The names are written in a cursive script, and the addresses are written in a more formal, printed style. The list is organized in a table-like format with columns for names and addresses.

3. The third part of the document is a list of names and addresses of the members of the ASBA. The names are written in a cursive script, and the addresses are written in a more formal, printed style. The list is organized in a table-like format with columns for names and addresses.

4. The fourth part of the document is a list of names and addresses of the members of the ASBA. The names are written in a cursive script, and the addresses are written in a more formal, printed style. The list is organized in a table-like format with columns for names and addresses.

5. The fifth part of the document is a list of names and addresses of the members of the ASBA. The names are written in a cursive script, and the addresses are written in a more formal, printed style. The list is organized in a table-like format with columns for names and addresses.

ASBA

ASBA

ASBA

ASBA

ASBA

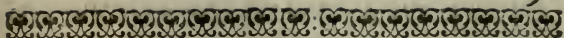
ASBA

A S B A ,
TRAGÉDIE.

Tome 1.

H

A. B. A.



A V E R T I S S E M E N T

de l'Auteur.

J'Ai eu dessein de représenter dans ce Poëme la juste punition d'un fameux Scélérat , qui après avoir commis mille crimes , & une infinité d'assassinats , porta enfin le poignard dans le sein de son fils unique , sans le connoître ; & s'abandonnant ensuite au desespoir , se livra lui-même à la justice.

J'ai tiré ce sujet d'une histoire véritable, dont une Pyramide que l'on voit encore dans la ville de Poitiers consacre la mémoire : mais pour le rendre plus propre au Théâtre , & conserver à la Tragédie la noblesse & la dignité qui lui conviennent ; j'ai feint que ce qui s'est passé réellement dans une ville de ce Royaume , entre des personnes de condition privée , se passe en Tartarie entre des Rois & des Princes : ainsi les noms des personnages sont de mon invention : l'amour d'Ondate , de Thalmis & de Palmire , le siège de la ville d'Azac , & la bataille qui se donne sous ses murs , sont pareillement des fictions & des

Episodes que j'ai liés & intéressés au sujet principal.

De Arte
Poet.

Horace dit lui-même qu'on peut introduire sur la Scène des Personnages nouveaux & inconnus.

*Si quid inexpertum scenæ committis, & audes
Personam formare novam, servetur ad inum
Qualis ab incæpto processerit, & sibi constet.*

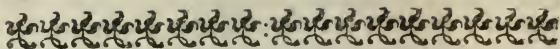
Et j'ai crû sur la parole d'un si grand Maître, pouvoir hazarder les licences que je me suis données, en gardant exactement les préceptes qu'il donne lorsqu'on traite un sujet inconnu ; considérant d'ailleurs que la principale action Théâtrale que je représente est tirée d'une histoire véritable.

REMARQUES HISTORIQUES.

M. Brueys composa cette Tragédie à Montpellier, où il avoit fixé son séjour depuis l'année 1700. En l'année 1722. son âge ne lui permettant pas d'entreprendre le voyage de Languedoc à Paris, il envoya cette Tragédie à un de ses amis, pour la présenter aux Comédiens, qui la reçurent à condition de faire quelque changement dans la conduite, & de retoucher la versification. La Pièce fut renvoyée à M. Brueys, qui sentit la justesse des observations que l'on avoit faites, & la nécessité des corrections qu'il convenoit de faire. Il y travailla aussi-tôt ; l'âge n'avoit point refroidi son génie, il connoissoit le Théâtre, & son goût naturel le portoit par préfé-

rence , & pour ainsi dire , malgré lui , à ce genre de travail ; ainsi il n'eut pas de peine à corriger les défauts qu'il reconnut lui-même dans le Plan , & il l'a mis dans l'état où l'on la voit aujourd'hui. Il se préparoit à jeter plus de noblesse dans la versification , lorsque la mort l'enleva & l'empêcha de donner la dernière main à cet Ouvrage. L'estime que la famille de M. Brueys a pour sa mémoire , lui a fait desirer que cette pièce fût représentée , & les Comédiens l'ont jugée capable de plaire au Public. On se flatte qu'il y trouvera une Action soutenue , des incidens naissans naturellement du sujet , l'intérêt suspendu jusqu'à la fin , & un dénoûement , qui sans être précipité , surprend & satisfait le Spectateur par la mort de celui qui jusqu'à ce moment a été l'objet de son attention & de sa haine.

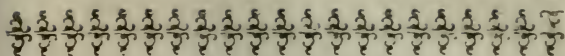
A l'égard de la versification , on pourroit la justifier par l'exemple de plusieurs Ouvrages , qui dans le cas où elle est n'ont pas laissé de plaire au Public ; mais on sçait que ces exemples ne sont point des règles pour lui. Ainsi on se contentera de lui représenter & de le prier de se souvenir qu'Asba est de l'auteur de *Gabinie*, du *Grondeur*, du *Muet*, de *l'Important* & de *l'Avocat Patelin* ; & que si cet auteur étoit vivant , ces raisons ne suffiroient pas pour obtenir de lui ce que sa mémoire peut exiger aujourd'hui de son indulgence.



A C T E U R S.

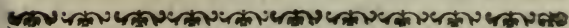
ASBA,	Frere de l'Empereur de Tartarie.
ONDATE,	Fils d'Asba.
THALMIS,	Prince de Circassie.
PALMIRE,	Fille unique du Roi de Circassie.
OSMAR,	Capitaine des Gar- des d'Asba.
IDAL,	Confident d'Onda- te.
BARSINE,	Confidente de Pal- mire.
ARGAN,	Confident de Thal- mis.
GARDES.	

*La Scene est à dans le Palais d'Asba à Azac , dans
la petite Tartarie.*



ASBA,

TRAGEDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ASBA, OSMAR.

ASBA.

A PRES mille travaux, cher Osmar, je respire;
 Enfin la paix est faite, & j'oserai te dire,
 Quoique j'ignore encor le destin qui m'attent,
 Que tu n'as jamais vû ton Maître plus content,
 J'ai retrouvé mon fils !

OSMAR.

Ah ! Seigneur, quelle joye !
 Quel bonheur ! votre fils ? Souffrez que je le voye.

ASBA.

Tu le verras bien-tôt ; je vais en faire un Roi,
 Et n'en veux confier le secret qu'à ta foi,
 Dès mes plus jeunes ans j'ai reconnu ton zele ;
 Tu sçais tous mes malheurs, & tu me fus fidele,

Lorsque me soulevant contre un pere irrité ;
 Je vins dans ces deserts chercher ma sûreté :
 J'y suis depuis trente ans , & j'y mene une vie ,
 Non d'un fils d'Empereur , qui , dans la Tartarie ,
 Devrois être élevé dans un rang glorieux ;
 Mais d'un fameux brigand à moi-même odieux ;
 Mon jeune frere régne ! & dans ces lieux sauvages ,
 Moi , nourri dans le sang , vivant de brigandages ;
 Eloigné des honneurs , qui m'étoient destinés ,
 Je traîne , cher ami , des jours infortunés :
 Tu sçais de mes fureurs la cause véritable ,
 Et je pourrois m'en prendre au Ciel inexorable ,
 A ce fier ascendant , dont l'inflexible loi ,
 Aux plus grands attentats me porte malgré moi.

O S M A R.

Oùi , je sçais que ce fils , votre unique espérance ,
 Par un parti Tartare enlevé dès l'enfance ,
 Sans qu'on pût découvrir son lâche ravisseur ,
 Contre tous vos voisins arma votre fureur ;
 Je sçai que pour venger un si cruel outrage ,
 Jusques en Circassie on vit fondre l'orage.
 Tout fléchit sous vos loix , & depuis ce jour-là
 Les Peuples d'alentour tremblent au nom d'Asba.

Mais tandis qu'à vos loix soumettant des perfides ;
 Je brûlois les hameaux des Palus Méotides :
 Par quel bonheur ce fils , qui vous fut enlevé ,
 Perdu depuis trente ans , est-il donc retrouvé ?

A S B A .

Apprens , mon cher Osmar , que pendant ton absence ,

Sur

Sur les Circassiens j'exerçai ma vengeance ,
Et que par un avis qui parvint jusqu'à moi ,
J'enlevai près d'ici la fille de leur Roi ;
Au Chef de son armée elle étoit accordée ,
Pour prix de ses travaux il l'avoit demandée ,
C'est le fameux Ondate ; il a par cent combats ,
Du Roi de Circassie affermi les Etats.

Juge de ses transports , quand on courut lui dire
Que j'avois enlevé la princesse Palmire :
Par son ordre aussi-tôt je vis de toutes parts ,
Les troupes de son Roi fondre sur mes remparts :
Sous Thalmis , jeune prince , il commande l'armée ;
Et même , s'il en faut croire la Renommée ,
Tous les Circassiens après la mort du Roi ,
De ce Chef redouté veulent suivre la loi :
C'est lui , qui pour ravoir cette jeune Princesse ,
Capable d'inspirer la plus vive tendresse ,
M'assiégea dans Azac (tu verras de tes yeux
Dans quel affreux état il a réduit ces lieux.)

Nous étions sur la brèche , où Thalmis me fait
dire ,

Qu'il me rendra mon fils , si je lui rends Palmire :
Juge si j'acceptai cet offre avidement :
Mais Dieux ! quel fut l'excès de mon ravissement !
Quand j'appris que ce fils qu'il offroit de me rendre.
Étoit Ondate même , & qu'on me fit entendre
Que sur la fin du siège Idal avoit appris
D'un Tartare mourant , qu'Ondate étoit mon fils ,
Que ce Tartare étoit de ceux qui l'enlevèrent ,
Que de concert jamais ils ne le révélèrent ,

Craignants d'être punis , & de se voir privés
Des immenses trefors qu'ils avoient enlevés ;
Enfin je sçus qu'Idal , ayant eu connoissance
De tout ce qui pouvoit confirmer sa naissance ,
Le voyant contre moi combattre avec regret ,
Avoit dans tout le camp divulgué ce secret.

Ainsi la paix fut faite , & je me vis tranquille ,
Thalmis avec Ondate entrèrent dans la ville :
J'ai revû ce cher fils , qui couvert de lauriers ,
S'est rendu si fameux par cent exploits guerriers.

Thalmis loge au Palais , cette cour nous sépare ,
Il a sa garde , & moi j'ai ma garde Tartare ;
Palmire dans ce fonds a son appartement ,
Leurs troupes sous nos murs ont pris leur loge-
ment ,

Mais , dans un jour ou deux , & Thalmis & Pal-
mire ,

Et mon fils , & l'armée , enfin tout se retire.

Quoique Thalmis commande , il est aisé de voir
Qu'Ondate a sur l'armée un absolu pouvoir ,
Même , je te l'ai dit , ici chacun publie ,
Qu'il sera proclamé Roi de la Circassie ,
Par l'himen de Palmire , il en acquiert les droits ,
L'armée en sa faveur fera parler les Loix ,
Et Thalmis , quoiqu'issu des derniers de leurs Prin-
ces ,

Verra regner mon fils sur ces riches Provinces.

Pour un dessein si grand , tout doit m'être per-
mis ,

Le seul obstacle à craindre est le prince Thalmis ,

Et j'ose t'avouer qu'une juste tendresse,
Dans le fonds de mon cœur incessamment me
presse,

De délivrer mon fils d'un pareil concurrent,
Pour n'avoir rien à craindre en un projet si grand.

O S M A R.

Ah ! Seigneur, pouvez-vous avoir cette pensée,
Votre gloire en seroit à jamais effacée.
La paix a mis ce Prince au rang de nos amis,
Contentez-vous d'avoir retrouvé votre fils,
Pour qui depuis long-temps témoin de vos allar-
mes,

J'avois vû mille fois vos yeux baignés de larmes,
Respectez un accord par vous-même juré,
Et ne violez point le droit le plus sacré.

A S B A.

Qu'importe si mon fils regne un jour en sa place,
J'ai voulu t'informer de tout ce qui se passe.
Sur ce que je souhaite, & sur ce que je crains,
Tu recevras bien-tôt mes ordres souverains,
Mais je vois que déjà dans ces vastes campagnes,
Le soleil a doré le sommet des montagnes,
Allons trouver mon fils, entrons.

O S M A R.

Allons, Seigneur ;
Mais quittez un dessein, dont je frémis d'horreur.

A S B A.

C'est assez, laisse-moi. Je vois venir Ondate,
Songe à bien seconder l'espoir dont je me flatte,



S C E N E I I.

O N D A T E , A S B A .

A S B A .

A Pproches - toi , mon fils , viens encor m'em-
braffer ,

De te voir , de t'oüir , je ne puis me lasser.

On ignoroit , mon fils , que je fusse ton pere ,

C'est ce qui t'a sauvé des fureurs de mon frere ,

J'en ai tremblé pour toi , mais j'espère qu'un jour ,

Nous le ferons trembler au moins à notre tour ;

Tes exploits sont connus , & par la Renommée ,

Jusques dans ces deserts , la gloire en est semée ,

De respect à ton nom je me sentoís épris ,

Sans sçavoir que ce nom fût celui de mon fils ,

Que de mon propre sang tant d'honneur fût l'ou-
vrage ;

Mais enfin de plus près contemplant ton courage ,

Je l'ai vû de ses mains étonnant ma valeur ,

Dans Azac foudroyé devenir mon vainqueur ;

Mais Ondate à ce prix , content de ma défaite ,

Je ne regrette plus la perte que j'ai faite ;

J'en rends graces au ciel , puisque par-là je vois

Ce qu'Asba quelque jour doit attendre de toi.

Porte plus loin l'éclat d'une haine endurcie ;

Epouse ta Princesse & regne en Circassie ,

N'épargne point le sang , & traite en ennemis ,

Tous ceux qui s'oseront déclarer pour Thalmis ,
Lorsque de ses Etats tu te verras le maître ,
Et que tu feras craindre , comme un Roi le doit être ,
Nous nous joindrons , Ondate , & la flâme à la
main ,

Nous irons nous venger de ce frere inhumain ,
Et punir le tyran , dont la perfide adresse ,
D'un pere chargé d'ans surprenant la tendresse ,
Sans égard pour mes droits , régla la volonté ,
Et me ravit un Trône où tu ferois monté.

O N D A T E.

Depuis deux jours , Seigneur , j'ai sçu ses injustices ,
Idal m'a raconté ses lâches artifices ;
Et je rougis d'avoir si long-temps ignoré
Les malheurs que sur vous il versoit à son gré.

Tant que j'aurai de force & du sang à répandre ,
Je sçai quelle vengeance , il est juste d'en prendre ,
J'ose vous la promettre , & dussai-je périr ,
Bien-tôt le temps viendra qu'on m'y verra courir.
L'honneur , vos intérêts , les miens m'en sollicitent ,
Mais , je ne suis pas libre , & d'autres soins m'agi-
tent :

Palmire . . . par respect , je me tairai , Seigneur ,
Le seul Idal connoît le secret de mon cœur ,
Je l'attens , je voulois consulter sa prudence ,
Et de tous mes ennuis lui faire confidence ,
Si selon mes souhaits , j'en puis rompre le cours ;
Comme mon Roi , Seigneur , disposez de mes jours ,
Touché de vos malheurs , sensible à votre offense
Vous me verrez servir votre juste vengeance ,

Et dût la Tartarie armer cent mille bras,
 Contre elle mon secours ne vous manquera pas.
 Trop heureux si je puis

A S B A .

C'est assez , je te laisse,
 Je vois venir Idal. Du trouble qui te presse,
 Avec lui librement , tu peux ici parler ,
 D'un secret que tes yeux ont scû me révéler ,
 Je conçois ton amour , tu me l'as fait connoître ;
 Et plus zélé qu'Idal , Asba sçaura peut-être ,
 (Si celui qu'il soupçonne a causé ton ennui)
 Quand il en fera temps, te servir mieux que lui.

S C E N E I I I .

I D A L , O N D A T E .

O N D A T E .

I Dal , il est trop vrai , Thalmis aime Palmire ;
 Il s'oppose en secret au bonheur où j'aspire ;
 Jamais de plus de feux on ne fut enflammé ,
 Et plus heureux que moi , peut-être est-il aimé :
 Car enfin mille fois je t'adressai mes plaintes ,
 Jamais , pour dissiper mes frayeurs & mes craintes ,
 Elle n'a d'un seul mot , d'un regard seulement ,
 Daigné finir ma peine , ou calmer mon tourment.
 Non jamais , cher Idal , depuis que je l'adore ,
 Jamais dans ses beaux yeux je n'ai pû lire encore ,
 Qu'à mes tendres soupirs , sensible quelque jour ,

Elle pourra répondre à mon ardent amour.

Enfin dans ses discours, même dans son silence,
Je ne vois que froideur, dédain, indifférence,
Qu'un esprit inquiet qui me glace d'effroi;
Contente avec Thalmis & triste auprès de moi,
Je n'apperçois que trop, que contrainte & gênée,
Elle obéit à ceux qui me l'ont destinée,
Mais que si de son cœur elle suivoit les loix,
Ce ne seroit pas moi dont elle feroit choix.

I D A L.

Seigneur, je connois peu de la belle Palmire
Les secrets sentimens, mais j'oserai vous dire,
Que d'un ardent amour c'est l'ordinaire effet,
Des'allarmer de tout, & souvent sans sujet,
Il se peut que Thalmis ébloüi de ses charmes,
Ait poussé des soupirs qui causent nos alarmes:
Mais qu'à vous la ravir il veuille s'empresser,
C'est ce que je ne puis ni croire ni penser;
Lui-même consentit qu'elle vous fût promise;
Et toute la Cour sçait qu'à son devoir soumise,
Sa timide pudeur déjà regarde en vous,
Celui qui doit bien-tôt devenir son époux;
Ainsi, quand près de vous, elle paroît contrainte;
C'est dans son jeune cœur un effet de la crainte,
Et de cette première, & douce émotion,
Que lui causa l'aveu de votre passion.
Thalmis s'oseroit-il flatter de l'espérance,
De pouvoir obtenir sur vous la préférence?
Le Roi vous la promet pour prix de ces travaux,
Qui de la Circassie, assûrent le repos.

I iiij

Depuis le Tanaïs jusques à la mer noire ;
 Tout retentit au loin du bruit de votre gloire :
 Dissipez vos soupçons , & songez seulement ,
 Qu'il faut de ce séjour vous bannir promptement ,
 Vous sçavez que le Roi qui regne en Circassie ,
 Traîne depuis six mois une mourante vie ;
 Et que de sa langueur rien n'arrêtant le cours ,
 Avec raison , Seigneur , nous tremblons pour ses
 jours ;
 Profitez des momens qu'encor le ciel lui laisse ,
 Il le veut , hâtez-vous d'épouser la Princesse ;
 Et par l'illustre Himen , que lui-même il poursuit ,
 Assûrez-vous du trône , où sa main vous conduit.

O N D A T E.

Je ne puis qu'approuver ta juste prévoyance ;
 Je dois auprès du Roi me rendre en diligence ,
 Mon bonheur en dépend ; mais , cher Idal , je vois
 Que le Prince Thalmis n'est pas connu de toi.
 A l'himen que j'attens sa parole l'engage ;
 Ce n'est point par foiblesse , ou faute de courage ,
 Qu'il me cede aujourd'hui la Princesse & ses droits ;
 Contre nos ennemis je l'ai vû mille fois ,
 Dans l'horreur des combats excité par la gloire ,
 Etonner la fortune & fixer la victoire ;
 Aux périls les plus grands s'exposer des premiers ,
 Et de son propre sang arroser nos lauriers ,
 Dans Azac cependant c'est lui qui nous arrête ;
 Hier je crus partir , & Palmire étoit prête ;
 Lui seul pour éloigner le bonheur que j'attens ,
 Sur des prétextes vains en recule le temps ;

Peut-être espère-t-il sçachant ce qui se passe ,
Que par la mort du Roy , tout changera de face ;
Peut-être

I D A L.

Il vient à nous.

S C E N E I V.

T H A L M I S , O N D A T E , I D A L.

T H A L M I S.

A Zac de ses remparts ,
Prince, doit voir demain partir vos étendarts ;
Vôtre pere y consent , c'étoit pour lui complaire
Qu'ici votre séjour m'a paru nécessaire ;
Mais c'est assez jouir de ses embrassemens ,
Il est temps de répondre à vos empressemens ;
Vous soupirez sans cesse après votre himénée ;
Partons , je veux moi-même en hâter la journée ;
Palmire méritoit un Prince tel que vous ,
Il me tarde déjà de vous voir son époux ;
Et sans examiner si la main de Palmire
Vous place sur un trône où ma naissance aspire ,
Je verrai sans regret témoin de vos exploits ,
De son pere expirant tomber sur vous le choix.

O N D A T E.

C'est à vous à régner , Seigneur , en Circassie ;
Pour moi , le sang m'appelle au trône en Tartarie ;
J'en ai du moins les droits ; pour prix de mes combats ,
Je demande Palmire , & je n'aspire pas ,

Par le don de sa main , à l'auguste héritage ;
 Qui doit dans quelque tems vous tomber en partage.
 Mon cœur dans sa recherche exempt d'ambition ,
 Se sent pour elle épris d'une autre passion ;
 Je l'adore ; & pourtant certain bruit me révèle
 Que quelqu'autre en secret soupire ici pour elle ;
 Toutesfois je veux bien encore l'ignorer ,
 Et puisqu'il faut partir , je vais m'y préparer.

S C E N E V.

T H A L M I S.

O H ! Ciel j'ai de mes feux dévoilé le mystère ;
 Tout parle quand on aime , envain j'ai cru me
 taire ;
 Je n'ai pu dans mon cœur renfermer tant d'amour.

S C E N E VI.

A R G A N , T H A L M I S.

A R G A N.

S Eigneur , par un courier arrivé de la Cour
 Palmire apprend qu'enfin du Roy de Circassie ;
 Le Ciel depuis six jours a terminé la vie ;
 Que la douleur qu'il eut de son enlèvement ,
 Avança de sa mort le funeste moment ;
 Qu'on ignore au Conseil encor ce qui se passe ,
 Pour le choix de celui qui doit remplir sa place ;
 Qu'on doit dans ce dessein assembler les Etats ,
 Que le Roy sur ce choix , le jour de son trépas ,

N'avoit point déclaré sa volonté dernière ;
 Mais qu'à l'instant fatal qu'il perdit la lumière ,
 Il ordonna lui-même en présence de tous
 Que de Palmire enfin Ondate fût l'époux.

T H A L M I S.

Eh ! n'est-ce pas choisir celui que l'on desire ?
 Qui pourroit disputer la Couronne à Palmire ?
 Pour moi , quoiqu'il en soit , je te l'ai dit cent fois ;
 Je serai toujours prêt à lui céder mes droits ;
 Ne t'en étonne point , Argan , pour ce qu'on aime ,
 L'on renonce sans peine à la grandeur suprême.
 Hélas ! à son himen , on me fit consentir ,
 Il est vrai que bien-tôt tu m'en vis repentir :
 Eloigné de la Cour , occupé par les armes ,
 Je n'avois pas alors bien connu tous ses charmes ,
 Je la vis au retour des Moldaves défaits ;
 Qui ne se fût rendu , grands Dieux , à tant d'attraits !
 Je l'aimay , je ne pus éviter de me rendre ;
 J'eus beau me rapeller , pour pouvoir m'en défendre ,
 La parole du Roy sur cet engagement ,
 Et mon devoir fondé sur mon consentement :
 Devoir , parole , trône , & ma propre défense ,
 J'immole tout , Argan , même sans espérance ;
 Et de ce même amour en secret dévoré ,
 Des traits les plus cruels , mon cœur est déchiré.

A R G A N. *Pendant ce recit Thalnis
 rêve & n'écoute point Argan.*

Je vous plains ; mais , Seigneur , du moins laissez-
 moi croire

Que vous ferez céder votre amour à la gloire
 Eh ! quels biens ne sont point , Seigneur , à dé-
 daigner ,

Quand pour eux on renonce à l'espoir de regner.

T H A L M I S.

Crois-tu que si j'osois déclarer ma tendresse ,
Argan , j'offenserois cette belle Princeesse ?

A R G A N.

Songez, Seigneur , songez qu'un trône vous attend ,
Daignez vous occuper d'un soin plus important.

T H A L M I S.

Le Roy son père est mort , elle vient de l'apprendre :
Que de pleurs , cher Argan , ses beaux yeux vont
répandre !

Que je crains sa douleur ! O Ciel , allons la voir :
Je veux en m'acquittant de ce triste devoir ,
Tâcher de découvrir , si par cette nouvelle ,
Il n'est point arrivé de changement en elle ,
Lui faire différer son départ de ces lieux
Et reculer du moins un himen odieux.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PALMIRE, BARSINE.

PALMIRE.

D'UN pere qui m'aimoit le destin implacable
Vient de joindre à mes maux la perte irréparable ,

C'en est fait , & je puis contemplant mon malheur,
Me livrer toute entière à ma juste douleur.

BARSINE.

Madame , à cette mort si justement pleurée ,
Son âge , sa langueur , vous avoient préparée :
Un malheur est moins grand , lorsqu'il est attendu.

PALMIRE.

Tu ne sçais pas encor tout ce que j'ai perdu.

BARSINE.

Vôtre malheur est grand ; mais le Roy votre pere,
Madame , a fait pour vous tout ce qu'il a dû faire.
Puisqu'en mourant il a daigné songer à vous ;
Et vous donne lui-même Ondate pour époux :
Sa volonté , dit-on , sera bien-tôt suivie.

PALMIRE. *Ces deux vers bas & à part.*
Ah ! que n'ai-je avec lui plutôt perdu la vie !
Où me vont exposer ses ordres souverains ?

Barfine ! cet himen est tout ce que je crains.

B A R S I N E.

Ciel ! que m'apprenez-vous ?

P A L M I R E.

Il n'est plus temps de feindre
Jusqu'à ce triste jour , si je scûs me contraindre ;
C'est que je me flattois , que pour me détacher ,
Un pere qui m'aimoit , se laisseroit toucher ;
Je croyois que Thalmis , nourri dans l'espérance
D'un trône où l'appelloit le droit de sa naissance ,
Ne souffriroit jamais que le don de ma main ,
De ses propres Etats lui fermât le chemin ;
Mais puisqu'enfin mon pere a perdu la lumière ,
Qu'il me fait annoncer sa volonté dernière ,
Et que Thalmis se tait , j'ai perdu tout espoir ;
J'en mourrai ; mais enfin je suivrai mon devoir.

B A R S I N E.

Mais , Madame , pourquoi ces mortelles allarmes
Pour un himen qu'on croit pour vous si plein de
charmes ?

Ondate est le héros de nôtre Nation ,
Vous connoissez mon zele & ma discrétion ,
Daignez vous expliquer . . .

P A L M I R E.

(*bas & à part.*) Barfine tu te flatte ,
Asba , ce fier tyran , est le pere d'Ondate ,
Asba , le plus cruel de tous nos ennemis.

B A R S I N E.

Ah ! Madame , avoüez que le prince Thalmis ,
Malgré vous . . . pardonnez si ma langue indiscrete ,

Ose de votre cœur se rendre l'interprete ,
Et tâche de surprendre ou de vous arracher
Le secret qu'à ma foi vous prétendez cacher.

P A L M I R E.

Eh ! quels secours encore espère-tu me rendre ?
Quand j'aimerois Thalmis , Barsine , dois-je attendre ,
Qu'en ma faveur le sort puisse si-tôt changer ,
Et d'une foi promise aille me dégager ?
Ce n'est pas que je cherche à t'en faire un mystère ,
Puisque tu l'as connu , je ne sçaurois le taire.
Où , le jour qu'à mes yeux en triomphe il parut ,
Un trouble tout nouveau , Barsine , & qui s'accrut
Par des cris redoublés excités à sa vûë ,
S'éleva tout d'un coup dans mon ame éperduë ;
Il étoit entouré d'armes & d'étendarts ;
Il me vit , je ne pus soutenir ses regards ;
Il avoit de son sang scellé notre victoire ,
Le Palais de mon pere étoit plein de sa gloire ,
Tout parloit en faveur de ce jeune héros ,
Enfin tout conspiroit à troubler mon repos.
J'ignore toutefois dans mon ame interdite ,
Quel nom on doit donner au trouble qui m'agite ,
Je ne sçai si l'amour se fait sentir ainsi ,
Et si j'aime en effet ; je ne sçai même aussi ,
Barsine , si Thalmis , qui de mon Himenée ,
S'empresse à retarder la fatale journée ,
Et qui paroît plongé dans un secret ennui ,
Ne ressent point pour moi , ce que je sens pour lui ;
Sa bouche encor du moins n'a pas osé le dire ,

Mais je ſçai que jamais on ne verra Palmire ,
 (Quoiqu'en veuille la gloire ordonner autrement)
 En faveur de Thalmis balancer un moment.

S C E N E I I.

THALMIS , PALMIRE , BARSINE.

T H A L M I S.

M Adame , j'ose entrer malgré votre défenſe ,
 Mais vous pardonneriez ma défobéiſſance ,
 Je m'en flatte du moins , quand vous ſçaurez qu'en
 moi ,

Nos Etats aſſemblés ont reconnu leur Roi ,
 Par un Ambaſſadeur , l'on vient de me l'apprendre.

P A L M I R E.

A ce trône , Seigneur , vous deviez vous attendre ,
 Nos Etats ont ſuivi la Coûtume & les Loix ,
 Ils ne pouvoient jamais faire un plus digne choix.

T H A L M I S.

Sur ce trône avec moi , ſouffrez que je le diſe
 Avec quel doux tranſport je vous verrois aſſiſe ?
 Pour y monter , Madame , on vient me demander ;
 Et je ſçaurai de vous , ſi je dois l'accorder.
 L'on prétend , pour payer les ſervices d'Ondate ,
 Lui céder les pays arroſés par l'Euphrate ,
 Dont il puiſſe à ſon gré compoſer des Etats ,
 Pourvû qu'à votre main il ne prétende pas :
 Sur le ſeul fondement qu'alors de ſa naiſſance
 Le Roi n'avoit lui-même aucune connoiſſance.

Sans

Sans ſçavoir que ſur lui lorsque ſon choix tomba ,
Il alloit vous donner , Madame , au fils d'Asba ,
Fleau de ſes ſujets , qui dans la Circaſſie
Mille fois de leur ſang a vû ſa main rougie.
C'eſt ce qu'en ce moment Ondate va ſçavoir ,
Par mon Ambaſſadeur qui pour moi doit le voir.

Si pourtant vous voulez , Madame , qu'on défère
A ce qu'en expirant , ordonna votre pere ,
Si malgré les raiſons qu'on va lui déclarer ,
Du don de votre main vous voulez l'honorer ;
En un mot , ſi pour lui votre cœur s'intéreſſe ,
Il faut vous obéir. Oûi charmante Princeſſe ,
S'il eſt aſſez heureux pour être aimé de vous ,
Je le ſers contre moi , je le ſers contre tous ,
Je lui cede le trône , & veux bien le lui rendre ,
Pour vous y voir monter , je ſuis prêt d'en deſcendre :

Le pouvoir ſouverain , que j'offre de quitter ,
N'eſt pas ce que mon cœur va le plus regretter !

P A L M I R E.

Demeurez ſur le Trône , il eſt votre partage ,
Seigneur , de vos ayeuls c'eſt l'auguſte héritage ,
Vous devez en jouir , & j'atteſte les Dieux
Que tout autre que vous y bleſſeroit mes yeux.
Je veux bien ajoûter qu'à ce triſte himenée
Où , ſans me conſulter , on m'avoit deſtinée ,
Mon cœur n'avoit jamais conſenti qu'à regret :
Je n'oſe en découvrir encor tout le ſecret ,
J'avoüerai cependant que ma joye eſt extrême
De pouvoir à mon gré diſpoſer de moi-même.

Ondate est fils d'Asba, l'objet de tant d'effroi,
 Et puisqu'enfin l'on vient de dégager ma foi,
 (Je veux bien jusques-là vous ouvrir ma pensée)
 De l'offre de ma main je me crois dispensée.

T H A L M I S.

Madame, je puis donc enfin vous révéler
 Un amour, dont jamais je n'eusse osé parler,
 Je brûlois en secret de la plus pure flame ;
 Que l'amour ait jamais allumé dans une ame,
 Et contraint à vos yeux de cacher mon ardeur. . . .

S C E N E III.

ARGAN , THALMIS , PALMIRE ,
 BARSINE.

A R G A N.

Seigneur, sans nul égard pour votre Ambassa-
 deur ,
 On vient de l'arrêter, & chacun court aux armes ;
 Tout frémit au Palais, la ville est en alarmes ,
 Ondate a joint l'armée & l'on voit des remparts
 Vos Drapeaux déployés flotter de toutes parts ;
 L'on ignore pour qui les troupes se déclarent ,
 Mais le desordre y regne, & leurs corps se séparent ;
 Seigneur, & sans sçavoir, d'où ce bruit est parti,
 Les Tartares, dit-on, embrassent son parti.
 Paroissez, il est temps.

T H A L M I S.

Où, ce soin me regarde ;

De la Princeſſe , Argan , va redoubler la garde ;
Et tandis que j'irai me montrer aux ſoldats ,
Obſerve Asba de près, & ne le quitte pas.

SCÈNE IV.

THALMIS, PALMIRE, BARSINE.

PALMIRE.

Quel attentat , Seigneur ! preſque en votre préſence.

THALMIS.

Le traître ! il me fera raiſon de cette offenſe ;
Et puis que vous daignez m'en donner le pouvoir ,
Je rangerai , Madame , Ondate à ſon devoir.

PALMIRE.

Ah ! Seigneur , vous allez expoſer votre vie ;
De Tartares cruels votre armée eſt remplie ,
Et fier de leur ſecours , Ondate vous attend ,
Gardez de négliger cet avis important.

THALMIS.

Madame , encouragé par l'ardeur la plus belle ,
Je vais chercher Ondate , & punir ce rebelle.
Déſiez-vous d'Asba ; c'eſt lui ſeul que je crains ;
Mais je viendrai bien-tôt vous tirer de ſes mains.



S C E N E V.

PALMIRE, BARSINE.

P A L M I R E.

Que de troubles divers je sens mon ame atteinte !
Quel mélange confus & d'espoir & de crainte,
Barsine, quand Thalmis vient de se déclarer,
Et qu'à ce tendre amant je comptois aspirer ,
Quand d'un fatal himen je me vois dégagée ,
Faut-il que tout-à-coup ma fortune changée
Vienne en mon triste cœur d'abord troubler la paix,
Et me réduire à craindre encor plus que jamais.
Thalmis perdra le jour, je connois les Tartares,
Le fils du fier Asba, chéri de ces barbares,
Et Tartare comme eux, nourri dans leurs forêts,
Les a vû contre nous, prendre ses intérêts ,
Contre Thalmis, Barsine, ils ont tourné leurs ar-
mes,
Helas ! pour lui , pour moi , que de sujets d'alarmes !
Car tu sçais à présent, dans mon cruel ennui ,
Tu sçais combien mon cœur s'intéresse pour lui ,
Et tout ce que je crains, si le sort m'est contraire ,
De l'amour de ce fils , & des fureurs dupere.

B A R S I N E.

A de plus grands périls, le Ciel vous déroba ,
Mais quelqu'un vient, Madame ; on ouvre, c'est
Asba.

SCÈNE VI.

ASBA, PALMIRE, BARSINE.

ASBA.

DE votre Ambassadeur j'ai puni l'insolence;
Mais ne regardez point comme une violence,
Madame, un châtiment que sa rémérité,
Que son esprit hautain, n'a que trop mérité;
Il faut qu'à votre main, dit-il, mon fils renonce,
Je l'ai fait arrêter, & c'est là ma réponse.

PALMIRE.

Sur un Ambassadeur oser porter les mains,
Seigneur, c'est violer le droit des Souverains.

ASBA.

Mais c'est le violer autant qu'il le peut être,
Que de rendre si mal les ordres de son maître,
Et vous même, suivant les maximes d'Etat,
Etes intéressée en un tel attentat :

PALMIRE.

On vous l'a dit, Seigneur, ce n'est plus un mystère,
Ondate est votre fils, jamais le Roi mon pere
Ne l'auroit accepté pour être mon époux,
S'il avoit sçu qu'Ondate étoit sorti de vous :
De vous, son ennemi, l'effroi de ma patrie.

ASBA.

Il est vrai, j'ai porté la guerre en Circassie,
Mais sans doute, Madame, on vous a raconté
Par quel indigne affront je m'y vis excité :

Des malheurs qu'elle entraîne on ma rendu coupable,

Madame, jugez en d'un œil plus équitable ,
Ne vous prévenez point , & des maux que j'ai faits,
Rapprochez de mon fils les éclatans bienfaits ,
D'un Prince , qui par tout suivi de la victoire ,
A couvert vos Etats d'une immortelle gloire.

P A L M I R E .

Ondate n'a pas seul vaincu nos ennemis ,
Et l'on sçait quelle part y doit avoir Thalmis.

A S B A .

Je vous entends, Madame, & vois ce qui vous flatte ,

Thalmis à vos refus a plus de part qu'Ondate :
Je vous dirai pourtant, puisque vous m'y forcez,
Que vous n'en êtes pas encore où vous pensez ;
Que mon fils est parti , prêt à tout entreprendre,
Que vous me répondrez du sang qu'on va répandre ;
Et le plus cher pour vous peut-être va couler.

S C E N E V I I .

U N G A R D E , A S B A , P A L M I R E ,
B A R S I N E .

U N G A R D E .

S Eigneur. . . . mais oserai-je?

A S B A .

Ose , tu peux parler.

LE GARDE présente une lettre à Asba.

ASBA lit.

Tout répond à mes vœux ; je n'ai fait que paroître ,
Aussi-tôt & chefs & soldats

Se sont portés en foule au-devant de mes pas ,
Et tous ont reconnu leur maître :

Les seuls Circassiens contre moi déclarés

Se sont de mon parti lâchement séparés ;

Mais je les ai tous mis en fuite ,

Idal acheve leur poursuite ;

Et tandis qu'il défait ce reste d'ennemis ,

Faites tout , pour garder la Princesse , & Thalmis.

PALMIRE (à part)

Juste Ciel !

ASBA (à part.)

Et Thalmis (haut à Palmire.)

Le Ciel favorise ,

Vous le voyez , Madame , une juste entreprise ;

Mais vous ne devez pas redouter un vainqueur ,

Qui près de vous soumis n'en veut qu'à votre cœur.

A mon fils triomphant il faut que je me montre ,

Sui-moi ; viens , il est temps , allons à sa rencontre.

Pour le revoir , Madame , ici d'un œil plus doux ,

Daignez considérer qu'il combattoit pour vous.



S C E N E V I I I.

PALMIRE, BARSINE.

P A L M I R E.

P Our moi , cruel ; pour moi , Thalmis peut-être
expire ?

Que vas-tu devenir malheureuse Palmire ?

Voilà donc le succès de tes justes desseins ,

Cher Prince , & c'est ainsi que les droits les plus
saints.

B A R S I N E.

Il n'est pas temps encor de répandre des larmes ,

Madame , on peut douter du succès de leurs armes.

Thalmis n'avoit pû joindre encore ses soldats ,

Et n'a pû se trouver dans ces premiers combats.

peut-être apprendrons-nous que le Ciel favorable...

P A L M I R E.

Conçois-tu bien l'état de mon sort déplorable ?

Ah ! tout ce que je vois dans ce triste séjour ,

Me prédit que Thalmis y va perdre le jour :

Tout m'alarme pour lui , Princesse infortunée ,

Dans quel affreux climat les Dieux m'ont amenée !

En arrivant ici , tu l'as vû comme moi ,

L'air , la terre , la mer , tout inspiroit l'effroi ;

L'horreur regne par tout , les forêts & les plaines ,

De passants égorgés , de cadavres sont pleines ,

L'on n'entend dans les bois que des gémissemens ,

L'herbe y croît à regret parmi les ossemens ,

Et

Et tout ce que l'on voit dans ce desert sauvage,
Est du cruel Asba le détestable ouvrage.
Mais Argan vient.

SCÈNE IX.

ARGAN, PALMIRE, BARSINE.

PALMIRE.

EH bien ! confirme-t-on ce bruit
Que nos gens sont défaits, & qu'Idal les poursuit ?

ARGAN.

Le seul Osmar, Madame, est venu de l'armée ;
A la nouvelle ici que ses foins ont semée ,
Je ne vois succéder que des bruits peu certains,
Du moins j'ose assurer, qu'on est encore aux mains.
Déjà près de Thalmis, j'aurois couru me rendre ,
Sans l'ordre qui m'arrête ici pour vous défendre.

PALMIRE.

L'on est encore aux mains ? ah ! courez à Thalmis,
Soutenez ses efforts par vos vaillans amis ,
Ne craignez rien pour moi , courez en diligence,
Mes gardes suffiront ici pour ma défense.

ARGAN.

Moi vous laisser , Madame, au moment que le Roi
De vos jours précieux se repose sur moi.

PALMIRE.

Je me charge de tout , que rien ne vous étonne ,
Allez joindre Thalmis, c'est moi qui vous l'ordonne.

Tome I.

L

Sans m'éloigner de vous , je vais m'en informer.

P A L M I R E.

Tant de retardement à droit de m'alarmer :

(*Il sort.*)

Partez: jour plein d'horreur! ô jour pour moi funeste!

Allons , Barsine , allons en attendre le reste.

Mais si j'apprends sa mort dans ce cruel moment,

C'en est fait , je suivrai mon pere & mon amant.

Fin du second Acte.

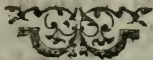


ACTE III.

SCENE PREMIERE.

O N D A T E.

LA fortune pour moi s'est enfin déclarée.
Des troupes de Thalmis, la perte est assurée ;
Mais Dieux ! à quoi me sert sa défaite en ce jour ,
S'il triomphe de moi du côté de l'amour ?
Si ma triste victoire & mes cruelles armes ,
Aux yeux de la Princesse ont arraché des larmes ?
Et si mon cœur qui vient de braver les hazards ,
Ne sçauroit sans trembler , soutenir ses regards ;
Tout vainqueur que je suis , je crains d'avoir encore
Excité le couroux de celle que j'adore ;
Peut-être qu'elle-même en cet instant fatal
Honore de ses pleures mon trop heureux Rival ,
Et peut-être avec lui médite sa retraite.
Mais sçachons de quel œil elle a vû sa défaite ,
Et , tandis que mon pere observe des remparts
Les bataillons rompus fuyants de toutes parts ,
Pour apprendre mon sort , allons voir la Princesse.



S C E N E II.

B A R S I N E , O N D A T E .

B A R S I N E .

A H , Seigneur ! demeurez ; vous sçavez que sans
cesse ,
Pour la mort de son pere , on voit couler ses pleurs ;
Votre vûë à présent aigriroit ses malheurs ,
Dans son appartement elle s'est renfermée.

O N D A T E .

Sa haine pour moi seul est assez confirmée ,
Ses mépris , cet ordre , me font appercevoir
Que ce n'est que moi seul qu'elle ne veut point voir ,
Jusques là ses rigueurs retombent sur Ondate.
Barsine ! eh bien je veux sans égard pour l'ingrate ,
Et malgré tout l'amour , dont je me sens épris ,
Me montrer à ses yeux , & braver ses mépris ;
Je veux même , je veux pour punir la cruelle
Me servir du pouvoir qu'on m'a donné sur elle ;
Et puisqu'elle s'obstine à me vouloir trahir ,
A son pere , à son Roi , la forcer d'obéir ;
Et ne consultant plus que ma jalouse rage ,
Immoler à ses yeux le rival qui m'outrage ;
C'est ce que de ce pas , je vais lui déclarer.

B A R S I N E .

Ah , Seigneur ! arrêtez , je vais l'y préparer.
Ou du moins pour la voir , attendez qu'elle sorte.

SCÈNE III.

ASBA, ONDATE.

ASBA.

A Infi donc de Palmire, on t'interdit la porte,
Elle ne veut point voir mon fils & son amant.

ONDATE.

Seigneur, j'allois entrer dans son appartement,
Malgré le trouble affreux, dont son ame est émuë;
Je vous ai vû paroître, & votre chere vûë
Arrête ici mes pas. . .

ASBA.

L'ingrate! de quel front
Ose-t-elle te faire un si mortel affront?
Plus de ménagemens, il y va de ta gloire;
Ses mépris impunis souïlleroient ta victoire;
Quoi? pense-t-elle encore à d'autres intérêts?
J'ai vû fuir ses soldats au fond de nos forêts.
Je les ai vûs tremblants jusques dans leur retraite,
Tu devois achever toi-même leur défaite;
Sur tout pour l'immoler, cherchant par tout Thal-
mis,
Te défaire en lui seul de tous tes ennemis.

ONDATE.

Je l'avoüerai, Seigneur, il convenoit sans doute
De pousser l'ennemi jusques dans sa déroute,
Et sans m'en reposer sur la valeur d'Idal,
Aller chercher par tout ce dangereux Rival;

L iij

Mais séduit par l'amour , j'oserai vous le dire ,
 J'ai crû trouver ici Thalmis avec Palmire ,
 Et la crainte de perdre un bien si précieux ,
 Ma , pour le conserver , fait voler en ces lieux.
 Cependant la nouvelle en est ici semée ,
 Vous l'avez sçû , Seigneur , quand j'ai quitté l'armée.
 Pour chercher mon Rival , le Tartare vainqueur ,
 Avoit déjà par tout répandu la terreur.
 Les ennemis en fuite assuroient la victoire ,
 Et ne laissoient plus rien à faire pour ma gloire.

A S B A .

He bien je t'en croirai ; mais afin que Thalmis
 Ne te conteste plus ce que l'on t'a promis ,
 Afin que désormais l'injuste Circassie
 Ne puisse mettre obstacle au bonheur de ta vie ,
 Et que Palmire enfin pour te manquer de foi
 Ne te reproche plus un pere tel que moi ,
 Epouse-la , mon fils , & dès cette journée ,
 Acheve dans Azac cet auguste himenée.
 Profite du combat , que tu viens de gagner ,
 Et songe que sa main te doit faire régner :
 En vain en violant la foi d'une promesse
 Ton Rival orgueilleux aspire à la Princesse ;
 En vain il s'applaudit du vain titre de Roi.
 Epouse-la , te dis-je , & le trône est à toi ;
 Je veux à cet himen la disposer moi-même.
 Je la vois ; pour Thalmis sa frayeur est extrême.
 Et c'est ce qui vers moi la fait ici venir.
 Laissez-moi ; sans témoins je veux l'entretenir.

SCÈNE IV.

PALMIRE, BARSINE, ASBA.

PALMIRE.

N On, il n'est rien d'égal à mon inquiétude,
Viens, il peut me tirer de mon incertitude.
Il est donc vrai, Seigneur, qu'Ondate est de re-
tour?

ASBA.

Oui, Madame, & pour vous toujours brûlant d'a-
mour,

Heureux, si vous daignez, approuvant sa victoire,
Permettre qu'à vos pieds, il dépose sa gloire.

PALMIRE.

Eh ! le puis-je, Seigneur, lorsqu'elle vient m'offrir,
Nos peuples expirans, leur Roi prêt à périr ?
Mais dans cette sanglante & funeste journée,
A-t-on sçu de Thalmis quelle est la destinée ?
Et le ciel à ses Droits ôte-t-il tout appui ?

ASBA.

Pourquoi, Madame, encor s'intéresser pour lui ?
Car enfin, il est temps d'avoir d'autres pensées,
Il est temps de répondre aux ardeurs empressées,
D'un Prince, qui charmé de se voir votre époux,
Pour prix de ses travaux n'a demandé que vous,
A qui la Circassie, à qui la foi jurée,
Et d'un père mourant la volonté sacrée,
Ont uni votre sort, & dont enfin le cœur

L iij

Ne va vous être offert que des mains du vainqueur.

P A L M I R E.

A quel dessein, Seigneur, vous le faire redire?
 Vous ne sçavez que trop que je n'y puis souscrire?
 Mais quand je serois libre, & que malgré nos loix
 Je voudrois l'accepter, puis-je faire aucun choix,
 Tandis que dans le deüil, qui me remplit d'alarmes,
 Je ne dois m'occuper qu'à répandre des larmes.

A S B A.

Quoi, Madame, est-ce ainsi, qu'au mépris de ses
 feux,
 Parce qu'il est mon fils, vous rejettez ses vœux?
 Est-ce ainsi qu'oubliant l'éclat de ses services,
 De vos peuples ingrats vous suivez les caprices?
 Ils refusent mon fils; & pour vous dégager,
 C'est moi que l'on insulte & qu'on ose outrager?
 Eh bien! c'est donc à moi que ce refus offense,
 A prévenir l'affront qu'on fait à sa naissance.
 C'est à moi, que l'on haït, de vous faire obéir,
 Aux ordres souverains que vous osez trahir.
 Votre père à mon fils vous avoit destinée,
 Vous tiendrez malgré vous la parole donnée;
 Et puisqu'en expirant, ce sage & juste Roi,
 Vous a fait ordonner de dégager sa foi,
 Je veux que sans délai, malgré votre caprice,
 Avec lui dans Azac, votre Himen s'accomplisse.
 Je vous laisse y penser aujourd'hui; mais demain,
 Madame, attendez-vous à lui donner la main.

P A L M I R E.

O Ciel! toute justice est-elle ici bannie,

Et peut-on aussi loin pousser la tyrannie ?
Et dans quel temps encor ! lorsque de justes pleurs
Devroient faire du moins respecter mes malheurs ,
On ose , sans égard pour ce que je suis née ,
Dans ce lugubre état me parler d'Himénée ;
Que dis-je ? L'on en veut allumer le flambeau ;
Quand mon père descend dans la nuit du tombeau.
Après l'événement que l'on vient de t'apprendre ,
Tu crois , tiran , tu crois pouvoir tout entreprendre ;
Mais sçache que je suis maîtresse de mon sort ;
Que plutôt que ton fils je choisirai la mort :
Tes fureurs m'ont appris à mépriser la vie ;
Je suivrai malgré toi les loix de ma patrie ;
Nos Etats assemblés ont dégagé ma foi ,
Et je ne crains plus rien de ton fils ni de toi.

A S B A.

Si je n'avois égard à l'indigne foiblesse ,
Que mon fils a pour vous , orgueilleuse Princesse ,
Vous sçauriez tout à l'heure , & sans sortir d'ici ,
Ce qu'on risque avec moi , d'oser parler ainsi.
Cependant je vois bien ce qu'il faut que je pense
D'un refus qui vous porte à tant de violence ;
Vos injures , vos cris , & votre desespoir ,
Vos mépris outrageans me le font assez voir ,
Vous m'alléguez vos loix , le deuil de votre père :
Vains prétextes ! Thalmis , perfide , a sçu vous plaire ,
Mais vous pourriez pousser des soupirs superflus ,
Peut-être risquez-vous de ne le revoir plus ,
Et j'attens que bien-tôt par un conseil plus sage ,
Vous ne nous tiendrez plus ce superbe langage.
Mais je revois Idal.

SCENE V.

ASBA, PALMIRE, BARSINE,
IDAL.

IDAL.

Seigneur, songez à vous.

ASBA.

Eh quoi ! déjà le sort

IDAL.

Tout fuyoit devant nous :

Et les Circassiens sans presque se défendre ,
Aux Tartares vainqueurs étoient prêts de se rendre ;
Dans ce fatal instant Thalmis est survenu ,
Ses troupes qui fuyoient à peine l'ont connu ,
Que prenant à sa vûë une nouvelle audace ,
Presque dans un moment , tout à changé de face ;
Les soldats dispersés , ralliés par Thalmis ,
Bannissants toute crainte , en bon ordre remis ,
Et faisant des efforts qu'on auroit peine à croire ,
Sont venus de nos mains arracher la victoire ;
Leurs bataillons serrés attaquent par les flancs ,
Ceux , qui pour les poursuivre avoient rompu leurs
rangs :

De leurs foudres d'airain les vallons retentissent ;
Tout s'épouvante , on fuit ; les plus hardis pâlis-
sent ,

Le Ciel est enflammé d'un million d'éclairs ;
Une grêle de plomb vole & perce les airs ;
Le sang coule à grands flots ; nos troupes enfoncées ,
Sur le champ de bataille , à mes yeux terrassées ,
Laissent aux ennemis après de vains efforts ,
Notre camp tout couvert de mourants & de morts ,

A S B A.

Et mon fils ?

I D A L.

Vainement il a mis en usage ,
Seigneur , tout ce que peut tenter un grand courage ;
Lorsqu'il nous a rejoint , les Tartares épars
Avoient abandonné déjà leurs étendarts.

En vain pour conjurer cette horrible tempête ,
Voulant vaincre , ou périr , il s'est mis à leur tête.
En vain il a chargé l'ennemi par trois fois ,
Thalmis victorieux l'a poussé hors des bois :
Il a voulu , Seigneur , par d'autres avenues ,
Ramener au combat ses troupes éperduës ;
Mais voyant le carnage & l'effroi des soldats ,
Du côté de la ville il a tourné ses pas.

A S B A.

Ne desespérons point encore , Idal ; sans doute
Mon fils s'est vû forcé de prendre une autre route.

I D A L.

J'ignore son destin ; de mille coups percé ,
Mon cheval , dans la foule en tombant m'a laissé ,
Je le suivois des yeux ; mais l'épaisse poussière
Du jour prêt à finir me cachant la lumière ,
M'a dérobé ses pas ; envain l'ayant cherché ,

De nos remparts, Seigneur, je me suis rapproché.
 Cependant le vainqueur avance vers nos portes,
 L'on entend de nos murs les cris de ses Cohortes,
 Le fer étincellant frappe déjà nos yeux,
 Et la nuit & l'horreur vont s'emparer des cieux.

A S B A.

O malheur !

P A L M I R E.

C'est ainsi que le Ciel équitable
 Protège l'innocent & punit le coupable ;
 Mais je connois Thalmis ; malgré ce grand succès,
 Sa clémence vers lui vous ouvre tout accès.

(elle sort.)

A S B A.

Vous triomphez, cruelle, & le malheur d'Ondate
 Vous redonne un espoir, dont votre cœur se flatte,
 Votre vainqueur approche, & pense m'accabler,
 Mais je sçais le moyen de le faire trembler.
 Oui, je sçaurai peut-être au milieu de sa gloire,
 Lui faire détester son injuste victoire ;
 Et l'on verra dans peu que malgré mes malheurs,
 Je ne serai pas seul à répandre des pleurs.



SCÈNE VI.

ASBA , IDAL.

ASBA.

AH Dieux ! ainsi toujours votre haine implacable ,
 Pourfuit donc sans relâche un Prince misérable ,
 Qu'est devenu mon fils ? ô pere infortuné !
 Ce fils me fut ravi dans l'instant qu'il fut né ,
 Parmi mes ennemis il a passé sa vie ;
 Et quand on me le rend , la fortune ennemie ,
 Pour le perdre à mes yeux aussi-tôt le poursuit ,
 Et fait tomber sur lui le malheur qui me suit ;
 Destin cruel !

IDAL.

Seigneur, Thalmis vient, le temps presse ;
 Ne vaudroit-il pas mieux lui rendre la Princeſſe ,
 Pour s'opposer aux coups qu'il est prêt à porter ?
 Azac , la triste Azac ne peut lui résister.
 Nos remparts sont rasés : il n'est plus d'espérance ;
 Suite d'un ſiége affreux , la ville est sans défense ,
 Il est vainqueur ; s'il entre , il ne fera plus temps ,
 Tout fléchira sous lui.

ASBA.

Qu'il entre , je l'attens.
 Il ne ſçait pas encor tout ce qu'Asba peut faire ,
 Il a vaincu le fils , il connoitra le pere :

Vous voulez m'exciter à de nouveaux forfaits ,
Eh bien ! injustes Dieux , vous ferez satisfaits.

Et toi qui te promets de voir d'un œil tranquille
Ce vainqueur orgueilleux , maître de cette ville ,
Malgré moi , de mes mains , te venir arracher ,
En vain à ma fureur tu prétens te cacher.

Oui , ç'en est fait , je veux me saisir de Palmire ,
Au-devant de Thalmis , toi , cours , & va lui dire
Que pour rompre le cours de ses vâstes projets ,
Asba , le fier Asba l'attend dans son palais.
Puisqu'on poursuit mon fils , qu'il songe à la conduite
De ceux qui sont chargés du soin de sa poursuite ;
Que si de ce péril , je ne le vois sortir ,
En mes mains j'ai de quoi le faire repentir ;
Enfin que le salut d'Ondate l'intéresse ,
Et qu'il doit aujourd'hui trembler pour la Princesse ;

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE,

A S B A, O S M A R.

A S B A.

Q Uoi dans ta course , Osmar , tu n'as donc rien
appris ;
Et je ne puis sçavoir le destin de mon fils ?

O S M A R.

Je n'ai trouvé par tout que des objets funestes ,
Des Tartares défaits les pitoyables restes ,
Ou blessés , ou mourants ; les uns m'ont assuré ,
Que dans le fond des bois il s'étoit retiré ;
D'autres , (mais la nouvelle est encore incertaine)
M'ont dit qu'enveloppé du côté de la plaine ,
Après un rude choc , abandonné des siens
Il avoit été pris par les Circaffiens.

A S B A.

Les traîtres ! jusques-là pousser leur perfidie ,
Le poursuivre , & sur lui porter leurs mains hardies ;
Sur lui , qui tant de fois pour sauver leurs Etats ,
A prodigué pour eux son sang dans les combats !

O S M A R.

C'est un bruit que répand , Seigneur, la Renommée,
Mais dont la vérité n'est pas bien confirmée.

Elle est certaine , Osmar , Ondate m'est connu ;
 Il est ou pris , ou mort , puisqu'il n'est pas venu ;
 Je ne me flatte point d'une vaine espérance ,
 Et je dois seulement songer à sa vengeance.

S C E N E I I.

UN GARDE , ASBA , OSMAR.

L E G A R D E.

S Eigneur , Argan qui vient du camp des ennemis ,
 Demande à vous parler de la part de Thalmis.

A S B A.

Qu'il entre.

S C E N E I I I.

A R G A N , A S B A , O S M A R.

A S B A.

Q Ue veut-on ?

A R G A N.

Seigneur , le Roi mon maître
 Qui vient de vaincre Ondate , & qui pourroit peut-
 être

Dans ce Palais ouvert entrer victorieux ,
 A voulu toutefois épargner à vos yeux ,

Dans

Dans l'horreur de la nuit le trouble & les alarmes ,
 Que causeroit ici la terreur de ses armes ;
 Et je viens de sa part , Seigneur , vous avertir ,
 Que du pied de vos murs il est prêt de partir ;
 Qu'il sort de vos Etats , sans entrer dans la ville
 Où sans y rien prétendre il vous laisse tranquille ,
 Pourvû que du bienfait mesurant la grandeur ,
 Vous lui rendiez Palmire & son Ambassadeur.

A S B A.

Va-t'en dire à ton Roi, que malgré la victoire ,
 Dont au destin aveugle il doit toute la gloire ,
 Je ne puis , ni ne veux répondre à ses souhaits .
 Dis-lui , que je suis maître encor de ce Palais ;
 Que ceux qu'il me demande y sont en ma puissance ;
 Que pour les enlever de force , s'il avance
 Tu m'entens , quelque soit l'état où je me voi ,
 Il a peut-être encore à craindre plus que moi.

A R G A N.

Il sçait votre pouvoir , mais , Seigneur , il se flatte

A S B A.

Va , je n'écoute rien , si je ne vois Ondate.

A R G A N.

Dans votre camp , Seigneur , le bruit est répandu ,
 Qu'on devoit l'amener & qu'il s'étoit rendu.

A S B A.

Eh bien , va retrouver Thalmis ; tu peux lui d're
 Qu'il me rende mon fils , s'il veut revoir Palmire .

A R G A N.

Je tremble des périls , où je vous vois courir.

Va , dis-je , je sçaurai me venger , ou périr ;
Retire - toi.

S C E N E IV.

A S B A , O S M A R.

A S B A.

TU vois le péril qui s'apprête ,
Et quel orage , Osmar , va fondre sur ma tête ,
Jusques dans ce Palais fais marcher sur tes pas ,
Cé que tes soins pourront rassembler de soldats.
Rends-toi sans différer maître des avenues ,
J'ai dans Azac encor des troupes répandues ,
Qu'elles viennent ici planter leurs étendarts ;
Fais leur abandonner les murs & les remparts.
A l'insolent vainqueur laissons la ville en proie ;
Qu'au gré de ses desirs sa fureur s'y déploie ;
Que tout périsse ailleurs , pourvû qu'en sûreté ,
Je puisse exécuter ce que j'ai projeté.
Vas , sans perdre un moment , cours Osmar , le temps
 presse ;
Moi , je vais m'assûrer ici de la Princesse ,
C'est un coup , cher Osmar , où moi seul je suffis ;
Elle me répondra du destin de mon fils.
Si le retour d'Idal dans mes craintes mortelles ,
Ne m'apporte de lui de meilleures nouvelles.
Mais je le vois.

SCÈNE V.

IDAL, ASBA.

IDAL.

S Eigneur, tout est perdu.
 Au camp des ennemis , Ondate est attendu ,
 Il est pris ; à sa perte on est prêt à souscrire ,
 Dans les mains de Thalmis , ou remettez Palmire ,
 Ou pour les jours d'un fils tout est à redouter.

ASBA.

Enfin Ondate est pris , je n'en puis plus douter ;
 Ne verrai-je jamais ta fureur assouvie ;
 Et seras-tu toujours acharné sur ma vie ;
 Destin cruel ? mon fils éprouvant ton courroux ,
 C'est moi que tu poursuis , je reconnois tes coups.
 Ouï , ouï fils malheureux d'un plus malheureux
 pere ,

N'accuse que moi seul si le Ciel t'est contraire .
 Loin de mes tristes yeux , & loin de mes Etats ,
 La victoire toujours avoit suivi tes pas ,
 L'instant où je te vois , l'instant où je t'embrasse
 Est pour nous un signal d'horreur & de disgrâce ;
 Mais , Idal , chez Palmire , il nous faut pénétrer ,
 Par des chemins secrets nous y pourrons entrer .
 Allons nous saisir d'elle.

IDAL.

Une troupe s'avance ,
 M ij

Et vient à la faveur de l'ombre du silence.

C'est le Prince Thalmis, Seigneur, je l'apperçois,
Il s'approche de nous. Où courez-vous?

A S B A.

Suis-moi.

S C E N E VI.

THALMIS, ARGAN, GARDES
avec des flambeaux.

T H A L M I S.

Que ma garde s'avance & m'attende à la porte.
Vous, Argan, demeurez, attendez que je sorte,
Afin que s'il le faut, par ceux que j'ai postés,
Mes ordres dans le camp aussi-tôt soient portés.
Ondate n'est pas loin, je sçais qu'on me l'amene,
Je viens d'en recevoir la nouvelle certaine;
Peut-être en le voyant son pere se rendra;
Qu'on le conduise ici d'abord qu'il paroitra.
O Ciel! guide mes pas: tu sçais à quoi j'aspire,
Il faut périr, Argan, ou délivrer Palmire,
Tandis que mes soldats forcent l'autre côté;
L'on peut par cette cour entrer en sûreté.



SCÈNE VII.

ASBA , IDAL , PALMIRE ,
THALMIS , GARDES.

ASBA.

Arrête ici, Thalmis, & retiens tes cohortes ;
On dit que tes soldats veulent forcer les portes ,
Mais avant qu'on ait pu percer jusqu'en ces lieux ,
Regarde quel objet je présente à tes yeux ,
Si tu veux la sauver , commande qu'on s'arrête ;
Ou je vais à tes pieds faire voler sa tête.
Commande , ou sur le champ. . . .

THALMIS.

Ah, Seigneur , arrêtez ?

ASBA.

Ordonne ; ou tu vas voir ces lieux ensanglantés ,
Profite du moment que ma bonté te laisse.



S C E N E V I I I.

ONDATE , GARDES , ASBA ,
PALMIRE , THALMIS , ARGAN ,
I D A L.

T H A L M I S.

T On fils me répondra des jours de la Princesse ;
Il est en mon pouvoir.

A S B A.

Ciel Qu'est-ce que je voi !

T H A L M I S.

Sa vie est en mes mains , elle dépend de toi.

A R G A N.

Princes , que faites-vous , & quel sort est le vôtre ?
De vos cruels desseins revenez l'un & l'autre ,
Faites finir l'horreur qui regne en ce Palais ,
Prenez trois jours de trêve en attendant la paix ,
Que sans rien entreprendre au camp , ni dans la ville ,
De l'une & l'autre part tout demeure tranquille.

O N D A T E.

N'acceptez point la paix que l'on veut vous offrir ,
Seigneur , gardez Palmire & laissez moi périr ;
Tout est perdu pour moi , si je perds ce que j'aime.

A S B A (à Ondate.)

Non , je veux te sauver , mon fils , malgré toi-même ,

(à Thalmis.)

Je consens à la trêve , & Palmire est à vous.

THALMIS (*à Ondate.*)

Vous ne pouviez , Seigneur , me rendre un bien plus doux.

(*Argan fait signe aux Gardes de se retirer.*)

Prince , quelque plaisir que donne une victoire ,
Ce n'est point sans regret , & vous pouvez m'en croire ,

Que contre vous aux mains pour la première fois ,
Je me suis vû forcé de défendre mes droits ,
Sans doute la fortune a servi mon audace ;
Autant qu'il est en moi je plains votre disgrâce :
D'un reproche secret mon cœur est combattu ,
Seigneur , & contre moi souleve ma vertu.

Je ne puis oublier qu'au sortir de l'enfance ,
De la guerre sous vous j'ai fait l'expérience ;
Je ne puis oublier , que dans les champs de Mars ;
Vous m'aprites à vaincre , à braver le hazards ,
A marcher sur les pas des heros de ma race ;
Enfin à mériter d'en occuper la place.

Je sçai que vous avez étendu mes Etats ,
Et que toute leur gloire est dûë à votre bras.

Prince trop généreux , reprenez , je vous prie ,
Ce fer à qui je dois tout l'éclat de ma vie ,
Par qui tant de pouvoir en mes mains fut remis ;
Et , s'il se peut encor , Seigneur , soyons amis.

A S R A (*à Ondate & à Thalmis.*)

Que vos derniers malheurs , s'il se peut , nous unissent.

Qu'avec plaisir je vois que vos haines finissent !
Que Palmire aujourd'hui calme vos différends ;

Au gré de vos souhaits, Seigneur, je vous la rends,
 Daignez me pardonner ce que pour me défendre,
 Un affreux desespoir me faisoit entreprendre ;
 Je viens de commander, comme on l'a souhaité,
 Que votre Ambassadeur soit mis en liberté ;
 Pour me parler peut-être avec trop de licence,
 Il s'étoit attiré lui-même cette offense.

) à *Palmire.*)

Oubliez mes fureurs, Madame, & désormais,
 Scellez une union qui ne cesse jamais.

P A L M I R E.

Je ne me souviens plus que l'on m'ait outragée ;
 Par votre repentir je suis assez vengée ;
 Mais si la paix, Seigneur, vous plaît autant qu'à
 nous,

Ecoutez des conseils plus justes & plus doux.
 Souffrez sans passion, ce que les loix demandent,
 Voyez ce que de vous tous vos peuples attendent,
 Et pour les contenter, faites un noble effort ;
 C'est à l'équité seule à régler cet accord.

T H A L M I S.

Prince, ne craignez point, que fier de l'avantage,
 D'avoir entre mes mains un si précieux gage,
 De ce que l'on vous doit osant la détourner,
 Sur le choix d'un époux je veuille la gêner :
 Oui, de quelque côté que panche sa tendresse,
 Il faut que de son sort elle soit la maîtresse,
 Qu'elle regle le nôtre ; & l'honneur de son choix
 Doit devenir pour nous la plus sainte des loix :
 Mais aussi consentez (on le doit quand on aime)
 Qu'elle

Qu'elle puisse à son gré disposer d'elle même ,
 Et sans vous prévaloir de ses engagemens ,
 Près d'elle n'employez que vos empressements :
 Afin que sans éclat notre union s'acheve ,
 Vas faire publier , Argan , trois jours de trêve ,
 Ensuite pour régler ce que nous résoudrons ;
 Prince , quand vous voudrez , nous nous assemblerons.

S C E N E I X.

A S B A , O N D A T E.

O N D A T E.

S Eigneur , puisque Thalmis , sans tirer avantage ,
 Du succès du combat , & du sort qui m'outrage ,
 Laisse libres ma flamme & mes vœux les plus doux ,
 Et semble jusques là de sa gloire jaloux ;
 Vous le voyez du moins ; c'est avec apparence
 Que nous pouvons encore former quelque espérance ,
 Lui-même à cet égard vous l'avez entendu . . .

A S B A.

Crédule ! tu crois donc , que je me sois rendu ?
 Apprens que je feignois ; que je veux encor feindre ;
 L'engager plus avant , & lui paroître craindre ;
 Le laisser s'applaudir de ce qu'il se promet ,
 Et rendre grace aux Dieux des droits qu'il me remet :
 Car enfin , ne crois point (quoiqu'il vienne de dire)
 Qu'il puisse se résoudre à te céder Palmire ,
 A ranger cet objet lui-même sous ta loi ,

Tome I.

N

Encore moins le trône ; il est amant & Roi ;
 Mais il faut que l'effet passe encor sa promesse ;
 Qu'il remette en tes mains le sceptre & la Princesse.
 A ces conditions s'il n'accepte la paix ,
 Tu peux m'en croire , Ondate , il ne l'aura jamais.

O N D A T E .

Mais si nous refusons , Seigneur , la paix offerte ,
 Sommes nous en état d'agir à force ouverte ?
 Dans les assauts du siège , ou bien dans nos combats ,
 Thalmis a vû périr presque tous nos soldats ,
 Et l'on voit de leur sang la terre encor trempée ;
 Que lui peut-il rester à craindre ?

A S B A .

Mon épée.

Moi-même dans son sein je prétens la plonger.

O N D A T E .

Dieux !

A S B A .

Quoique la vertu te fasse envisager ,
 Songe pour détourner l'état le plus funeste ,
 Que de tous les moyens c'est le seul qui nous reste ;
 As-tu quelque pitié d'un rival odieux ?
 Attens-tu de le voir triompher à tes yeux ?
 Ou crois-tu que je tente un dessein inutile ?
 Lui mort , tout fléchira , tout nous devient facile ;
 Et tu verras les Dieux , sans penser si j'ai tort ,
 Prendre sans balancer le parti le plus fort ,
 Enfin quand je devrois en être la victime ,
 Heureux ou malheureux , je prens sur moi le crime.

O N D A T E.

Vous la victime, ô Ciel !

A S B A.

J'y suis tout préparé.

O N D A T E.

Seigneur, rien n'est encore pour moi desespéré :
Attendons à demain , & si la Circassie ,
Oubliant des travaux qui l'ont si bien servie ,
Ose me refuser ce que l'on m'a promis ,
J'entre dans vos projets , & malheur à Thalmis.

A S B A.

Tu le veux, attendons ; mais à ne te rien feindre
Au parti que tu prens je vois beaucoup à craindre ;
J'y consens à regret , & sans plus différer
Pour s'assembler demain , je vais tout préparer.

S C E N E X.

O N D A T E.

O Trop heureux Thalmis ! ta victoire est parfaite :
Je m'oppose à ta mort , qu'en secret je souhaite ;
Un reste de vertu combat encor pour toi ,
Mais je sens qu'à ta perte excité malgré moi ,
Si demain je n'obtiens enfin ce que j'espère ,
Je vais m'abandonner aux fureurs de mon pere.



S C E N E X I.

I D A L , O N D A T E.

I D A L.

L'On vient de m'avertir, Seigneur, que cette nuit
Palmire du Palais se dérobe sans bruit ;
Thalmis craint en ces lieux de la voir exposée
Aux lenteurs de la paix que l'on a proposée.

O N D A T E.

Ciel ! Qu'entens-je ; est-ce ainsi qu'au mépris de sa
foi

Le perfide Thalmis ose s'en prendre à moi ?

I D A L.

Sans scrupule un rival cherche son avantage,
Quoi qu'avec vous, Seigneur, sa parole l'engage.

O N D A T E.

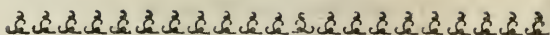
Opposons-nous, Idal, à cet enlèvement :
Mais il faut nous conduire avec ménagement.
Thalmis prétend sans bruit, comme on vient de te
dire,

Cette nuit du Palais sortir avec Palmire :
Et moi sans bruit aussi, les observant de près ,
Je veux faire garder les portes du Palais ;
En secret, sans éclat, veiller sur leur conduite ,
Et ne rien négliger pour empêcher leur fuite ;
Mais si malgré mes soins je ne puis l'éviter ,
Et que dans leur dessein ils veuillent persister ;

Alors m'abandonnant aux fureurs qu'on m'inspire,
J'immolerai Thalmis, & . . . peut-être Palmire!
De soldats affidés appuyant mes projets,
Toi fais garder sur-tout les portes du Palais:
Qu'elle ne puisse au moins sans en être apperçûë ,
Pour sortir de ces lieux trouver aucune issue ;
Vas pour combler mes vœux préparer ce qu'il faut ,
Et tu viendras ici me rejoindre au plutôt.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PALMIRE, BARSINE.

PALMIRE.

O Uï du cruel Asba, Barsine, on nous sépare,
Pour ne m'exposer plus aux fureurs d'un bar-
bare ;

Et pour mieux éluder ce qu'il peut en ces lieux,
On cherche à dérober mon départ à ses yeux ;
Craignant , si le cruel en avoit connoissance,
Qu'il n'abusât encor d'une injuste puissance.
Bien-tôt nous allons voir mon sort plus éclairci,
Thalmis doit me rejoindre & je l'attens ici.

BARSINE.

Le Ciel, n'en doutez point, soutient votre entreprise;
De ses voiles obscurs la nuit vous favorise ;
Quand le Roi reviendra , sans crainte on peut sortir,
Et , dans l'obscurité, secrètement partir.

PALMIRE.

Mon cœur devoit se plaire à goûter par avance
D'un départ imprévû la flateuse espérance ;
Tout me rit, il est vrai : cependant, malgré moi ;
Je ne suis point tranquille , & je ne sçais pourquoi.
Au milieu du bonheur que le Ciel nous envoie,

Ce cœur, ce triste cœur se refuse à la joie,
Et quoiqu'Asba tantôt nous ait ici promis,
Je ne puis m'empêcher de trembler pour Thalmis.
Tu sçais que dès l'instant qu'il nous aura conduites,
Il revient, & qui peut me répondre des suites?

B A R S I N E.

Madame, Asba lui-même au gré de vos souhaits,
Vient d'affûrer Thalmis qu'il consent à la paix,
Et sans déguisement, il vous l'a fait connoître.

P A L M I R E.

Barsine, ah se peut-on reposer sur un traître?
Elevé dans le crime & de sang altéré,
Craint-il de violer le droit le plus sacré?
Que sçais-je? En ce moment sa noire perfidie
Aux derniers attentats s'est peut-être enhardie;
Peut-être affecte--til d'amuser son vainqueur,
Pour trouver le moment de lui percer le cœur;
Et sans doute, c'est là ce qui l'oblige à feindre.
Je voulois que Thalmis, pour n'avoir rien à crain-
dre,

De ces tristes deserts s'éloignant pour toujours,
Auprès de ce tiran n'exposât plus ses jours:
Mais malgré mes frayeurs, telle est sa destinée,
Il y doit revenir, sa parole est donnée.

B A R S I N E.

Asba n'est plus à craindre & lui-même est réduit. . .
Mais, Madame, l'on vient, rentrons, j'entens du
bruit.

S C E N E I I.

ONDATE , PALMIRE , BARSINE.

O N D A T E .

Vous me fuyez , Madame , hé quoi ! mon infortune ,

Vous rend-elle en ces lieux ma presence importune ?
Le caprice du sort qui pour moi se dément ,
Est-il à votre fuite un juste fondement ?

P A L M I R E .

Ce n'est point vous , Seigneur , que je fuis ; mais si
j'ose

De mes justes frayeurs vous apprendre la cause ,
Je croyois fuir d'Asba les regards dangereux ;
Et je sçais respecter d'illustres malheureux.

O N D A T E .

Je parois devant vous vaincu ; mais j'ose croire
Qu'un seul jour de malheur n'a point terni ma gloire.
Et vous n'ignorez pas que malgré cet affront ,
Assez d'autres lauriers ceignent encor mon front.

P A L M I R E .

Je sçais , Prince , je sçais l'éclat de votre vie ,
Et que votre valeur sauva la Circassie ,
Elle vous doit sa gloire , on ne peut l'oublier ;
Et ma bouche cent fois a sçu le publier.
Par vos travaux , Seigneur , on va jusqu'à l'Euphrate

ONDATE.

Madame , est-ce de vous tout ce qu'attend Ondate ?
 Vous le sçavez assez , mon espoir le plus doux
 N'étoit que de me rendre un jour digne de vous :
 Le Ciel avoit enfin rempli mon espérance ,
 Vos injustes Etats m'opposent ma naissance :
 Vos peuples contre Asba soulevés aujourd'hui ,
 Me reprochent le sang que j'ai reçu de lui.
 Ah ! n'ont-ils pas cent fois vû sortir de mes veines ,
 Ce sang infortuné , triste objet de leurs haines ;
 Et combattant pour eux , n'ont-ils pas apperçu
 Que j'en ai plus versé , que je n'en ai reçu ?

PALMIRE.

Seigneur , ce sang alarme encor la Circassie ,
 Vous sçavez qu'à ses loix je suis assujettie ;
 Que je ne puis trahir ma naissance & mon rang ;
 Et que je dois , comme elle , aussi craindre ce sang.

ONDATE.

Et toutefois ce sang , j'oserai vous le dire ,
 Peut un jour élever mes destins à l'Empire ,
 Et par lui je puis voir en rentrant dans mes droits ,
 La vaste Tartarie obéir à mes loix.
 Mais que me sont sans vous tous les Trônes du
 monde

PALMIRE.

Que voulez-vous , Seigneur , que mon cœur vous
 réponde ?
 Vous sçavez que je suis esclave de mon sort ,
 Vous sçavez

Oùï , je sçais que vous voulez ma mort ;
 Je sçais trop contre moi ce qu'on ose entreprendre ,
 Et que c'est à Thalmis à qui je dois m'en prendre ;
 Mais quoique son orgueil lui fasse concevoir ,
 Il doit du moins , il doit craindre mon desespoir :
 Votre pere , l'amour , le ciel , tout m'autorise ,
 A me faire garder la foi qu'on m'a promise.
 Quel intérêt plus fort doit régler mon destin ?
 La vertu trop poussée est foiblesse à la fin ;
 Et puisque de rigueurs vous payez ma constance.....

P A L M I R E .

Asba paroît , je dois éviter sa presence ;
 Demain vous parlerez de paix avec Thalmis ,
 Il vous tiendra , Seigneur , tout ce qu'il a promis.

S C E N E III.

A S B A , O S M A R , O N D A T E .

A S B A (*bas à Osmar.*)

O Smar à mon dessein tu sçais comme il s'oppose ;
 Feignons & cachons-lui ce que je me propose.
 (*haut à Ondate.*)

Sur ce qu'elle t'a dit , Ondate , en te quittant ,
 Et d'elle & de Thalmis , tu dois être content ,
 Il vient de consentir que demain on s'assemble ;
 De tes prétentions nous parlerons ensemble ;
 Vois son Ambassadeur , & tâche à le porter
 Sur des prétextes vains à ne plus contester ,

Pour garantir Azac cette nuit de desordres.
Osmar se rend ici , pour recevoir mes ordres.
Va , laisse-nous , & songe à ne pas oublier ,
Que des Circassiens tu dois te défier ;
Hier sur ton Himen tu sçais ce qu'ils nous dirent ,
Et même sur tes jours on prétend qu'ils conspirent.
Pour rompre le dessein qui peut être arrêté ,
Dans ton appartement demeure en sûreté.
Je le veux.

O N D A T E.

J'obéis.

(*Il sort.*)

S C E N E I V.

A S B A , O S M A R.

A S B A.

T Halmis va donc se rendre ,
Dans ce passage obscur où je le veux attendre.
Il mourra de ma main : le dessein en est pris ;
Cependant j'ai voulu le cacher à mon fils ;
Je te l'ai déjà dit , sa vertu trop austère ,
Hésite à consentir au coup que je vais faire ,
Et tout prêt à frapper m'arrêteroit le bras :
Mais as-tu fait sans bruit assembler mes soldats ,
Mes Gardes , & tous ceux , qui prompts à me dé-
fendre ,
Au signal convenu , doivent ici se rendre ?

Où, Seigneur ; mais si j'ose encor vous en parler,
 S'il faut ouvrir mon cœur, je ne puis sans trembler
 Voir l'affreux attentat que vous allez commettre ;
 D'ailleurs, de ce dessein, que peut-on se promettre ?
 D'un monde d'ennemis ces murs sont entourés,
 Contemplez les périls, Seigneur, où vous courez :
 Evitez les malheurs qu'attire la vengeance :
 Peut-être votre sang lavera cette offense ;
 Songez que vous allez par ce meurtre odieux,
 Allumer contre vous la colere des Dieux,
 Ils vengent tôt ou tard

A S B A .

Que veux-tu que je fasse ?

Ces Dieux m'ont envoyé disgrâce sur disgrâce ;
 Et s'attachant sans cesse à me persécuter ,
 Ils semblent aux forfaits eux-mêmes m'exciter.
 Dès mes plus jeunes ans , leur injuste colere
 Me chasse indignement de la cour de mon pere ;
 Un fils m'en consolait , & ce fils m'est ravi ;
 On me le rend , ces Dieux aussi-tôt l'ont trahi :
 Il est prêt à régner , époux d'une Princesse ;
 Un rival lui ravit le Trône & sa Maîtresse ;
 Et si-tôt que de moi l'on apprend qu'il est né ,
 De ses plus chers amis il est abandonné.
 Ainsi sans t'allarmer pour ce qui me regarde ,
 Ni sans être surpris de ce que je hazarde ,
 Du dessein que j'ai pris , cesse d'être étonné ,
 Et suis exactement l'ordre que j'ai donné.
 Le moment est venu , qu'il faut que j'accomplisse

Le projet que tu fçais, ou bien que je périffe :
Un fecret mouvement voudroit m'en détourner ;
Mais quel affront, Ofmar, de vivre fans régner !

SCÈNE V.

IDAL , OSMAR.

IDAL.

LA Garde eft difposée, & fi je ne me flate,
J'aurai bien-tôt ici des nouvelles d'Ondate ;
Mais . . . j'entrevois quelqu'un . . . Seroit-ce vous,
Ofmar ?

OSMAR.

Oui, c'eft moi.

IDAL.

Dans ces lieux qui vous conduit fi tard ?

OSMAR.

J'attens Asba . . . pourquoi vous-même vous y rendre ?

IDAL.

C'eft par fon ordre ; mais quel bruit viens-je d'entendre ?



SCENE VI.

ASBA, IDAL, OSMAR.

ASBA.

O Smar.

OSMAR.

Seigneur.

ASBA.

Sortons ; ç'en est fait : mais , dis-moi ,
Quelqu'un te parle ici , quelqu'un est avec toi.

OSMAR.

Oui , Seigneur, c'est Idal.

ASBA.

Idal , Thalmis expire ;
Il est mort ; à mon fils va promptement le dire ;
Et que sur toutes choses il ne diffère pas
A briguer la faveur des Chefs & des Soldats.

IDAL.

J'y cours , Seigneur.



SCÈNE VII.

ASBA, OSMAR.

ASBA.

O Smar, suis-je maître des portes?

OSMAR.

Où, Seigneur, au Palais j'ai conduit trois Cohortes ;

Vos Gardes, vos soldats par mes soins redoublés,
Résolus de périr sont ici rassemblés ;
C'est-là tout le secours que vous pouviez attendre :
Ainsi dans ce Palais nous pourrons nous défendre ;
D'ailleurs, Ondate instruit de la mort de Thalmis
Viendra bien-tôt à nous suivi de ses amis.

ASBA.

Demeurons donc, Osmar, & ne courons aux armes,

Que quand nous entendrons les premières alarmes,
Et pour lors je dirai, que regrettant son sort
J'assemble mes soldats pour venger cette mort :
A la force tu sçais qu'il faut joindre l'adresse :
Cependant il te faut avouer ma foiblesse ;
Moi, qui depuis trente ans dans ces deserts affreux,
Fais couler sans pitié le sang des malheureux ;
Moi, qui par mon destin endurci dans les crimes,
Ai d'un bras assuré frappé tant de victimes :
Aujourd'hui quand Thalmis s'est approché de moi ;

J'ai frémi; tout mon sang s'est retiré d'effroi:
 Mais bannissant d'abord ma ridicule crainte,
 Il a d'un premier coup si bien reçu l'atteinte,
 Que sans y revenir par un second effort,
 J'ai senti qu'à mes pieds il étoit tombé mort.
 La nouvelle, sans doute, en fera bien-tôt scûë;
 Car ceux qui l'attendoient après notre entrevûë,
 Dans le temps que je suis sorti de ce côté,
 Sont entrés sur ses pas, & l'auront emporté.

S C E N E V I I I.

PALMIRE, BARSINE, ASBA;
 OSMAR, GARDES.

P A L M I R E.

Quai-je entendu, Seigneur? Partout Idal publie

Qu'on vient d'assassiner le Roi de Circassie!
 Moi-même dans ces lieux où je viens de passer,
 J'ai vû les flots du sang que l'on vient de verser,
 Autour de ce Palais, j'entens des cris funebres,
 Qui mêlant leurs horreurs à l'horreur des ténèbres
 Laissent mon ame en proie au plus barbare sort.
 Vous vous taisez, Seigneur, ô ciel! Thalmis est mort.

A S B A.

Madame, il n'est plus temps d'en faire un vain mystère,

A

A regret je le dis ; mais je ne puis le taire.

Où, Thalmis ne vit plus , dans ces sombres détours ,

Quelque ennemi secret vient de trancher ses jours.

PALMIRE.

Quelque ennemi secret ?

ASBA.

On l'assûre de même.

PALMIRE.

Hélas ! il n'eût jamais d'ennemi que toi-même.

ASBA.

Moi , d'un semblable coup je serois soupçonné ?

PALMIRE.

Où, monstre , s'il est mort , tu l'as assassiné.

ASBA.

Madame , jusques-là me croiriez-vous perfide ?

PALMIRE.

Où, barbare , c'est toi , qui de son sang avide ,
Et ne pouvant souffrir que mon cœur aujourd'hui

Au mépris de ton fils , se déclarât pour lui ,

Sur ce jeune héros viens d'affouvir ta rage :

Mais ne te flate pas d'en tirer avantage :

Quoique d'un sang si cher ton cœur se soit promis

Cruel , tout mort qu'il est , j'adore encore Thalmis.

Gardes , qu'on cherche Argan ; qu'il fasse entrer
l'armée ;

Qu'à venger cette mort justement animée ,

Elle n'écoute plus de trêve ni de paix :

Qu'elle vienne réduire en cendre ce Palais.

Je commande à présent , allez , qu'on m'obéisse.

Tome I.



Mais , que dis-je ? Tyran , s'il faut un sacrifice ;
S'il faut donner du sang aux manes de Thalmis ;
Ne crains pas pour le tien , mais tremble pour ton
 fils.

S C E N E I X.

THALMIS , PALMIRE , BARSINE ,
ASBA , OSMAR , GARDES.

A S B A .

Ciel ! que vois-je ! Et comment peut-il ici se
 rendre ?

T H A L M I S .

Ah ! Madame , est-ce vous ? Quels cris viens-je d'en-
 tendre !

Quel trouble vous agite , & d'où vient cet effroi ?
Vous pleurez.

P A L M I R E .

Ah ! Thalmis , est-ce vous que je vois ?
Vous , qu'Asba m'assûroit avoir perdu la vie ,
Votre mort de la mienne auroit été suivie ;
Mais plein d'un noir projet sur tout autre que vous
Le destin a voulu qu'il ait porté ses coups.



SCÈNE X.

IDAL, THALMIS, ASBA,
PALMIRE, BARSINE : OSMAR,
GARDES.

IDAL.

A H Seigneur ! quel spectacle ! ô perte irréparable !

O nuit pleine d'horreur ! ô pere misérable !

ASBA.

Ah ! de ce que j'entends , Ciel ! que dois-je penser ?
Parle , retiens tes pleurs , que viens-tu m'annoncer ?
Tu vois que sur ce Prince un avis infidelle ,
M'a donné de sa mort une fausse nouvelle ,
L'as-tu dit à mon fils , la sçait-il ?

IDAL.

Eh comment ?

Peut-être expire-t-il , Seigneur , en ce moment.

ASBA.

O Ciel ! mon fils expire !

IDAL.

Armez-vous de confiance ?

Vous ne pourrez , Seigneur , soutenir sa presence ;
Il va bien-tôt ici paroître devant vous
Porté par des soldats , & tout percé de coups.

ASBA.

Est-il mort ?

O ij

A S B A ;

I D A L.

Non, Seigneur, mais à peine il respire.

A S B A.

Qui sont ses assassins ?

I D A L.

Il n'a pu nous le dire.

Mais ce crime pourroit avoir été commis

Par les Circassiens ses mortels ennemis.

S C E N E X I.

ONDATE, ASBA, THALMIS,

PALMIRE, OSMAR, BARSINE.

IDAL, GARDES.

O N D A T E.

A H Seigneur !

A S B A.

Ah mon fils ! te pourrai-je survivre ?

Quand je t'aurai vengé, je suis prêt à te suivre :

Mais sur qui te venger, parle, de quelle main

Vient de partir hélas ! ce coup trop inhumain ?

O N D A T E.

Je l'ignore, Seigneur : dans cet état funeste

Laissez-moi profiter... du moment qui m'est resté ;

Puisqu'encor le Ciel offre à mes regards mourans,

Ce que j'ai de plus cher aux lieux où je me rends,

J'ai jouï peu de jours, Seigneur, je le confesse,

Et de votre présence , & de votre tendresse ,
 Je n'ai qu'un seul regret ; vous êtes outragé
 Par un frere , & je meurs sans vous avoir vengé.
 Ah ! divine Princesse hélas ! ce cœur encore
 Mourant . . . percé de coups , soupire , vous adore :
 Je devois être heureux ! mais je meurs . . . & je vois
 Que la mort qui s'approche est un bonheur pour moi :
 Tant que j'aurois vécu , j'aurois troublé le vôtre :
 Je ne vous verrai point entre les bras d'un autre.
 Je voulois m'opposer à votre enlèvement ,
 Et me tenant caché dans votre appartement
 J'attendois . . . mon malheur dans ce sombre passage,
 M'a sous un fer cruel.

A S B A.

N'en dis pas davantage . . .

Mon fils , ne cherche point ailleurs ton assassin ,
 J'ai moi-même enfoncé ce poignard dans ton sein ;
 J'en voulois à ce Prince , à présent je l'avoüe :
 Ainsi de nos projets la fortune se jouë.
 Les Dieux ne pourroient voir ce parricide affreux ,
 Ma détestable main l'a fait en dépit d'eux.
 Contre un crime pareil , Ciel soutiens ta justice :
 Prens garde en l'épargnant de t'en rendre complice ;
 Et pour venger mon fils , dans cet effort nouveau ,
 Rends moi comme le sien moi-même mon bourreau.

(il se tuë.)

O S M A R.

Seigneur.

A S B A.

Puisqu'à mon fils la lumière est ravie ,

Hâte plutôt ma mort , c'est toute mon envie,

O S M A R.

Ils expirent.

T H A L M I S.

Sauvons ce spectacle à nos yeux ;

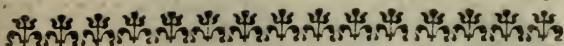
Venez , Madame, allons, abandonnons ces lieux.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LISIMACUS,

TRAGEDIA:

PREFACE



P R E F A C E

de l'Auteur.

LE sujet de cette Tragédie est tiré de Justin liv. XV. de Pline & de Seneque. On y expose la constance de Lisimacus, qui malgré les promesses & les menaces d'Alexandre le Grand, refuse de lui rendre les honneurs divins, & surmonte tous les périls où l'on l'expose; ce qui oblige Alexandre de revenir de son entêtement, & l'engage à combler Lisimacus de ses bienfaits.

Arsinoé, femme de Lisimacus, lui est ici donnée pour maîtresse: Ptolomée frere de cette Princesse, & ami de Lisimacus, s'intéresse pour eux; & Cleon l'un des flatteurs de la Cour d'Alexandre, & à qui il avoit conseillé de se faire adorer, veut perdre Lisimacus, afin de se défaire d'un concurrent en faveur.

Ainsi la constance de Lisimacus, l'entêtement d'Alexandre, l'impiété & la fureur de Cleon, l'amitié de Ptolomée, l'amour & les alarmes d'Arsinoé, produisent les passions qui animent l'action Théatrale.

Tome I.

P

On a mis la Scene au pied de ce rocher affreux qui , selon Quintecurse , arrêta pendant treize jours l'armée d'Alexandre , lorsqu'il voulut entrer dans les Indes , & cela pour deux raisons ; la première , parce que ce fut précisément là qu'il voulut passer pour fils de Jupiter , & se faire adorer ; la seconde , parce que ce lieu , & l'action qui s'y passe fournissent des incidens intéressés au sujet principal , & des Episodes propres au Poëme dramatique.

Le principal sujet qu'on y traite est très-convenable au temps & au goût d'aujourd'hui : on y voit un Héros , qui tout payen qu'il est , ne laisse pas de fournir un bel exemple de vertu & de piété , & de donner des secrettes leçons aux libertins & aux simples.

Il y aura peut-être des gens qui s'imagineront d'abord qu'on ne peut pas traiter ce sujet sans tomber dans un défaut inévitable , en rendant nécessairement Lisimachus plus vertueux qu'Alexandre ; & ils prétendront qu'il ne peut jamais être permis de mettre Alexandre sur la scene , sans lui donner le premier rang en vertu.

Mais on leur répondra que le premier rang qu'on ne peut se dispenser de donner à Alexandre , est seulement pour la va-

leur & non pas pour les autres vertus. On leur avoüera que ce seroit une faute inexcusable de vouloir égaler quelqu'un à Alexandre de ce côté-là ; qu'à cet égard il doit toujours tenir le premier rang ; & que c'est pour cela que l'on a eu quelque peine à souffrir que M. de Racine ait peut-être donné dans sa Tragédie une idée aussi haute de Porus, que d'Alexandre.

On leur avouë encore que de quelque manière qu'on représente Alexandre, on doit, non-seulement lui laisser le premier rang pour la valeur, mais encore on doit lui donner un caractère qui remplisse la haute idée que tout le monde a conçüe de lui ; & qu'un Auteur qui manqueroit à l'une ou à l'autre de ces deux choses, ne seroit pas pardonnable.

Mais on leur soutient hardiment que c'est une erreur de s'imaginer que sur le Theatre on ne puisse donner à d'autres Héros des vertus qu'Alexandre n'avoit pas, & leur ôter aussi les vices qu'il avoit, en lui laissant toujours son premier rang pour la valeur, & un caractère qui réponde à l'idée qu'on a de lui.

C'est ce que dit très-judicieusement M. de Saint Evremont en parlant du Theatre & d'Alexandre. *Si nous voulons, dit-il, don-*

ner avantage sur lui à d'autres Héros , ôtons-leur les vices qu'il avoit , & donnons-leur les vertus qu'il n'avoit pas.

Voilà ce qu'on a observé dans cette Tragédie ; Alexandre y tient le premier rang pour la valeur. Il le garde jusqu'à la fin par ses actions & par ses sentimens , & on s'est si fort attaché à conserver l'idée que l'on a de lui à cet égard , que s'il paroît avec l'entêtement de vouloir être adoré , on voit d'abord qu'il n'y est tombé , que par un excès d'élevation où sa valeur l'a porté.

Les Dieux l'ont fait trop grand , & son superbe cœur

*Ne peut plus soutenir le poids de sa Grandeur ,
Pour ses vastes projets la terre est trop petite , &c.*

Ainsi , si dans cette Tragédie Lisimacus surpasse Alexandre en vertu , c'est seulement en piété envers les Dieux ; & cela ne choque nullement l'idée qu'on a d'Alexandre , parce que ce sont deux choses très-différentes , & qu'il y a des Héros de plus d'un caractère.

Pour ménager même la gloire d'Alexandre , on donne à la foiblesse qu'il a eue de vouloir être adoré , des raisons tirées de l'Histoire. Les flatteurs de sa Cour le lui ont inspiré ; sa mere Olimpie avoit dit en ac-

couchant de lui , qu'il étoit fils de Jupiter ; & l'Oracle de Jupiter Hammon l'a déclaré. Il n'a pourtant pas la foiblesse de le croire ; mais à l'imitation de tous les vainqueurs d'Orient , il veut se prévaloir de ce bruit pour regir en paix l'Univers qu'il a presque vaincu. Il ne prétend pas même s'exempter par là des travaux & des périls de la guerre.

On voit enfin que si Lisimachus par sa constance fait revenir Alexandre de son entêtement , ce n'est pas proprement à Lisimachus qu'Alexandre cede , mais aux Dieux.

En un mot Alexandre a eu la foiblesse de vouloir être adoré ; c'est un fait d'Histoire constant , & qui ne surprend personne , parce que ce fait est connu de tous ceux qui ont ouï parler de ce Héros.

Ceux qui sçavent les regles de l'Art Poétique n'ignorent point qu'un poète doit représenter un personnage tel qu'il a été le jour qu'il le presente au public, pourvû, comme je ne sçaurois trop le répéter , qu'il ne choque point l'idée générale que le public en a , & qu'il lui laisse le rang qu'il tient selon l'opinion que tout le monde a de son genre d'Héroïsme (s'il m'est permis de parler ainsi) & c'est ce que signifie ce passage d'Horace,

*Scriptor honoratum si fortè reponis Achillem ,
Aut famam sequere , aut sibi convenientia finge.*

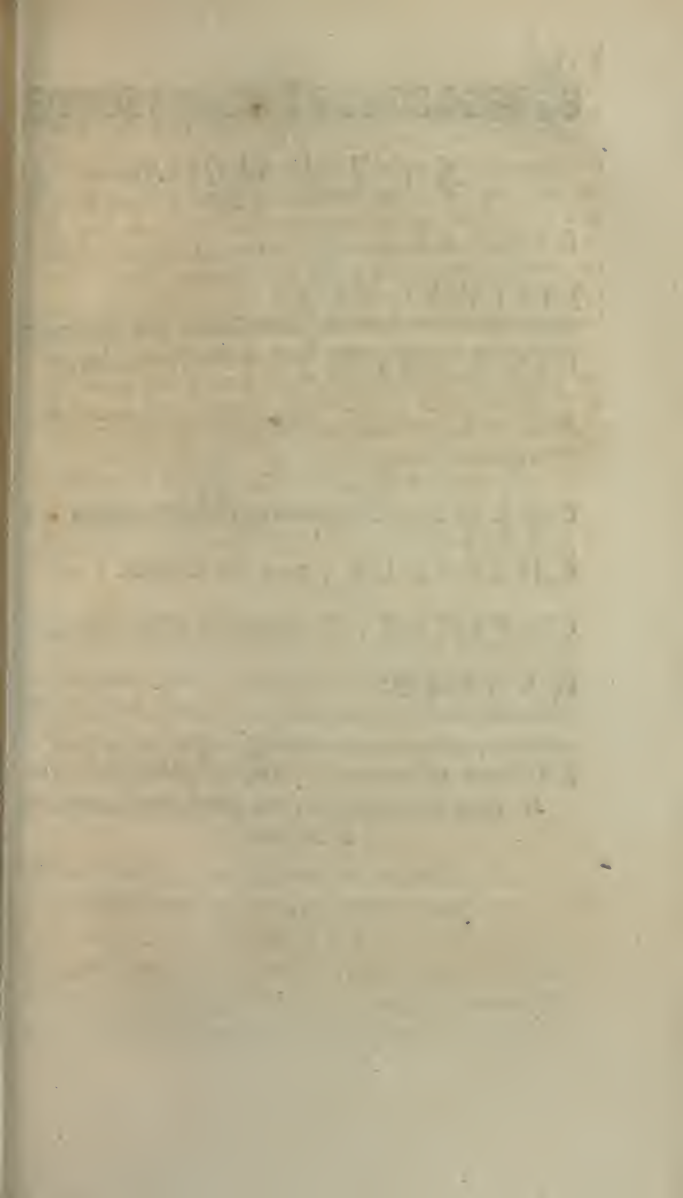
On peut voir un exemple de cette vérité dans le *Britannicus* de M. de Racine. Il est certain que l'idée générale que tout le monde a de Neron, est celle d'un Tiran. Il est cependant certain aussi qu'il fut un bon Empereur dans les premières années de son Empire ; & c'est pour cela que le Poëte ayant eu dessein de le représenter dans ses premières années , le montre aux Spectateurs tel qu'il étoit véritablement alors ; mais en même-temps pour répondre à l'idée générale qu'on a de Neron tiran , il fait remarquer en lui un secret penchant au crime & à la cruauté ; on voit qu'il se lasse de Burrhus , & que la vertu commence à lui être à charge.

Ainsi l'Auteur de cette Tragédie pour donner en Lisimacus un grand exemple de piété , de constance & de fermeté , doit représenter Alexandre tel qu'il étoit dans le temps qu'il voulut se faire adorer ; & ne pas oublier de lui donner un caractère qui réponde à la haute idée qu'on a de lui du côté de la gloire & de la valeur.

R E M A R Q U E S.

QUOIQUE M. de Brueys eût composé la tragédie de Lisimacus peu de temps après celle de Gabinie, & peu avant celle d'Asba ; il n'a cependant jamais témoigné avoir dessein de la faire représenter. Soit qu'il n'en fût pas assez content ; soit que suivant le précepte d'Horace, il eût voulu, pour ainsi dire, l'oublier, afin d'être plus en état par la suite d'en découvrir les défauts, il n'en avoit fait aucune destination, & il l'avoit même mise à part avec plusieurs autres ouvrages que l'on a trouvés après sa mort, & auxquels il n'avoit pû donner la dernière main. Il y a tout lieu de présumer qu'à l'égard de Lisimacus, M. de Brueys épris de son sujet, des situations & des personnages, a moins pensé à former un plan régulier, qu'à rendre & soutenir les caractères. Les personnages d'Alexandre & de Lisimacus l'ont ébloüi sur tout le reste ; il n'a pensé qu'à les faire parler ; & lorsque sa pièce a été finie, temps auquel peut-être il a commencé à la faire connoître, l'âge qu'il avoit ne lui permettoit plus de perdre le fruit d'un long travail, en composant un nouveau plan, & par conséquent une nouvelle pièce. Ses amis par cette même raison, & dans la crainte de lui ôter la seule satisfaction qu'il eût alors, ont pû louer & approuver son ouvrage, en lui conseillant seulement (pour occuper sa vieillesse) d'en travailler les détails & la versification. Mais si cette Tragédie n'est pas en état de soutenir la représentation, la lecture du moins en fera connoître les beautés. On connoitra qu'en conservant à Alexandre son caractère fier & ambitieux, il en a écarté la dureté & l'inhumanité, en rejetant sur les pernicious conseils d'un courtisan en

faveur, ce qui empêchoit ce Héros d'être vraiment grand. On sentira que la foiblesse qu'il a d'être adoré, est pour ainsi dire si bien fondée, qu'il devient presque excusable de s'y livrer. On s'intéresse; on le plaint d'y être entraîné comme malgré lui; & l'on ressent une double satisfaction de le voir à la fin revenir de son erreur. On verra Lisimachus soutenir avec fermeté le culte des Dieux; mais sans petitesse, sans fanatisme, & sans cesser d'avoir pour son Roi le respect & l'obéissance que rien ne doit altérer dans le cœur d'un sujet fidelle; & sa constance que son Prince couronne d'une façon si glorieuse à l'un & à l'autre est (comme dit l'Auteur) une leçon pour les libertins & pour les prétendus esprits forts.





A C T E U R S.

ALEXANDRE.

LISIMACUS. }

PTOLOME'E. }

Chefs de l'armée
d'Alexandre.

ARSINOE', Princesse d'Epire sœur
de Ptolomée.

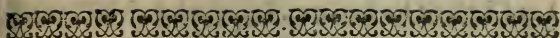
CLEON, Confident d'Alexandre.

CHERILLE, ami de Cleon.

CEPHISE, Confidente d'Arfinoé.

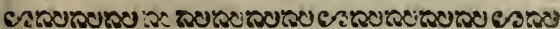
GARDES.

*La Scene est dans le Camp d'Alexandre sur
le bord de l'Indus, au pied du Rocher
d'Aorne.*



LISIMACUS,

T R A G E D I E.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISIMACUS, PTOLOME'E.

PTOLOME'E.

N On , non , Lifimacus , je ne vous quitte pas :
 Enfin nous voici seuls , tirez-moi d'embarras ;
 Et daignez informer votre cher Ptolomée ,
 D'un secret , dont mon ame est pour vous alarmée ;
 Je vois qu'un noir chagrin vous trouble & vous con-
 fond ;

Il est temps d'expliquer ce silence profond.

LISIMACUS.

Helas ! Prince , pourquoi me faire violence ?
 J'ai de justes raisons pour garder le silence.

PTOLOME'E.

Mais enfin quel sujet peut troubler ce grand cœur ?
 Des Thraces belliqueux vous revenez vainqueur ,
 De vos derniers exploits nos fêtes retentissent ,

Les Chefs & les soldats à l'envi vous chérissent ;
 Alexandre vous aime , & votre heureux retour ,
 A rempli d'allégresse & le camp & la Cour.
 Vous semblez cependant (à la douleur en proie)
 Insensible aux plaisirs , insensible à la joye ;
 Rêveur , triste , inquiet , & soupçonnant ma foi ,
 Vous courez en desordre à la tente du Roi ;
 Et tandis qu'il vous parle , au lieu de lui répondre
 Des déplaisirs amers paroissent vous confondre.

Hier encore à l'assaut de ce fameux rocher ,
 Où l'Indien tremblant vient de se retrancher ,
 Et qui de ses Etats nous ferme le passage ;
 Je vous vis tout exprès dans le fort du carnage ,
 Aux périls les plus grands vous-même vous offrir ;
 Et vous y cherchiez moins à vaincre , qu'à mourir.
 Ce desespoir m'étonne & l'amitié s'offense

LISIMACUS.

Eh bien ! vous le voulez , je romprai le silence :
 Prince , je ne puis plus souffrir ce que je voi ;
 Vous-même de quel œil , si vous aimez le Roi ,
 Voyez-vous les excès où son orgueil l'entraîne ?
 Ciel ! depuis mon départ , quelle fureur soudaine ;
 A changé ce héros ! Dans cet affreux séjour ,
 Je ne reconnois plus le Prince ni sa Cour.

Ce n'est plus ce vainqueur , modéré , doux , affable ;
 A tout ce qui l'approche il devient redoutable ;
 Les Dieux l'ont fait trop grand , & son superbe cœur
 Ne peut plus soutenir le poids de sa grandeur ;
 Pour ses vastes projets la terre est trop petite ;
 Des respects qu'on lui doit , c'est envain qu'on s'a-
 quitte ,

Mortel, il veut jouïr des honneurs immortels ,
Et trop bas sur un trône, il aspire aux Autels !

Cleon , le seul auteur de ses desseins impies ,
Au gré de ses desirs dispose de nos vies ;
Mais sans parler ici de la mort d'Attalus ,
Ni des meurtres récents d'Amintas , de Clitus ,
Quel cœur ne frémiroit de l'excès de ta peine ,
Vénérable vieillard , malheureux Calisthene ?

Prince , je lui dois tout , & je viens de le voir ,
Par un ordre cruel réduit au desespoir ,
Exposé , déchiré , la face mutilée ,
Devenu le jouet d'une infame assemblée ;
Sans que , pour s'arracher à ce funeste sort ,
Il ait aucun moyen de se donner la mort . -

Dès mes plus jeunes ans sa vertu me fut chere ,
Il me traitoit en fils , & je l'aimois en pere ;
Pour l'intérêt des Dieux s'il est en cet état ;
Je dois l'en délivrer par un noble attentat :
Je traîne en languissant une inutile vie :
J'adore Arsinoé , le Roi me l'a ravie :
Vous m'aviez assuré qu'elle acceptoit mes vœux ,
Elle , Alexandre , & vous , aviez flatté mes feux ;
Je l'aimois dès long-temps , & j'avois sçu me taire ;
Sur le point d'être heureux , tout me devient con-
traire ;

Je trouve à mon retour mes amis égorgés ,
Votre sœur infidelle , & les Dieux outragés .
Puis-je voir dans les fers & dans l'ignominie ,
Celui de qui je tiens tout l'éclat de ma vie ,
Calisthene , l'auteur de tout ce que je suis ?

Non ! je veux l'arracher à ses affreux ennuis.

P T O L O M E'E.

Délivrer Calisthene ! Ah ! songez qu'Alexandre.....

LISIMACUS.

Au même traitement nous devons nous attendre :
Il prétend qu'on l'adore , & non content de voir
Tout l'univers entier , révéler son pouvoir ,
Il va par cet orgueil qu'on aura peine à croire ,
Ternir en un moment tout l'éclat de sa gloire.

P T O L O M E'E.

Mais si Cleon lui donne un conseil odieux ,
Est-ce à vous à venger l'affront qu'on fait aux Dieux ?

LISIMACUS.

Je voudrois arrêter un projet détestable ;
Souffrir un attentat , c'est s'en rendre coupable :
Si je n'aimois le Roi , mon cœur moins agité ,
Prince , verroit l'excès de cette impiété ,
Et laisseroit aux Dieux le soin de leur querelle ;
Mais pour lui vous sçavez jusques où va mon zele ,
Tout ce qu'il fait me touche , & me perce le cœur.
Quel mortel jouïroit d'un plus parfait bonheur ,
S'il sçavoit bien user de son pouvoir suprême ;
Et si maître du monde , il l'étoit de lui-même :
Si pouvant subjuguier tant de peuples divers ,
Il avoit sçu donner la paix à l'Univers ,
Et content de l'Asie qu'il tient de la victoire ,
Il laissoit en repos le reste de la terre ;
Si loin de s'obstiner à vouloir des autels ,
Il faisoit révéler ceux des Dieux immortels ,
Et montroit à ces Dieux qu'animé d'un saint zele

Le plus grand des humains leur est le plus fidelle ;
Enfin si loin d'aller de climats en climats ,
Détrôner tant de Rois , renverser tant d'Etats ,
Il ne portoit par tout ses armes fortunées ,
Que pour le juste appui des têtes Couronnées !

Quelle gloire ! il verroit à son auguste Cour ,
Des quatre coins du monde arriver tour à tour ,
Scithes , Européens , Africains , & Barbares ,
Venir pour rendre hommage à des vertus si rares :
Et , dans un calme heureux , faisant fleurir ses loix ,
Seroit aimé des siens , & craint de tous les Rois.

Il veut être adoré ! quelle tache à sa vie !
Il souffre des Persans la lâche flatterie ;
Et mon cher Calisthene éprouve leur fureur ,
Ah dès ce même jour

P T O L O M E' E.

Au nom des Dieux , Seigneur ,
N'ayez pour cet ami , que des pleurs à répandre ;
Et pour le délivrer , n'allez rien entreprendre ;
On peut nous écouter , & vous seriez perdu ,
Si quelqu'un par hazard nous avoit entendu.

L I S I M A C U S.

Quoi je refuserois à cet ami fidelle ,
Le triste & seul secours qu'il attend de mon zele ?
Non , il cherche à finir ses déplorables jours ;
Ma main lui donnera ce funeste secours.

P T O L O M E' E.

Mais Alexandre

L I S I M A C U S.

Ami , je dois tout entreprendre !

Qui ne craint plus la mort , ne craint plus Alexandre.

P T O L O M E ' E .

Un amour sans espoir irrite vos douleurs ;
 Peut-être augmentez-vous vous même vos malheurs ;
 Peut-être Arfinoé vous est toujours fidelle ;
 Alexandre , il est vrai , s'est déclaré pour elle ;
 Mais il n'aima jamais constamment. . . C'est le Roi
 Cachez bien à ses yeux le trouble où je vous voi.

S C E N E I I .

ALEXANDRE , CLEON , LISIMACUS ,
 P T O L O M E ' E .

C L E O N .

L Es lieux rendent souvent la valeur inutile ,
 Seigneur , les Indiens sont dans un sûr azile ,
 Et depuis douze jours , malgré tous nos travaux ,
 Arimasse leur Chef se rit de nos assauts ;
 Jadis , vous le sçavez , cette roche escarpée ,
 Vit retirer Hercule , & sa valeur trompée ;
 Il en leva le siège : on dit même , Seigneur ,
 Qu'un tremblement de terre en chassa ce vainqueur.

A L E X A N D R E .

Hercule eut ses raisons pour quitter cette place ;
 J'ai les miennes , Cleon , & le fier Arimasse
 La verra dès ce jour réduite sous mes loix ,

Dû

Dût la terre trembler une seconde fois.
 Qu'on ne m'en parle plus ; dites moi , Ptolomée ,
 Et vous Lisimachus , d'où vient que dans l'armée ,
 Depuis hier loin d'y voir mes ordres respectés ,
 On ose murmurer contre mes volontés ?
 Je ne veux point changer les Loix de ces Provinces ;
 On sçait que leur coûtume est d'adorer leurs Princes ;
 Et pour suivre en cela l'usage des Persans ,
 Je les laisse à leur gré me prodiguer l'encens.

LISIMACHUS.

J'en conviens ; mais nos Grecs le souffrent avec
 peine.

ALEXANDRE.

Je le sçais , & je viens d'en punir Calisthene ,
 Qui m'osoit contester par d'insolens refus ,
 Un honneur qu'on rendoit aux Rois que j'ai vain-
 cus.

LISIMACHUS.

Je pourrois toutefois dire au grand Alexandre. . . .

ALEXANDRE.

Prince , j'ai mes raisons pour me le faire rendre ;
 Tout rit à nos desseins , tout tremble devant nous :
 L'Empire des Persans est tombé sous nos coups ;
 Nous avons subjugué la sauvage Hircanie ,
 Répandu la terreur jusqu'au fond de l'Asie ,
 Et nous touchons enfin , par cent travaux divers ,
 De conquête en conquête , au bout de l'Univers.
 L'Inde reste , & c'est tout ; une victoire encore
 Porte mes étendars du couchant à l'aurore :
 Cependant si je veux , après tant de travaux ,

Rendre le calme au monde y régner en repos ,
 Et maintenir en paix cette vaste puissance ,
 Je dois de Jupiter emprunter ma naissance ;
 C'est à lui qu'Olimpie a dit que je la dois ,
 Et l'Oracle d'Hammon a confirmé sa voix.
 Mais quoiqu'il en puisse être , & que l'on ose dire ,
 Par là du monde entier je m'affûre l'Empire ,
 Qui contre mon pouvoir se croiroit tout permis ,
 Tandis qu'au fils d'un homme il se verroit soumis.
 Vous donc qui partagez ma puissance & ma gloire ,
 Faites taire des bruits que j'aurois peine à croire ,
 Si Cleon n'avoit pris le soin de m'affûrer
 Que contre ma conduite on ose murmurer.

P T O L O M E E .

Comblez de vos bienfaits , Seigneur , & l'un &
 l'autre ,
 Vos seules volontés reglent toûjours la nôtre.
 Vous serez obéi.

A L E X A N D R E .

C'est assez , je l'attens ;
 Cependant je ne puis souffrir que plus long-temps
 Le barbare Indien ose en cette contrée ,
 De ses Etats tremblans me disputer l'entrée.
 C'est pour moi trop languir sur les bords de l'Indus ;
 Je prétens le passer , aller chercher Porus ,
 Dans le Rocher d'Aorne attaquer le barbare ,
 Le vaincre ; tout est prêt , & l'affaut se prépare ,
 Jupiter m'en assure , & nous l'en chasserons ,
 Vous m'y suivrez tous deux , j'y marche & j'en
 répons ;

Pour prendre à mon retour des mesures certaines,
Je vais voir leurs remparts, & me rendre chez les
Reynes ;

Vous m'y viendrez trouver ; ne suivez point mes pas,
Mais sauvez , s'il se peut , Calisthene au trépas.

(Ils sortent par un côté & Alexandre par l'autre.)

SCENE III.

ARSINOË', CEPHISE.

ARSINOË' appercevant Lisimachus qui sort.

L Lisimachus me fuit , tu le vois , ah ! Cephise.

CEPHISE.

J'ignore encore pourquoi vous en êtes surprise ,
Madame , & j'aurois crû que vous cherchiez ici
Le Prince votre frere.

ARSINOË'.

Et je le cherche aussi.

Pour me plaindre & sçavoir... Je n'ose te l'ap-
prendre ,

Lisimachus me fuit , ah ! que dois-je en attendre ?

De l'amour d'Alexandre il est sans doute instruit ;

Mais qui peut en avoir si-tôt semé le bruit ?

Hier seulement le Roi m'entretint de sa flamme ,

Toi seule en fus témoin , l'aurois-tu dit ?....

CEPHISE.

Madame,

Q ij

Vous qui me connoissez, je l'aurois révélé ?

Non ; d'autres l'ont appris , & quelqu'un a parlé ;
Sachez que d'un grand Roi l'on ne peut être aimée ,
Que sa flamme en tous lieux ne soit bien-tôt semée :
L'amour presque toujours rend les grands Rois heu-
reux ;

Mais s'il est des secrets, c'est rarement pour eux.

A R S I N O E'.

Ah ! Dieux, que cet amour me trouble par avance !

Cruel Lisimachus , toi qui fuis ma presence ,
Si de mon triste cœur tu sçavois l'embarras ,
Helas ! peut-être , ingrat , tu ne me fuirais pas.

C E P H I S E.

Quoi ! pour Lisimachus , votre cœur s'intéresse ?

A R S I N O E'.

Ecoute-moi , Cephise , & connois ta maîtresse ;
Lorsque mon frere & moi vinmes en cette Cour
Et quittâmes l'Epire, où j'ai reçu le jour ;
Tu fis voile avec nous ; Nous allâmes descendre ,
Dans la Grece, où déjà triomphoit Alexandre ,
Et depuis nous avons suivi ce conquérant ,
A qui tout l'Univers donne le nom de Grand.

Par lui nous espérons dans nos destins contraires ,
De remonter un jour au Trône de nos peres ;
Et pour pareil dessein , de toutes parts tu vois
Quelle foule le suit de Reines & de Rois.
Tu sçais qu'entre les Chefs qui sont dans son armée,
Toûjours Lisimachus a chéri Ptolomée ,
Et que mon frere aussi charmé de ses vertus
A toûjours tendrement aimé Lisimachus ,

Je vis avec plaisir leur amitié naissante,
Combien de fois , Cephise , avons - nous dans leur
tente

Vû revenir vainqueurs ces illustres amis ,
L'un & l'autre couverts du sang des ennemis ,
Et souvent de leur sang ! Là , parmi les alarmes
Ils calmoient mes frayeurs , ils effuyoient mes lar-
mes ,

Et mes larmes à peine achevoient de couler ,
Qu'à de nouveaux périls je les voyois voler.
Que la gloire a d'attraits ! vois s'il étoit possible ,
Que je n'apprissè alors à devenir sensible ?
Cephise , il est bien vrai , rien n'attendrit nos cœurs
Comme le fer , le sang , la guerre & les horreurs :
Par crainte ou par pitié d'abord on s'intéresse ,
Et de cette pitié l'on passe à la tendresse.
Quel cœur eût résisté ? j'entendois en tous lieux
Conter de mon vainqueur les exploits glorieux ;
Un jour dans un combat Alexandre lui-même
Lui mit autour du front son sacré diadème ,
Pour arrêter le sang qu'il en voyoit couler.
Enfin d'un feu secret je me sentis brûler ,
J'attendois son retour pour t'apprendre ma flâme ;
Mon frere sans sçavoir le secret de mon ame ,
Avec Lisimacus proposa de m'unir ,
Et vint de son amour un jour m'entretenir :
Juge de mon transport , & si j'en fus ravie.
Cependant il étoit alors dans l'Hircanie ,
Où faisant triompher les armes de son Roi ,
Il traînoit après lui la victoire & l'effroi ,

Il en revient enfin , mais depuis sa venue
Tu le vois , il me fuit , il évite ma vûë ;
Jamais deffous mes loix il ne fut engagé ;
Ou du moins s'il le fut , il a depuis changé.
Toi qui connois mon cœur juge de ma surprise :
Je t'ai dit mon fécet , tu conçois bien , Cephise ,
S'il étoit découvert en ce malheureux jour ,
Que je perdrois l'ingrat , fans perdre mon amour.

C E P H I S E.

Ne craignez rien de moi qui puisse vous déplaire ;
Je sçais , quand il le faut , & parler & me taire :
Mais puisqu'on ne vient pas encor nous détourner ,
Ecoutez un avis que j'ose vous donner.

Vous l'accusez à tort , il vous aime , Madame ,
Il faut que d'Alexandre il ait appris la flame ;
Et sa fuite sans doute est un aveu fécet ,
D'un violent amour qu'il vous cache à regret.

Vous pouvez aisément avec un peu d'adresse :
Du Roi qui vous chérit amuser la tendresse ,
Son cœur est peu sensible aux charmes de l'amour ;
Et peut changer d'objet avant la fin du jour ;
Cependant ce matin j'ai vû que votre frere
Presse Lisimacus qui s'obstine à se taire ;
Il cache un noir chagrin qu'on voit peint dans
ses yeux ,

Il aimoit Calisthene , il révère les Dieux ;
Et l'on peut soupçonner que l'extrême licence ,
Qui regne en cette Cour & l'irrite & l'offense.
Madame , s'il est vrai qu'il vous soit encore cher
A percer ce mistère il faut nous attacher ,

Pour le tirer d'un pas qui lui seroit funeste.
Le tems , les Dieux , l'Amour acheveront le reste.

ARSINOË.

Tu crois

CEPHISE.

Madame , on vient , c'est le Roi , je l'entens ;
Cherille est avec lui.

ARSINOË.

Sortons.

CEPHISE.

Il n'est plus temps.

SCÈNE IV.

ALEXANDRE , ARSINOË ,
CEPHISE , CHERILLE.

ALEXANDRE.

M Adame , quel bonheur en ces lieux vous
amene.

ARSINOË.

Seigneur , j'attens mon frere , & j'en étois en peine ;
J'apprens en ce moment qu'il doit se rendre ici.

ALEXANDRE.

Où , Princesse , & dans peu vous l'y verrez aussi ;
Mais Cleon qui venoit , par respect se retire ;
Approchez-vous , Cleon , qu'avez-vous à me dire ?

S C E N E V.

CLEON, ALEXANDRE, ARSINOE',
CEPHISE, CHERILLE.

C L E O N.

Seigneur, je ne scaurois, sans trahir mon devoir,
Vous cacher un moment ce que je viens de voir.

A L E X A N D R E.

Parlez.

C L E O N.

J'étois, Seigneur, dans la place prochaine;
Où l'on vient d'exposer le traître Calisthene,
Là, bien loin de servir d'exemple aux factieux,
Ce spectacle les rend encor plus furieux;
Je m'attendois à voir qu'on le chargeât d'injures;
Mais on n'entend partout que de secrets murmures,
On voit de toutes parts les soldats mutinés,
Prêts à se soulever, & leurs Chefs étonnés,
Loin de les contenir, par un morne silence
Paroissent avec eux être d'intelligence;
L'un regrette Clitus, & l'autre Philotas,
Polipercon, Lincaſte, Attalus, Amintas:
Le camp ne retentit que de plaintes diverses:
On dit que nous prenons les coutumes des Perses,
Et l'on entend crier d'une commune voix,
Que c'est trahir les Dieux que d'adorer les Rois.
Vous jugez bien, Seigneur, qu'il faut en diligence
De leur rebellion réprimer la licence.

Lcs

Les auteurs du desordre encor sont inconnus ;
 Mais on dit que pour chef ils ont Lisimacus.
 Après avoir parlé tout bas à Calisthene ,
 On l'a vû hautement murmurer de sa peine ;
 Et ses pleurs qu'à dessein à tous il laissoit voir ,
 Ont porté les soldats à trahir leur devoir.

ALEXANDRE.

Lisimacus , Cleon , Ciel ! puis-je bien le croire ,
 Lui que j'ai touûjours vû si zélé pour ma gloire !

ARSINOË.

Mais , Seigneur , ce ne sont encor que des soupçons.

ALEXANDRE.

De Calisthene , en lui je vois trop les leçons ,
 Madame , (qu'on me suive) adieu belle Princesse ,
 Pour calmer ce desordre à regret je vous laisse.

SCÈNE VI.

ARSINOË, CEPHISE.

ARSINOË.

TU me l'avois bien dit.

CEPHISE.

Il nous faut éviter

Qu'encor Lisimacus n'aille se presenter. . .

ARSINOË.

Je tremble pour ses jours.

Dieux ! le voici lui-même.

Songez à le tirer de ce péril extrême.

SCENE VII.

LISIMACUS, ARSINOË', CEPHISE.

ARSINOË'.

A H ! Seigneur , de ces lieux osez-vous approcher ?

Fuyez-en promptement , qu'y venez-vous chercher ?

LISIMACUS.

J'y viens chercher la mort , & c'est toute la grace
Que j'ose demander qu'Alexandre me fasse ;
A l'obtenir , Madame , aidez-moi par pitié :
Le Roi de mes forfaits ne sçait pas la moitié :
J'ai soulevé son camp sans dessein de le faire.
Je ne puis approuver l'honneur qu'on lui défère ,
Et ne puis voir brûler , sans un juste couroux ,
Un criminel encens , dont les Dieux sont jaloux :
Pour Calisthene , il sçait mes regrets légitimes ;
Mais il ignore encor le plus grand de mes crimes :

Pour hâter mon trépas , dites-lui que mon cœur
Ose brûler pour vous de la plus pure ardeur ,
Que l'amour ait jamais allumé dans une ame :
De grace , par pitié , instruisez-l'en , Madame ,
Ma mort vous vengera . . .

ARSINOË.

Justes Dieux ! votre mort !

Sçachez mieux l'intérêt qu'on prend à votre sort :
Voulez-vous qu'avec vous je meure en ce jour
même ?

Allez-lui déclarer , cruel , que je vous aime ,
Qu'Arfinoé ne peut répondre à son ardeur ,
Que nul autre que vous n'a pû toucher son cœur ,
Dites-lui . . .

LISIMACUS.

Ciel ! qu'entens-je.

ARSINOË.

Il n'est plus temps de feindre
Près de vous voir périr , je n'ai pû me contraindre.

CEPHISE.

Madame, songez-vous que le Roi furieux ,
Peut-être en un instant va paroître à vos yeux ?
Seigneur , quel temps , quel lieu , prenez-vous l'un
& l'autre ?

ARSINOË.

Sortez , au nom des Dieux , ma mort suivroit la
vôtre ,

Evitez Alexandre. Eloignez-vous , partez ,
Et sans plus différer , si vous m'aimez , sortez.

LISIMACUS.

Si je vous aime ? hélas !

ARSINOË.

Ah ! ma chere Cephise

Dans tes justes soupçons , tu ne t'es point méprise :
Oui , Lisimacus m'aime : as-tu vû son transport ?

R ij

Et comme pour moi seule il couroit à la mort ?

Mais depuis que je suis sûre d'en être aimée ,
Je suis de son péril encor plus allarmée ;
Allons tout employer pour sauver mon amant :
Le Roi m'aime , je puis l'appaiser aisément ;
L'amour sçait adoucir la plus forte colere ;
Mon prétexte sera l'amitié de mon frere.

Allons , Cephise , allons , il me faut aujourd'hui
Sauver Lisimacus , ou me perdre avec lui.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLEON, CHERILLE.

CLEON.

IL doit bien-tôt venir, & je le veux attendre.

CHERILLE.

Mais, Seigneur, après tout, que pouvez-vous prétendre ?

La Princesse d'Epire a calmé son couroux,
Voudra-t-il bien encor s'en rapporter à vous ?

CLEON.

Oùï, Cherille ; aux avis qu'en secret je lui donne
Assés facilement je sçais qu'il s'abandonne :

A la fin j'ai trouvé le foible de son cœur ;
La louange le touche, & ce fameux vainqueur
Qui tient tout asservi sous son pouvoir suprême,
De qui sçait le louer est esclave lui-même.

A cet appas flateur, Cherille, enfin je dois
Et le poste où je suis, & la faveur du Roi ;
Calisthene a long-temps exercé ma prudence ;
Mais sa chute a de près suivi son arrogance.
Lisimacus encor balance mon crédit ;

Ce favori tombé, c'en est fait tout me rit.

H üj

Qui peut autant que moi, me donne de l'ombrage,
Sur deux malaisément la faveur se partage.

Alexandre veut seul régner dans l'Univers ,
Je veux être aimé seul du maître que je fers.

On ne se souvient plus de ma naissance obscure ;
J'ai réparé le tort que m'a fait la nature.

La Sicile m'a vû fortir de vils parens ,

Et je me suis rendu plus grand que ses tirans :

Si je ne suis point né pour porter la Couronne ;

Le rang où je me vois vaut l'éclat qu'elle donne.

Contemple mon bonheur ; le plus puissant des Rois

Ne voit que par mes yeux, n'écoute que ma voix ;

Et tandis qu'on le voit , orné du diadème ,

Régner sur ses sujets , je régne sur lui-même.

Puisque j'ai scû monter à ce glorieux rang,

Sans donner des combats , ni répandre mon sang ;

Je veux m'y maintenir ; & qui me le dispute

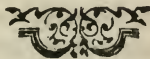
Doit , ou me voir tomber , ou trembler pour sa
chute.

Mon rival sert les Dieux , il en fait son appui ,

Mais c'est où je l'attens pour le perdre aujourd'hui :

Je t'ai dit mon dessein ; toi , ne songe , Cherille ,

Qu'à me bien seconder.



SCÈNE II.

ALEXANDRE , CLEON ,
CHÉRILLE.

ALEXANDRE.

ENfin tout est tranquille.

CLEON.

J'ai bien prévu, Seigneur, que dès qu'on vous verroit,
Chacun dans son devoir aussi-tôt rentreroit.

ALEXANDRE.

J'ai vu Lisimacus, suivi de Ptolomée,
Courant de tous côtés pour apaiser l'armée;
Et les soldats soumis ont demandé tout haut,
Que pour laver leur faute, on les mène à l'assaut.

CLEON.

Seigneur, pour prévenir les maux qu'ils pourroient
faire,

Des plus féditieux songez à vous défaire;
Pour une fausse attaque on peut les détacher
Du côté que l'Indus bat le pied du rocher.
Vous sçavez qu'en ce lieu la pente impraticable,
N'offre pour y monter qu'un accès effroyable,
Et que le fleuve encor rendant l'abord affreux,
Y va rompre à grand bruit ses flots impétueux:
Là bien-tôt ces mutins trouveront leur supplice;
Chérille les connoît.

H iij

Allez, qu'on les choisisse.

Et sur l'heure sans bruit, que ce détachement
Sur les bords de l'Indus s'avance promptement.

SCENE III.

ALEXANDRE, CLEON.

CLEON.

Seigneur, Lisimacus, quoiqu'on vous fasse entendre,

A l'honneur qu'on vous rend refuse de se rendre ;
Il souleve en secret les Macedoniens ;
L'éclat qu'ils en ont fait va jusqu'aux Indiens,
Et donne occasion à ce peuple barbare...

ALEXANDRE.

Je le sçais, je l'attens, je veux qu'il se déclare,
Et nous verrons s'il ose encore contester
Que je sois reconnu pour fils de Jupiter.

CLEON.

Les plus fameux héros que l'Orient révere
Ne prirent-ils pas tous Jupiter pour leur pere ?
Cependant, quel que soit leur immortel renom ;
Aucun d'eux ne soutint mieux que vous ce grand
nom.

ALEXANDRE.

Le voici.

CLEON.

Qu'il s'explique.

SCÈNE IV.

LISIMACUS, ALEXANDRE,
CLEON.

ALEXANDRE.

Approchez, dois-je croire,
Qu'après vous avoir vû si zélé pour ma gloire,
Oubliant tout à coup ce zèle & mes bienfaits,
Vous vous opposez seul à mes justes projets ?

LISIMACUS.

Moi, Seigneur, m'opposer....

ALEXANDRE.

Expliquez-vous sans crainte,
Et ne me payez point d'une inutile feinte,
Vous sçavez les raisons qui me font en ces lieux
Accepter les honneurs, que l'on ne rend qu'aux
Dieux,
Voulez-vous consentir à cet honneur suprême ?
Pouvez-vous?...

LISIMACUS.

Ah, Seigneur ! le pouvez-vous vous même ?
Et ne craignez-vous point que les Dieux irrités,
Ne détournent le cours de vos prospérités ?
Ces Dieux vous ont rendu triomphant dans la
guerre,
Ils ont mis en vos mains l'Empire de la terre,

Pour eux ils ne se sont réservé que les Cieux ;
Et vous voulez, Seigneur, vous en prendre à ces
Dieux !

Je l'avouerai pourtant, l'invincible Alexandre
Aux honneurs qu'on leur rend doit quelque jour
s'attendre ;

Vous ferez, il est juste, au rang des immortels :
Mais un Héros vivant n'eut jamais des Autels.
Cette immortalité, dont la gloire est suivie,
Ne vient qu'après le cours d'une brillante vie ;
Et cet honneur divin, quand on l'a mérité,
Est toujours un présent de la Postérité.

Il vous est dû, Seigneur, votre gloire immortelle
Aux siècles à venir servira de modèle,
Et l'Univers surpris de vos fameux exploits,
Pour célébrer vos faits, vous prêtera sa voix.

Pourquoi de Jupiter emprunter la naissance,
Quand vous n'avez besoin que de votre vaillance ?
Cessez, Seigneur, cessez de vous abandonner
Aux conseils malheureux qu'on ose vous donner,

C L E O N.

Ce conseil vous déplaît ? l'oracle l'autorise.

L I S I M A C U S.

L'Oracle dit aux Rois, ce qu'on veut qu'il leur dise.

C L E O N.

Peut-on trop honorer un Roi si glorieux ?

L I S I M A C U S.

Ne peut-on l'honorer sans offenser les Dieux ?

A L E X A N D R E.

Sans offenser les Dieux ? dois-je faire scrupule

De marcher sur les pas de Persée & d'Hercule ?

Ils reçurent vivants l'honneur que je reçois :

Cependant, qu'avoient fait ces Héros plus que moi ?

Pensez-vous qu'aveuglé d'orgueil je m'imagine
Que je suis descendu de céleste origine ?

Non, non, dans les combats j'ai vû couler mon sang ;

J'ai senti la douleur, je sçai quel est mon rang ,

Je suis homme & les Dieux me l'ont bien fait con-
noître :

Pour fils de Jupiter si j'ose ainsi paroître ,

Tant d'autres pour ses fils ont été reconnus ;

Et je verrai bien-tôt les Indiens vaincus ,

Si cette opinion une fois répandue

Fait pancher la victoire entre nous suspendue ,

D'ailleurs ignorez-vous que dans tout l'Orient

On rendoit à ses Rois les honneurs qu'on me rend ?

Non , que pour achever de conquérir la terre.

Je cherche à fuir par là les périls de la guerre :

On m'y verra toujours combattre des premiers

Et de mon propre sang arroser mes lauriers ;

Mais dans les champs de Mars, vous le sçavez vous-
même ,

L'on doit avec la force unir le stratagème.

LISIMACUS.

Qu'est-il besoin , Seigneur ? tout est presque soumis ;

Bien-tôt vous vous plaindrez d'être sans ennemis.

Un Héros tel que vous, terrible dans la guerre ,

Par sa seule valeur doit conquérir la terre.

CLEON.

Nous rendons ces honneurs dont on fait tant de cas

A certains Dieux , Seigneur, qui ne vous valent pas!
Quels Dieux! pour se montrer si jaloux de leur plaisir?

LISIMACUS.

Ces Dieux ne sont pas tels , que le croit le vulgaire;
Cleon, un seul d'entr'eux , en ses puissantes mains
Tient le destin des Rois & le sort des humains :
Les contes qu'on en fait sont des fables grossières ;
Et les sages en ont de plus pures lumières.

Vous le sçavez, Seigneur , & dès vos jeunes ans
On vous vit pénétrer ces secrets importants.

Vous le sçavez , Seigneur . . .

CLEON.

Mais sçavez-vous vous-même
Quelle est d'un si grand Roi la puissance suprême?

LISIMACUS.

Je sçai quel est des Rois le souverain pouvoir:
Mais la crainte des Dieux fait le premier devoir.

ALEXANDRE.

Oùi, mais j'ai toujourns eu gravé dans ma mémoire
De ne rien négliger pour augmenter ma gloire;
Pour elle mon dessein est de tout hasarder ;
Et pour me bien servir , il faut m'y seconder.

LISIMACUS.

Pour vous servir , Seigneur , quoique l'on me propose ,

Vous l'avez vû cent fois, il n'est rien que je n'ose,
Contre tous les mortels je suis prêt à courir ,
Contre les immortels je ne sçais que mourir ;

ALEXANDRE.

Eh bien ! suis malheureux le destin qui t'entraîne ;

Mérite mon courroux, imite Calisthène;
Méprise insolemment les ordres de ton Roi;
Mais si je t'en punis, n'en accuse que toi.

SCÈNE V.

ARSINOË, ALEXANDRE;
LISIMACUS, CLEON,
CEPHISE.

ARSINOË.

AH! Seigneur, & d'où vient ce retour de colère?
Qu'un si prompt changement va surprendre
mon frère!

ALEXANDRE.

Il ne mérite plus que vous parliez pour lui,
Madame, cet ingrat veut se perdre aujourd'hui:
J'ai fait de vains efforts pour fléchir son audace;
De frivoles raisons son esprit s'embarraße;
Il cherche à me déplaire, & lui-même deçû
Me refuse un honneur qui peut-être m'est dû.

à Lisimacus.

Tu vois avec plaisir que dans ce lieu sauvage
Un indigne rocher s'oppose à mon passage;
Que depuis treize jours sans succès l'attaquant,
Je ne puis m'avancer vers Porus qui m'attend.
Tu veux t'en prévaloir, & tantôt par tes larmes
Mes soldats révoltés déjà couroient aux armes,
Mais je sçaurai punir ces lâches attentats.

S C E N E VI.

CHERILLE, ALEXANDRE,
LISIMACUS, CLEON, ARSINOË',
CEPHISE.

C H E R I L L E.

PAr votre ordre, Seigneur, j'ai choisi les soldats;

Ils marchent au rocher & rien ne les arrête.

Sur les bords de l'Indus leur troupe est déjà prête;

Au signal qu'elle attend elle s'avancera.

A L E X A N D R E.

Quand il en sera temps, on le lui donnera.

Sortez.

U N G A R D E.

Un Envoyé de la part d'Arimasée

Pour vous parler, Seigneur, est sorti de la place,

Il demande à vous voir.

A L E X A N D R E.

Je vais l'entretenir,

Qu'à la tête du camp on le fasse venir.

Madame, il ne faut plus songer à le défendre;

Ferme dans son dessein, il ne veut rien entendre;

Mais puisqu'il veut périr, il faut le contenter:

Vous voyez quel sujet m'oblige à vous quitter.

SCÈNE VII.

LISIMACUS, ARSINOË', CEPHISE.

LISIMACUS.

Princesse, en ce moment permettez que j'oublie
Le courroux d'un grand Roi qui menace ma vie ;
Je vous vois, je vous parle, & ces beaux yeux en
pleurs

Me disent à quel point vous touchent mes malheurs ;
C'en est assez pour moi : quoique le Ciel m'envoie ,
Je ne puis trop payer ce moment plein de joie ;
Laissons aux justes Dieux le soin de l'avenir.
Princesse, cependant.....

ARSINOË'.

Qu'allons-nous devenir ?

Mais n'attendez de moi ni crainte ni foiblesse ;
Je sçaurai dans mon cœur renfermer ma tendresse.
Vous soutenez les droits de nos Dieux immortels ;
Vous défendez, Seigneur, l'honneur de leurs autels ;
Loin de vous condamner, j'approuve un si beau zèle ;
Je mourrai, s'il le faut, pour la même querelle :
Nos deux cœurs sont unis par de trop doux liens,
Pour séparer jamais vos intérêts des miens.

LISIMACUS.

Vous, mourir ? vous, Princesse, ah ! laissez-moi de
grace

Soutenir à moi seul le coup qui me menace,

L'on n'oseroit encore éclater contre moi :
 On prépare un assaut , & je sçais que le Roi ,
 Qui ne néglige rien pour augmenter sa gloire ,
 Craindroit en me perdant de risquer la victoire ;
 Ce n'est pas qu'il ne pût se passer de mon bras ;
 Mais j'ai pour moi le cœur des chefs & des soldats ;
 De leur soulèvement ma mort seroit suivie ,
 Et leur affection me répond de ma vie.

A R S I N O E'.

Ah ! Prince, quel que soit l'amour qu'ils ont pour
 vous ,

Que ne craindrai-je point d'Alexandre en couroux ?

L I S I M A C U S .

Helas ! en ce moment je crains fort peu sa haine ,
 L'amour qu'il a pour vous, fait ma plus grande peine ;
 Sa haine ne sçauroit que me priver du jour ;
 Mais, que ne me peut point enlever son amour ?

A R S I N O E'.

Non, non, de son amour vous n'avez rien à craindre ;
 C'est moi, Lisimachus, c'est moi qui suis à plaindre ;
 De ses feux méprisés je prévois les éclats ;
 Ils tomberont sur moi : mais qu'il n'espère pas ,
 A quelle extrémité que se porte sa rage ,
 Obtenir que de vous jamais je me dégage ;
 Je dépens de mon frere , il approuve nos feux :
 Rien ne pourra jamais rompre de si beaux nœuds.

L I S I M A C U S .

Ah ! charmante Princeffe , après cette assurance ,
 D'Alexandre irrité je crains peu la vengeance :
 Mais quand j'espérerois de calmer son couroux ,
 Voudra-t-il

Voudra-t-il consentir que je vive pour vous ?

ARSINOË.

Espérons.

LISIMACUS.

Il vous aime.

ARSINOË.

Il changera peut-être.

LISIMACUS.

Peut-on perdre l'amour que vos yeux ont fait naître

ARSINOË.

Le Roi n'a jamais eu de constantes amours.

LISIMACUS.

Qui vous aime une fois, vous aimera toujours.

ARSINOË.

Quelque coup imprévu qu'on n'oseroit attendre ,
Peut changer nos destins, & le cœur d'Alexandre ;
Mais n'allez pas au moins par une heureuse mort
Arracher Calisthene aux horreurs de son sort.

SCÈNE VIII.

ARSINOË, CEPHISE.

ARSINOË.

Cephise, conçois-tu le sort qu'on me prépare ?
Lisimacus mourra. C'en est fait. Roi barbare !
Le sang qu'il a versé pour toi dans les combats,
De ta rage aujourd'hui ne le sauvera pas.

CEPHISE.

Que ne contentez-vous qu'il adore Alexandre ?

Et qu'il quitte un ami qu'on ne peut plus défendre ?
 Madame ; c'est à quoi vous devez aujourd'hui
 Employer le pouvoir que vous avez sur lui.

A R S I N O E'.

Je connois mon amant, il est trop magnanime ;
 Pour garantir ses jours en commettant un crime ,
 Il périra plutôt , Cephise , & je sçais bien ,
 Qu'en cela mon amour sur lui ne pourroit rien.

C E P H I S E.

L'amour qu'il a pour vous le fléchira peut-être.

A R S I N O E'.

Quand l'amour d'un grand cœur sçait se rendre le
 maître ;

Quelque degré sur lui qu'il prenne de pouvoir ,
 Jamais il ne lui fait oublier son devoir ;
 Non, non, il ne faut pas , te dis-je , qu'on attende
 Qu'il consente jamais à ce qu'on lui demande.
 Il aime Calisthene , il révere les Dieux ;
 Il suivra son dessein , puisqu'il est glorieux ;
 J'en mourrai , je le sçais ; pourrois-je lui survivre ?
 Quelque soit son destin , je m'apprête à le suivre ,
 Quand deux cœurs bien unis brûlent des mêmes feux ,
 Ils doivent être ensemble heureux ou malheureux.



SCÈNE IX.

PTOLOMÉE, ARSINOË, CEPHISE.

PTOLOMÉE.

JE vous cherche par tout, mais enfin....

ARSINOË

Ah ! mon frere ,
Sçavez-vous d'Alexandre jusqu'où va la colere ?
Et que Lifimacus....

PTOLOMÉE.

Où je le sçai, ma sœur ,
Et crains plus que jamais quelque nouveau malheur ;
Les soldats , qui tantôt attendris par ses larmes
Avoient pour Calisthene osé prendre les armes ,
Séduits par la douceur d'un pardon spécieux ,
Viennent d'être tirés hors des rangs , à mes yeux ;
On les a commandés pour un coup qu'on médite ,
Ou l'on veut employer deux cens soldats d'élite :
Je sçais quel est ce coup , & je me trompe fort ,
Où sous un beau prétexte on les mene à la mort .
Le Roi par un affaut , dont tout le camp s'étonne ,
Prétend justifier le surnom qu'on lui donne ,
Attaquer l'Indien , le vaincre , & le porter
A reconnoître en lui le fils de Jupiter .
La fureur de Cleon par tout se renouvelle
Contre ceux qui des Dieux défendent la querelle .
Enfin l'orage gronde , & je crains quelque éclat .

Mais si les Indiens se rendent sans combat ?

P T O L O M E' E.

C'est ce qu'on n'attend pas, & ce qui me fait craindre.

L'Envoyé d'Arimasse est venu pour se plaindre,

Et pour nous insulter, Alexandre l'entend ;

Son courroux s'en aigrit , Cleon paroît content ,

Et je crains que déjà ce lâche sacrilege ,

Contre Lisimacus n'ait tendu quelque piège.

A R S I N O Ë'.

Ah ! mon frere , son sort fait le vôtre & le mien.

Allons veiller à tout , & ne négligeons rien.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLEON, CHERILLE.

CLEON.

ENfin je l'ai conduit au bord du précipice ;
 Je triomphe , Cherille , il est temps qu'il périsse ;
 Alexandre y consent , j'ai sçu le prévenir ,
 Et je l'attens encor pour l'en entretenir ;
 Il sçait qu'Arfinoé méprise sa tendresse ,
 Et que Lisimacus adore la Princesse ;
 Il l'a livré sans peine à mon ressentiment ;
 Pour en être écouté j'ai saisi le moment ,
 Qu'il venoit de quitter l'Envoyé d'Arimasse ,
 Qui se rit des desseins qu'on a fait sur sa place :
 Jamais je n'avois vû le Roi plus irrité :
 C'est le temps que j'ai pris , tous mes coups ont porté ;
 Cependant du Rocher l'attaque est résolüe ;
 Mais il m'importe peu quelle qu'en soit l'issüe ,
 Et que les Indiens soient vainqueurs ou vaincus ,
 Si je puis aujourd'hui perdre Lisimacus .

CHERILLE.

Mais si les Dieux qu'il sert embrassent sa défense ;
 Si ces Dieux irrités. . . .

C L E O N.

Tu crains donc leur puissance ,
 Crédule ! pour mener un projet à sa fin ,
 Agis avec prudence , & ris toi du destin.
 Quand on sçait avec art conduire une entreprise ;
 Les Dieux nous laissent faire , & le Ciel l'autorise ;
 Et tu verras ces Dieux , sans songer si j'ai tort ,
 Prendre sans balancer le parti du plus fort.

C H E R I L L E.

Mais ne craignez-vous point la Princesse d'Epire ;
 Vous sçavez que pour elle Alexandre soupire ;
 Lisimacus lui plaît , & pour le secourir. . . .

C L E O N.

Je sçais à quels moyens elle peut recourir ,
 Mais j'en crains peu l'effet , le Roi , tu peux m'en
 croire ,
 Fera toujours céder son amour à sa gloire ,
 Dans son superbe cœur la fiere ambition
 Ne laisse point d'accès à d'autre passion.
 Il veut être adoré : c'est par là qu'il aspire
 A voir tout l'Univers soumis à son Empire.
 Lisimacus s'obstine à n'y point consentir ;
 Envain Arsinoé voudra le garantir ;
 Le Roi sans être émû verra couler ses larmes.

C H E R I L L E.

Cependant il n'est pas insensible à ses charmes ,
 Et les cœurs les plus fiers.

C L E O N.

Tu connois mal le sien ,
 Lorsque la gloire parle , il n'écoute plus rien.
 Mais le voici.

SCÈNE II.

ALEXANDRE, CLEON, CHERILLE,
PTOLOMÉE.

PTOLOMÉE.

Seigneur, l'Envoyé du Barbare
Est déjà loin du camp, & chacun se prépare. ...

ALEXANDRE.

Avec quelle arrogance osoit-il me parler !
L'insolent demandoit si nous pouvions voler ?
Oui, pour aller à toi par des routes nouvelles ;
La valeur aujourd'hui nous donnera des ailes.

PTOLOMÉE.

Quand vous voudrez, Seigneur, nous pouvons ap-
procher ;
Les chemins sont ouverts jusqu'au pied du Rocher ;
On les a reconnus.

CLEON.

Seigneur, leur insolence
Nous doit faire juger quelle est leur confiance,
Peut-être faudroit-il nous approchant sans bruit,
Pour leur donner l'assaut attendre qu'il fût nuit ?

ALEXANDRE.

Qu'il fût nuit ? ce seroit dérober la victoire ;
Le Soleil fut toujours le témoin de ma gloire.

Au moins à cet assaut ne portez point vos pas ,
 Seigneur, l'occasion ne le mérite pas ;
 N'allez point en ces lieux hasarder une tête ,
 Qu'on ne sçauroit payer par aucune conquête.
 Vous le pouviez, Seigneur, quand par des coups puissans

Il falloit renverser l'Empire des Persans ;
 Ces exploits demandoient un bras comme le vôtre.
 Mais pour ceux d'aujourd'hui , laissez agir le nôtre.

Parmi tant d'ennemis, que ferons nous sans vous ?
 Quand vous vous exposez , vous nous exposez tous.
 Ménagez-nous , Seigneur , une si chere vie ;
 Par ma bouche , Seigneur, tout le camp vous en prie ;
 Tandis que vous vivrez , envain tout l'Univers
 Couvrira de soldats , & la terre & les mers ;
 Nous en triompherons au nom seul d'Alexandre :
 Mais si vous nous manquez , qui pourroit nous défendre ?

Vous avez à trente ans.

A L E X A N D R E .

Avec plaisir je vois
 Votre zele & l'espoir que vous fondez sur moi.
 Mais si vous regardiez mes actions passées ,
 Vous sçauriez un peu mieux pénétrer mes pensées :
 Je veux vous conserver , je le puis , je le dois ;
 Mais au lieu de mes ans qu'on compte mes exploits ;
 Un Roi doit mesurer la grandeur de sa vie ,
 Par les faits éclatans , dont on la voit remplie ,
 Comptez combien de fois avec vous j'ai vaincu ,
 Et

Et vous verrez que j'ai déjà long-temps vécu.

A l'affaut du rocher je marche à votre tête ;
Il est vrai , ce n'est pas une grande conquête ;
Mais je ne trouve rien d'indigne à conquérir
Où je trouve beaucoup de gloire à m'acquérir :
Je sçai que l'on ne peut le forcer sans miracle ,
Que les Dieux en courroux m'opposent cet obsta-
cle :

Mais je leur en sçai gré , je n'en ai point d'effroi ;
Ils m'offrent des périls qui sont dignes de moi.
Sçachez si tout est prêt , retirez-vous Cherille.
Vous, Cleon , demeurez , vous pourrez m'être utile.

SCENE III.

ALEXANDRE , CLEON ,

ALEXANDRE.

JE suivrai vos conseils ; mais je sens qu'en secret
Malgré ses attentats , je l'expose à regret.

CLEON.

Seigneur , sa peine est juste , il ose vous déplaire.

ALEXANDRE.

Quand je punis Clitus , je crus le devoir faire ,
Et cependant , Cleon , dès qu'il eut expiré ,
De quels affreux remords me vis-je déchiré ?

CLEON.

Quoi ! chacun pourra prendre une juste vengeance ;
Et le plus grand des Rois souffrira qu'on l'offense ?

Il est vrai, je le suis ; mais plus j'ai de pouvoir ;
 Plus je me sens forcé de faire mon devoir ;
 Car chacun a le sien , & chacun a son juge ;
 Je juge l'univers , mais l'univers me juge ;
 Et mon trône élevé rend de mes actions
 Arbitres & témoins toutes les Nations.
 Cependant c'est envain que mon cœur en soupire,
 Je me suis expliqué , je ne puis m'en dédire.

CLEON.

Il a trop mérité la peine qui l'attend ,
 Et s'il meurt , ce fera du moins en combattant ;

SCENE IV.

LISIMACUS, PTOLOME'E,
 ALEXANDRE, CLEON.

ALEXANDRE.

EH bien ! des ennemis quelle est la contenance ?
 Ont-ils pû découvrir que vers eux on s'avance ?

PTOLOME'E.

Oui , Seigneur , & déjà des Indiens surpris ,
 On voit les mouvemens , tous leurs postes sont pris ;
 Sur le haut du rocher leurs troupes s'épaississent ,
 Et de leurs cris affreux les vallons retentissent ;
 Notre approche pourtant semble les étonner ,
 Et nous n'attendons plus que l'ordre pour donner ;

ALEXANDRE.

Allons donc , & voyons si le fier Arimasse
Du discours qu'il m'a fait soutiendra bien l'audace?
Prince , vous conduirez les Macedoniens
Soutenus des Persans & des Hircassiens.
Pour toi , de mes soldats une troupe s'apprête ,
Sur les bords de l'Indus va te mettre à sa tête ;
Va , conduis-la toi-même au sommet du rocher.

P T O L O M E'E.

Quoi ! lui , Seigneur !

L I S I M A C U S.

Où moi ; je suis prêt à marcher ;
Et dans ce poste indigne au gré de son envie ,
en montrant Cleon.

Avec gloire , Seigneur , j'exposerai ma vie :
Car tout est glorieux , à qui suit comme moi ,
Sans rien examiner , les ordres de son Roi.

P T O L O M E'E.

Mais , Seigneur . . .

ALEXANDRE.

C'est assez , je ne veux rien entendre ;
Qu'à son poste bien-tôt chacun songe à se rendre.
Vous , suivez-moi , Cleon.



SCENE V.

PTOLOME'E , LISIMACUS.

P T O L O M E ' E .

E H ! pourquoi n'avez-vous ,
En feignant un moment , éludé son couroux ?

L I S I M A C U S .

Moi feindre ! non un cœur incapable de crainte ,
Prince , ne doit jamais recourir à la feinte.

P T O L O M E ' E .

Votre perte est certaine , & nous devons encoꝛ
Pour vous en garantir faire un dernier effort

L I S I M A C U S .

Non , le péril certain où Cleon seul m'expose ,
Est le plus grand honneur que mon cœur se propose :
La gloire en est pour moi , la honte en est pour lui ;
Voyez quel intérêt je soutiens aujourd'hui :
Je défens un ami , les Dieux , & ce que j'aime ,
Contre un Roi devant qui tremble l'univers même ,
Et contre tous les coups , dont je suis combattu ,
J'attens tout mon secours de ma seule vertu.

P T O L O M E ' E .

Ah Dieux ! que je vous plains !



SCÈNE VI.

ARSINOË', CEPHISE ,
LISIMACUS, PTOLOMÉE.

ARSINOË'.

Ciel que viens-je d'apprendre ?
Helas ! Lisimacus, est-il vrai qu'Alexandre
Par un ordre cruel vous expose à la mort ?

LISIMACUS.

Je suis encor , Madame , incertain de mon sort.
Quelquefois dans la guerre un destin favorable
Nous tire d'un péril qu'on croit inévitable :
Mais enfin quel que soit le danger qui m'attend ,
Puisque j'ai pû vous voir , je mourrai trop content.
à Ptolomée.

Vous avez approuvé , Prince , notre tendresse ;
Aux fureurs de Cleon dérobez la Princesse ,
Peut-être il oseroit attenter sur ses jours :
Ce traître a découvert nos secretes amours.
Il n'est rien que sa rage aujourd'hui n'entreprenne ;
Mettez-vous l'un & l'autre à l'abri de sa haine ;
Fuyez , ami , fuyez cette funeste cour :
Tirez Arsinoé d'un dangereux séjour.

ARSINOË'.

Non , non , Lisimacus , je vous fus destinée ,
Mon frere y consentit , ma foi vous est donnée ,

Je connois mon devoir ; & le couroux du Roi
 Ne peut tomber sur vous , qu'il ne tombe sur moi.
 L'ordre est donné , marchez , que rien ne vous re-
 tienne ,

Vous portez à l'assaut votre vie & la mienne :
 Je ne vous suivrai point dans l'horreur des com-
 bars ,

Mais je sçaurai de près suivre votre trépas.
 Tu seras satisfait , Roi cruel !

L I S I M A C U S .

Ah ! Madame

Quel trouble jettez-vous dans le fond de mon ame ?
 Le péril jusqu'ici n'avoit pû l'ébranler :
 Mais vous voulez mourir , je commence à trembler ;
 Princesse épargnez-moi ces cruelles alarmes ;
 C'est trop , si vous daignez m'honorer de vos lar-
 mes.

A R S I N O E'.

A quoi me serviroient des jours infortunés
 Qu'à des pleurs éternels je verrois destinés ?

P T O L O M E' E.

Madame , c'est trop tôt perdre toute espérance ;
 Et vous portez trop loin vos malheurs par avance.
 Que veut encor Cleon ?



SCÈNE VII.

CLEON , LISIMACUS ,
PTOLOMÉE , ARSINOË ,
CEPHISE.

CLEON.

JE viens vous avertir

Qu'on va donner l'assaut , qu'il est temps de partir ;
Que le Roi , près de qui déjà chacun se range ,
Jusqu'au pied du rocher a conduit la Phalange :
Mais de l'autre côté , vous qui devez marcher ,
Pourquoi tardez-vous tant à vous rendre au rocher ?
Alexandre s'en plaint , cela vous doit suffire.

LISIMACUS.

Tu pourrois t'épargner le soin de me le dire ,
Perfide ! c'est toi seul qui desires m'y voir.
Assez tôt j'y serai pour faire mon devoir :
Mais tremble en ce moment pour punir un impie ,
Que le Ciel ne me laisse encor assez de vie.

CLEON.

Consultez Calisthène.

LISIMACUS.

Ote-toi de mes yeux ;
Et crains de me trouver au sortir de ces lieux.

ARSINOË.

Ah ! mon frere , empêchez , courez

T iiij

SCENE VIII.

ARSINOË', CEPHISE.

ARSINOË'.

Quelle entreprise !

CEPHISE.

Madame , j'en frémis.

ARSINOË'.

Ah ! ma chere Cephise
Je me croyois , hélas ! au comble des malheurs ;
Cependant , chaque instant redouble mes douleurs.
O jour infortuné , qui vois couler mes larmes !
Hâte-toi par ma mort de finir mes alarmes ;
Il mourra , Dieux cruels ! pourquoi tant de couroux
Contre un jeune Héros qui s'expose pour vous ?
Je n'espère plus rien.

CEPHISE.

Pourquoi perdre courage
Madame ? jusqu'au bout résistons à l'orage.
Lorsqu'on est sans espoir , un imprévû secours . . .

ARSINOË'.

Que mon sort a changé de face en peu de jours !
Tout sembloit conspirer au bonheur de ma vie ;
Avec Lisimacus je devois être unie ;
Alexandre & mon frere attendant son retour ,
Pour cet heureux himen avoient marqué ce jour ;
Et ce jour qui devoit voir nos ardeurs fidelles ,

N'offre à mon triste cœur que des frayeurs mortelles:
La mort de toutes parts menace mon amant ,
Et l'orage grossit de moment en moment :
Dieux ! à quel desespoir me vois-je abandonnée!
Que vins-je faire ici , Princesse infortunée !
N'ai-je donc traversé tant d'Etats , tant de mers ,
Ne suis-je donc venue au bout de l'Univers ,
Que pour y voir périr un Héros que j'adore !
Un Héros qui pour moi

C E P H I S E.

Madame , il vit encore ;

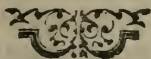
Les Dieux ont intérêt à conserver ses jours.

A R S I N O E'.

Les Dieux sont quelquefois inflexibles & sourds ,
Ils le seront pour nous ; regarde Calisthene ,
Il défendoit les Dieux , s'en mettent-ils en peine ?
Daignent-ils terminer les rigueurs de son sort ?
Daignent-ils l'en tirer par une heureuse mort ?
Ils craindroient d'irriter le superbe Alexandre ;
Et n'osent secourir qui les ose défendre.

C E P H I S E.

Modérez vos transports & daignez écouter. . . .



SCENE IX.

PTOLOME'E , ARSINOE' ,
CEPHISE.

ARSINOE'.

Quelle nouvelle encor me venez-vous porter,
Mon frere ?

PTOLOME'E.

Helas ! ma sœur malgré ma diligence ,
Votre amant de Cleon a puni l'insolence ;
Je voulois éviter qu'ils en vinssent aux mains ;
Je voulois prévenir les suites que je crains :
Mais tous deux s'étant joints , déjà , malgré mon zele ,
Les armes à la main decidoient leur querelle ;
Et même Calisthene a vû de sa prison ,
Tomber d'un coup mortel le perfide Cleon ;
Il est mort à ses yeux , & je viens vous l'ap-
prendre.

ARSINOE'.

Et le Roi ?

PTOLOME'E.

L'on ne sçait ce qu'on en doit attendre ;
Il l'a sçû , mais son cœur d'autres soins agité ,
Contre Lisimacus n'a pas fort éclaté.

ARSINOE'.

Et qu'est-il devenu ?

Sans tarder d'avantage

Il est allé , ma sœur , où son devoir l'engage ;
 Avant que de partir , il m'a dit de vous voir ,
 Et que certains avis lui donnoient quelque espoir.

S C E N E X.

A R S I N O E' , C E P H I S E.

C E P H I S E.

L Ifimacus espère , & Cleon est sans vie ?
 Ouï puisqu'enfin les Dieux ont puni cet impie ,
 Madame , je commence à juger par sa mort ,
 Que le Ciel se prépare à changer votre sort.

A R S I N O E'.

Je voudrois me flater d'une espérance vaine.

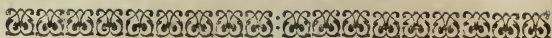
C E P H I S E.

La mort de votre amant est encor incertaine ,
 Il faut , Madame , il faut espérer jusqu'au bout ;
 Le succès de l'assaut décidera de tout.

A R S I N O E'.

Allons , Cephise , allons en attendre l'issuë ,
 A tous événemens tu me vois résoluë ,
 Contre les coups du sort , qui peuvent m'attaquer ,
 La mort est un secours qui ne peut me manquer.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARSINOË', CEPHISE.

ARSINOË'.

Alions

CEPHISE.

Où courez-vous ? que prétendez-vous faire ?
 Déjà le jour qui fuit à peine nous éclaire :
 Les ombres de la nuit vont obscurcir les Cieux ;
 Et vous voulez encor retourner en des lieux ,
 Où d'un terrible assaut les images funebres ,
 Vont mêler leurs horreurs à l'horreur des ténèbres ?
 Nous avons vainement , courant de tous côtés ,
 Porté jusqu'au rocher nos pas précipités ;
 Et vous voulez encor dans ce péril extrême ,
 Une seconde fois vous exposer vous-même :
 Madame, où croyez-vous trouver Lisimacus ?
 Il combat , ou poursuit les Indiens vaincus ,
 Et lui-même couvert d'une gloire nouvelle
 Peut-être en portera la première nouvelle.

ARSINOË'.

J'ai vû le lieu, Cephise, & ne puis espérer ,

Que jamais sa valeur puisse l'en retirer ;
 S'il combattoit ailleurs , je serois plus tranquille ;
 Mais que peut-on attendre où tout est inutile ?
 Songe qu'en ce moment ce que j'ai de plus cher ,
 Est parmi les périls de cet affreux Rocher ;
 J'ai vû , j'ai vû de près cette horrible tempête ;
 J'ai vû voler les dars qu'on lance sur sa tête ;
 Je voulois au travers des traits & des soldats ,
 Contempler ce guerrier & marcher sur ses pas ;
 J'aurois sçu le trouver ; mais tu m'as retenuë ,
 Cruelle ! pense - tu m'avoir bien secouruë ?
 Ah ! tout ce que l'assaut peut avoir de terreur ,
 Est-il à comparer au trouble de mon cœur ?
 Pourquoi m'arrête-tu ?

CEPHISE.

Madame , j'ose croire
 Que nous avons enfin remporté la victoire :
 On n'entend plus ici les cris des combatans ;
 Et vous serez de tout instruite en peu de temps.
 Votre frere paroît.

S C E N E I I.

PTOLOME'E , ARSINOE' , CEPHISE.

ARSINOE'.

Q Ue venez-vous m'apprendre ?

PTOLOME'E.

Tout cede enfin , ma sœur , aux armes d'Alexandre ;

J'ai vû fuir devant lui les Indiens vaincus ,
Et le Rocher est pris.

A R S I N O E'.

Que fait Lifimacus ?

Vous ne m'en dites rien , est-il encore en vie ?

P T O L O M E' E.

Je ne puis sur ce point contenter votre envie :
Son nom vole par tout , mais je ne l'ai point vû ;
Le Roi le fait chercher ; c'est tout ce que j'ai sçu.

A R S I N O E'.

Le Roi le fait chercher ? inutile recherche !
Ah ! mon frere , il est mort ; c'est envain qu'on le
cherche ;

Je ne dois plus songer qu'à le suivre aujourd'hui.
Son nom vole par tout ? & que dit-on de lui ?

P T O L O M E' E.

Ce qu'on en dit , ma sœur , est à peine croyable :
Nous avons attaqué ce Rocher effroyable ;
Le Roi , pour contenter les chefs & les soldats ,
A bien voulu d'abord ne s'y hasarder pas.
Mais le signal à peine à l'assaut nous engage ,
Qu'en'étant plus alors maître de son courage ,
Il vole à notre tête , & voit de toutes parts
Nos bataillons couverts d'une grêle de dars ,
De pierres & de feux , qui sur les avenues
Lancés du haut du Roc sembloient tomber des nuës.
Il le faut avoüer ; non , aucun des mortels
N'a mieux que ce heros mérité des autels ;
Sa valeur n'a jamais rencontré tant d'obstacles ,
Et jamais sa valeur n'a fait tant de miracles ;

De son rapide effort , rien n'arrêtoit le cours ,
 Nous le suivions de près en tremblant pour ses jours ;
 Et lui parmi le feu , le fer , & le carnage ,
 De rocher en rocher nous ouvroit le passage.
 Mais envain la valeur & l'exemple du Roi
 Nous faisoient affronter le péril sans effroi ;
 L'Indien résistoit , quand du lieu le plus proche ,
 On entend un grand bruit s'élever dans la Roche :
 A la cime aussi-tôt nous portons nos regards ,
 Surpris nous y voyons flotter nos étendarts ;
 L'ennemi qui les voit , entend nos cris de joie ,
 Croit que c'est un secours que le Ciel nous envoie ;
 S'étonne , & de son fort s'empressant de sortir ,
 Non pour nous attaquer , mais pour se garantir ,
 Se précipite en foule : & sa frayeur extrême
 Fait que croyant nous fuir , il nous cherchoit lui-même.

C'étoit Lisimachus qui caufoit leur effroi :
 Par un coup de bonheur , qu'à peine encor je crois ,
 Au sommet du Rocher sa troupe parvenue ,
 Leur venoit de donner cette alarme imprévue ;
 Pouffés par cette troupe ils se lançoient sur nous ,
 Et venoient en desordre expirer sous nos coups.
 Après cela , ma sœur , bien que l'on puisse croire
 Que nous aurions sans lui remporté la victoire ,
 S'il est encore vivant , Alexandre , dit-on ,
 Ne se souviendra plus de la mort de Cleon.

A R S I N O E'.

S'il est encor vivant ? hélas ! que dois-je attendre ?

S C E N E III.

ALEXANDRE, PTOLOME'E,
ARSINOE', CEPHISE,
CHERILLE,

ALEXANDRE,

Où, qu'il vienne; il n'a pas besoin de se défendre ;

J'ai vû ce qu'il a fait , & c'est assez pour moi.

PTOLOME'E.

C'est de Lisimacus , que leur parle le Roi.

ARSINOE'.

Ah ! Ciel , se pourroit-il qu'il fût encore en vie ?

CHERILLE.

Laisserez-vous , Seigneur , cette mort impunie ?

ALEXANDRE.

Envain , Cherille , envain tu voudrois m'y porter ;
Contre Lisimacus je ne puis t'écouter ,
Et bien-tôt de ma bouche il l'apprendra lui-même ;
Je n'examine plus , Madame , s'il vous aime ,
Ou , si d'accord ensemble au mépris de mes feux ,
Vous aviez fait dessein de me tromper tous deux.

ARSINOE'.

Quoi , Seigneur , vous pourriez.

ALEXANDRE.

N'achevez pas , Madame ,
Vous pourriez à mes yeux découvrir votre flamme ;
Vous

Vous m'aviez inspiré quelque amoureuse ardeur :
Mais j'ai toujours été le maître de mon cœur ;
Aux vulgaires Amants je laisse la constance ;
J'ai de plus grands desseins. . . .

CHÉRILLE.

Lisimacus s'avance.

SCÈNE IV.

LISIMACUS, ALEXANDRE,
CHÉRILLE, ARSINOË',
PTOLOMÉE.

LISIMACUS.

Seigneur.

ALEXANDRE.

Lisimacus, si je t'ai maltraité
Par ton entêtement, tu l'avois mérité.
Tu sçais que je pourrois encore avec justice,
Pour la mort de Cleon t'envoyer au suplice ;
Mais de cet attentat perdant le souvenir ,
Je veux recompenser qui je devrois punir.
Aujourd'hui je t'ai vû combattant pour ma gloire ,
En exposant tes jours assurer ma victoire ;
Je te la dois , ainsi reprends sous moi ton rang.

LISIMACUS.

Ah ! Seigneur, quand pourrai-je au prix de tout
mon sang.

Attens , & vois encor ce que je prétens faire :
 'Arfinoé te plaît , tu sçais qu'elle m'est chere ;
 Mais puisqu'enfin son cœur à tes desirs répond ,
 Ami je te la cede & te fais Roi de Pont.
 Es-tu content de moi ? parle, je te l'ordonne ;
 Que te faut-il encor ? demande, je le donne.

LISIMACUS.

De vos bienfaits, Seigneur, & surpris & confus. . .

ALEXANDRE.

'Après de tels bienfaits dois-je attendre un refus ?
 Tu sçais que quand j'aurai tout soumis par la guerre,
 Si je veux être en paix le maître de la terre,
 Il faut que sous le nom de fils de Jupiter,
 On me rende un honneur qu'on n'ose contester ;
 Les Macedoniens qui veulent s'en défendre ,
 Si tu veux commencer, sont prêts à me le rendre ;
 Ils me l'ont déclaré : commence, je l'attens ,
 Et ne me le fais pas demander plus long-temps.

LISIMACUS.

Disposez de mes jours , Seigneur , sans plus attendre,
 Montrons à l'Orient l'invincible Alexandre ,
 Passons le fleuve Indus, les chemins sont ouverts ,
 Et vous serez dans peu vainqueur de l'Univers :
 Sous un tel conquérant il faut que tout se range ;
 Nous irons au-delà de l'Hidaspe & du Gange ;
 Au bruit de votre nom tout fuira devant nous ,
 Et rien n'est impossible à qui combat sous vous.
 Quand le monde soumis. . .

Je vois ton artifice ,

Mais enfin tes raisons n'ont rien qui m'éblouissent ,

Le dessein en est pris , songe à plaire à ton Roi ;

Tu vois ce qu'aujourd'hui je veux faire pour toi ?

Ne me refuse plus ce que mon cœur désire ,

J'y suis trop engagé , pour m'en pouvoir dédire.

L'Univers se riroit de ma légèreté :

Consultez-en ici tous trois en liberté ,

Même pour le fléchir donnez-moi vos suffrages ;

Je vais des Indiens recevoir les hommages ,

Et reviens sur mes pas ; vous m'attendrez ici ;

Songe qu'à mon retour je veux être obéi.

Toi, Cherille, suis moi.

SCÈNE V.

ARSINOË , LISIMACUS ,
PTOLOMÉE

LISIMACUS.

Q Uoi toujours plus impie !

Ah ! pourquoi justes Dieux conserviez-vous ma vie !

Que ne me laissiez-vous périr dans les combats ?

A quoi m'exposez-vous , & par combien d'apas ,

Vois-je dans ce moment ma vertu combattuë !

Que de biens éclatans viennent fraper ma vûë ,

Ma Princesse , grandeur , sceptre , tout m'est offert ,

V ij

Un seul mot me les donne , & ce seul mot me perd ;
 Je sçais que vous avez trop d'horreur pour le crime ;
 Oûi , s'il me faut par là mériter ton estime ,
 Roi cruel ! j'y renonce : un cœur comme le mien ,
 De cherir la vertu fait son souverain bien.
 Pour cet heureux état que l'innocence donne ,
 J'abandonne & grandeurs , & maîtresse & cou-
 ronne ;

Ne crois pas de me voir un moment combattu ;
 Garde tous tes presens , laisse moi ma vertu.

P T O L O M E ' E .

Mais enfin , cher ami , que prétendez-vous faire ?
 Loin de vous obstiner , vous pourriez pour lui plaire ,
 Promettre & différer.

L I S I M A C U S .

Non , celui qui promet

A ce qu'il a promis consent , & se foumet.

A R S I N O E ' .

Pour les Dieux dès long-temps on connoît votre
 zele ;

N'avez-vous pas assez défendu leur querelle ?

De tant d'autres vertus vous êtes revêtu.

L I S I M A C U S .

Qui ne craint point les Dieux , n'a pas d'autre vertu ;
 Et pour ternir l'éclat de la plus belle vie ,
 Quoique l'on soit d'ailleurs , il suffit d'être impie.

P T O L O M E ' E .

Pour vous déterminer , vous n'avez qu'un moment.

L I S I M A C U S .

Sans crime je ne puis hésiter seulement ,

Je vois ce que je perds , mais je sçais , ma Princeſſe,
Que vous-condamneriez vous même ma foibleſſe ,
Si contre mon devoir lâchement ſuborné ,
J'allois ſouïller un cœur , que je vous ai donné.

ARSINOË.

C'en eſt fait , doux eſpoir , dont je m'étois flattée ,
Je te perdrai bien-tôt ; & mon ame agitée ,
A de nouveaux malheurs. . . .

LISIMACUS.

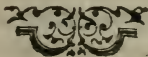
Madame , au nom des Dieux ,
Ceſſez de m'affoiblir par ces pleurs précieux ,
Il ſera bien-tôt temps de ſ'armer de conſtance ,
Califtene par moi tiré de ſa ſouffrance ,
Par un ſecret poiſon , qu'on avoit préparé ,
Au moment que je parle a ſans doute expiré.

ARSINOË.

Ciel que m'apprenez-vous !

CEPHISE.

Voici le Roi , Madame ,
Cachez bien à ſes yeux le trouble de votre ame.



SCENE VI.

ALEXANDRE , ARSINOË ;
 CEPHISE , CHERILLE ,
 LISIMACUS.

ALEXANDRE.

E H bien , vous avez sçu tantôt ma volonté ;
 Enfin se rendra-t-il ? & qu'a-t-on arrêté ?
 Je viens pour le sçavoir.

ARSINOË.

Seigneur , sans plus attendre ,
 Je crois qu'à vos desirs il est prêt à se rendre ;
 Mais à ses ennemis n'ajoutez point de foi.

ALEXANDRE.

Vous voulez l'excuser , Madame , je le vois ;
 Mais je ne prétens point le presser davantage
 Au fils de Jupiter l'Indien rend hommage ,
 Calisthene exposé , souffrant aux yeux de tous ;
 Pour me faire obéir suffit à mon couroux ;
 Je vous cédois pour prix de son obéissance ,
 J'ai senti que mon cœur se faisoit violence ;
 Auriez-vous obéi , si je l'eusse ordonné ?

UN GARDE (*se jettant à genoux.*)

Calisthene , Seigneur , vient d'être empoisonné.
 Par votre ordre , avec soin , je le gardois à vûë :
 Malgré ma vigilance , une main inconnuë ,
 D'un violent poison empruntant le secours ,

A fini son suplice, en terminant ses jours.

ALEXANDRE.

Traître, tu sçais l'auteur de cette perfidie,
Déclare moi qui c'est, ou c'est fait de ta vie.

LE GARDE.

Je craindrois d'accuser, Seigneur, un innocent.

ALEXANDRE.

Toi-même as fait le coup, perfide, & je t'entends.

LE GARDE.

Seigneur.

ALEXANDRE.

C'est trop long-temps soutenir ma presence,
Qu'on aille par sa mort expier son offense.

LISIMACUS.

Arrêtez, Alexandre, & voyez devant vous
Le coupable, sur qui doivent tomber vos coups;
C'est moi qu'il faut punir.

ALEXANDRE.

Je vais te satisfaire.

Gardes, que sur le champ. . .

ARSINOË.

Ah Ciel! qu'allez-vous faire?

Du crime qu'il s'impose éclaircissez-vous mieux?
Différez un moment, Seigneur, au nom des Dieux:
L'on n'a que trop de temps pour punir un coupable;
Mais quand le coup est fait, il est irréparable.
Quel regret eûtes-vous de la mort de Clitus?
Vous plaindriez peut-être autant Lisimacus.

ALEXANDRE.

Madame, c'en est trop, & je lui rends justice.

Gardes , qu'au premier ordre on le mene au fuplice;
Et pour fervir d'exemple aux maîtres comme lui ,
Qu'au lieu de Califtene on l'expose aujourd'hui.

LISIMACUS.

J'ai fervi mon ami , je n'ai plus rien à faire ;
Inventez des tourmens , je dois vous fatisfaire ,
Je ne m'en plaindrai point : mais vous êtes mon
Roi ,

Et vous êtes , Seigneur , plus à plaindre que moi.
Adieu , Princeffe.

Deux Gardes emmenent Lifimacus.

ARSINOË.

Helas !

SCENE VII.

ALEXANDRE , ARSINOË ,
CHERILLE , CEPHISE.

ALEXANDRE.

QUoi ? vous verfez des larmes ?
L'on me l'avoit bien dit , je connois vos allar-
mes ,
Vous l'aimez.

ARSINOË.

Ah ! Seigneur . . .

ALEXANDRE.

J'en fuis trop éclairci.

ARSINOË

ARSINOË.

Seigneur , mon frere l'aime.

ALEXANDRE.

Et vous l'aimez aussi.

Vous l'avez garanti deux fois de ma colere ;
Vous feignez de pleurer pour l'intérêt d'un frere ;
Mais , non , ne cherchez plus d'inutile détour :
Ces larmes , je le vois , sont des larmes d'amour.

ARSINOË.

Ah ! Seigneur , la pitié seulement m'intéresse :
Ne me soupçonnez point d'aimer. . . .

ALEXANDRE.

Eh bien , Princesse ,

Pour guérir mon esprit de ce soupçon jaloux ,
Il faut dès aujourd'hui m'accepter pour époux :
Vous connoissez mon cœur ; mais afin que le vôtre
Soit exempt deormais de brûler pour un autre ,
Venez sans différer jouir d'un si beau sort ,
Et que Lisimacus soit conduit à la mort ,
Vous ne répondez rien ?

ARSINOË (à part.)

Juste Ciel ! que répondre ?

Vous avez achevé , Seigneur , de me confondre ;
Perdez Lisimacus , éclatez contre moi ;
C'est par votre ordre exprès qu'il a reçu ma foi ;
Votre consentement nous donna l'un à l'autre ,
Et notre tendre amour naquit avant le vôtre ,
De peur de vous aigrir , je voulois le celer ;
Mais puisque l'on m'y force , il est temps de parler ;
Gardez tous les honneurs que vous me voulez faire ;

Rien sans Lisimacus ne peut me satisfaire ;
 Je préfère sans peine au destin le plus beau
 Le funeste plaisir de le suivre au tombeau.
 Après cela , Seigneur , tranchez sa destinée ,
 Si vous le condamnez , je me tiens condamnée :
 Un même arrêt nous sauve ou nous perd aujourd'hui ;
 Et je ne puis , que vivre ou mourir avec lui.

S C E N E V I I I .

ALEXANDRE , CHERILLE .

A L E X A N D R E .

O U sommes-nous , Cherille , & que viens-je
 d'entendre ?

A-t-on donc oublié que je suis Alexandre ?
 L'un ose me trahir au milieu de ma Cour ,
 Et l'autre ose à mes yeux exposer son amour .

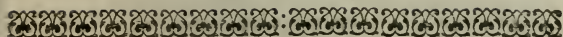
C H E R I L L E .

Punissez , punissez , Seigneur , qui vous offense .

A L E X A N D R E .

Oùi , sans aucun délai , courons à la vengeance ,
 Et sans considérer sur qui tombent mes coups ;
 N'écoutons aujourd'hui que mon juste courroux ,

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARSINOË , CEPHISE.

ARSINOË.

LE Roi se cache hélas , il n'est point dans sa
tente ,

Pour sauver mon amant , que faut-il que je tente ?
Ces lieux n'offrent partout à mes tristes regards ,
Que gardes effrayés courans de toutes parts ,
On n'ose me parler , on me fuit , on m'évite :
Dans tous les yeux en pleurs je vois sa perte écrite.

CEPHISE.

Lisimachus , Madame , est cheri des soldats ;
Leur révolte est à craindre , & l'on n'osera pas
Dans l'effroyable état où l'on vit Calisthene ;
Exposer à leurs yeux un si grand Capitaine ;
Alexandre content des exploits d'aujourd'hui ,
Révoquera l'arrêt prononcé contre lui.

ARSINOË.

Non , tout ce qu'il a fait , Cephise , est inutile ;
Le Roi fuit les avis d'Agis & de Cherille.

CEPHISE.

Pour fléchir Alexandre il ne faut qu'un moment ;

Après une victoire on pardonne aisément.

A R S I N O E'.

Le jour que ta valeur lui donne la victoire,
Il te comble d'horreur , tu le comble de gloire ;
Infortuné heros , quel prix de tes hauts faits !
Et les Dieux que tu fers souffriroient ces forfaits ?

C E P H I S E.

Moderez , s'il se peut , l'ennui qui vous accable.

A R S I N O E'.

Conçois tu bien l'état de mon sort déplorable ?
Tantôt pour délivrer mon amant du trépas ,
Des Gardes furieux j'ai retenu le bras.
Cependant je n'ai fait par ce cruel office ,
Que le livrer vivant aux horreurs du supplice.
Pourquoi lorsqu'il étoit tantôt prêt à mourir ,
Malheureuse , pourquoi , l'allois-je secourir ?
Pour finir mes tourmens , je n'avois qu'à le suivre ;
Maintenant comme lui je suis réduite à vivre.
Oh ! comble de disgrâce , oh ! trop funeste sort !
Les maux les plus cruels prennent fin par la mort ;
Mais dans mon desespoir , à qui tout autre cede ,
J'ai perdu le secours de ce triste remède.
Pardonne , cher amant , c'est moi qui t'ai conduit
Dans l'état où déjà peut-être es-tu réduit ;
Mais pouvois-je du sort prévoir la barbarie ?
Je me plains aujourd'hui d'avoir sauvé ta vie.

C E P H I S E.

Mais , Madame , pourquoi ce violent transport ?
Vous n'êtes pas encore instruite de son sort.

SCÈNE II.

PTOLOMÉE, ARSINOË, CEPHISE.

ARSINOË.

MOn frere vous pleurez.

PTOLOMÉE.

Helas !

ARSINOË.

Que va-t-on faire ?

Rien ne peut donc du Roi moderer la colere ?

PTOLOMÉE.

J'ai parlé, j'ai pressé. . . mais inutilement ,
Dieux ! que ne suivoit-il son premier mouvement ?
Alexandre, ma sœur, content de la victoire,
Dont à Lisimacus il croit devoir la gloire,
Surmontant son courroux vouloit lui pardonner,
Quand Agis & Cherille ont sçu l'en détourner.
Sur ces lâches flatteurs ce grand Roi se repose,
Et de tous nos malheurs ils font la seule cause :
Contre leurs sentimens j'ai long-temps contesté,
Mais ces traîtres enfin sur moi l'ont emporté.

Pour tromper les soldats, ils ont eu l'artifice
De faire changer l'ordre & l'heure du supplice ;
Et craignant à demain quelque rebellion,
On l'expose ce soir aux fureurs d'un Lion.

ARSINOË.

Aux fureurs d'un Lion ? oh ! vengeance cruelle !

Allons, courons par tout en porter la nouvelle ;
 Mon frere, aux nom des Dieux ne l'abandonnons
 pas,

Allons en informer les chefs & les soldats ,
 Ne perdons point de temps : si par toute l'armée
 Cette horrible nouvelle est une fois semée ,
 Les soldats soulevés d'abord en sa faveur ,
 Arrêteront du Roi la barbare fureur ,
 Et le fer à la main viendront jusqu'à sa tente
 Arracher ce heros. . . .

P T O L O M E'E.

C'est une vaine attente.

Les soldats qui pourroient s'opposer à sa mort
 Ne peuvent dans la nuit être instruits de son
 fort ,

On le leur cache exprès. Ceux qui veulent qu'il
 meure ,

Pour le perdre sans bruit , ont fait choix de cette
 heure ,

Un seul moyen , ma sœur , s'offre à le secourir ,
 Il vous doit venir voir avant que de mourir ;
 Alexandre l'ordonne , & lui fait grace encore ,
 Si vous pouvez enfin obtenir qu'il l'adore ;
 Il ne peut autrement éviter son couroux.

A R S I N O E'.

A quelle extrémité , Dieux ! me réduisez-vous ?
 Dois je le voir mourir d'une mort si cruelle ;
 Ou le porter moi-même à vous être infidelle ?
 Helas ! quand je voudrois par là le garantir ,
 Lui-même voudra-t-il jamais y consentir ?

Non , son grand cœur exempt des frayeurs qui m'é-
tonnent,
N'abandonnera point les Dieux qui l'abandonnent.

SCENE III.

LISIMACUS , ARSINOË ,
PTOLOMÉE , CEPHISE.

ARSINOË.

AH Ciel ! en quel état.

LISIMACUS.

C'est par l'ordre du Roi

Qu'en ce dernier moment , Princesse , je vous voi ;
Si je veux l'adorer encore il me fait grace ,
Mais vous sçavez trop bien ce qu'il faut que je fasse ;
Vous m'y voyez tous prêt , & je viens en ce lieu ,
Madame , pour vous dire un éternel adieu.

ARSINOË.

Helas !

LISIMACUS (à Ptolomée.)

Quoique mon sort ait de quoi vous surprendre ,
Respectez , comme moi , le couroux d'Alexandre ;
Cher Prince , perdez-en le triste souvenir ,
Et cachez , s'il se peut , aux siècles à venir
Une indigne action qu'on auroit peine à croire ;
C'est tout ce que je veux ; vous me le promettez ?
Gardes , où dois-je aller ?

Barbares, arrêtez ,
 Ou menez-nous tous deux à cet affreux supplice ;
 Allez le dire au Roi ; de tout je suis complice ,
 Pourquoi nous séparer ?

L I S I M A C U S (à Ptolomée.)

Au nom des Dieux, Seigneur. . .

A R S I N O E'.

Je ne le quitte point.

P T O L O M E' E.

Que faites-vous, ma sœur ?

L I S I M A C U S.

Ah ! Princesse, ma mort est trop digne d'envie ;
 Pour quel sujet plus beau puis-je donner ma vie ?
 Mon zèle pour les Dieux, l'amour que j'ai pour vous,
 Du sort qu'on me prépare m'ont attiré les coups.
 Après un tel bonheur, peut-on me plaindre encore ?
 Trop heureux de mourir pour tout ce que j'adore !
 Madame, adieu, je parts.

A R S I N O E'.

Adieu, Prince, je meurs.

L I S I M A C U S.

Quel spectacle, grands Dieux ! ô jour rempli d'hor-
 reurs !

Mais s'il faut pour jamais être séparé d'elle ,
 La peine qui m'attend me fera moins cruelle ;
 Et je ne crains, ami, dans son funeste sort
 Que la seule douleur qu'elle aura de ma mort.

P T O L O M E' E.

Ami, pour signaler l'amitié qui nous lie,

Que ne puis-je donner tout mon sang pour ta vie,
Cher ami ! je ne puis que pleurer ton malheur.

CEPHISE.

La Princesse se meurt, secourons-là, Seigneur,
Déjà ses yeux. . . .

SCÈNE IV.

ALEXANDRE, PTOLOME'E,
ARSINOE', CEPHISE,
CHERILLE.

ALEXANDRE.

Que vois-je, Arsinoé mourante ?

PTOLOME'E.

Réduite au desespoir vous voyez une amante,
Seigneur. Lisimacus vient de quitter ce lieu ;
Elle s'est évanouie , en lui disant adieu.
Pardonnez sa surprise ; & permettez qu'un frere
En perdant un ami serve une sœur si chere.

ALEXANDRE.

Moi-même en cet état je la vois à regret ;
Votre ami s'est perdu par un zele indiscret ,
Je voulois le sauver , mais pour l'obéissance
J'ai dû des attentats prévenir la licence.

ARSINOE'.

Qu'entens-je ? où suis-je hélas ! encore jete voi ;
Mon cher Lisimacus. . . ah barbare, c'est toi.

Qu'est-il donc devenu ? cher amant que j'adore ,
 En cet affreux moment un Lion te dévore :
 Ah ! Seigneur , prévenez un cruel repentir ,
 Encor , peut-être encore , on peut le garantir ;
 Ne prenez pas du moins la colere pour guide.

C H E R I L L E .

Il n'est plus temps , Madame , & c'est en vain. . .

A R S I N O E' .

Perfide !

La vertu te déplaît , tu l'as fait condamner ,
 Sans toi , monstre , le Roi vouloit lui pardonner.
 Ah Seigneur , par l'amour que vous m'aviez jurée ,
 Commandez que sa mort soit au moins différée.

A L E X A N D R E .

Princesse , je voudrois. . .

A R S I N O E' .

Courez , Gardes , allez ,

Alexandre le veut , partez , courez , volez.
 Helas ! je parle en vain. Lisimacus expire ,
 On ne m'écoute point Ciel ! encore je respire !
 Tiran , crains les transports de mon ressentiment :
 Ou donne moi la mort , ou rends moi mon amant ,
 Inhumain , tes bourreaux n'ont pas eû le courage
 De te prêter leurs bras pour contenter ta rage.

P T O L O M E' E .

Ah ! ma sœur. . .

A R S I N O E' .

Tu te fers pour cet horrible emploi ,
 D'un Lion furieux , moins feroce que toi :
 Cruel , si tu veux voir ta vengeance assurée ,

Crois-moi , commande aussi que j'en sois dévorée ,
Crains que Lisimacus ne vive dans mon cœur ;
Acheve , prends ma vie , assouvis ta fureur.

P T O L O M E' E.

Seigneur , elle s'égare , & sa triste pensée.

A L E X A N D R E.

J'excuse la douleur d'une amante insensée ;
Je la plains.

A R S I N O E'.

Cependant c'est vous , injustes Dieux ,
Où, c'est vous qui là haut tranquilles dans vos Cieux ,
A sauver qui vous sert ne pouvez vous résoudre ,
Et , qui pour le venger , n'osez lancer la foudre.

Pour qui donc faites-vous si souvent dans les airs
Gronder votre tonnerre , & briller vos éclairs ?

Si , tandis qu'un grand cœur , pour vous se sacrifie
Aux Lions affamés vous prodiguez sa vie.

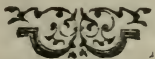
Non , je n'ai plus besoin de vos cruels secours ;
Je veux finir ici mes déplorables jours.

Heureuse ! si je puis y perdre la lumière.

Heureuse ! si je puis y mourir la première ,

Et n'apprendre jamais. . . . Ciel ! puis-je un seul
moment ,

Sans mourir de douleur y songer seulement ?



SCENE V.

UN GARDE, ALEXANDRE,
PTOLOME'E, ARSINOE',
CEPHISE.

UN GARDE.

AH! Seigneur, quel spectacle!

ARSINOE'.

Oh! Ciel que vais-je entendre?

ALEXANDRE.

En est-ce déjà fait : & que vienstu m'apprendre?

GARDE.

Vous m'en voyez, Seigneur, encor tout hors de
moi,

Au rapport de mes yeux, je n'ose ajouter foi.

ALEXANDRE.

Qu'est-il donc arrivé? parle, je te l'ordonne.

Reviens de ta surprise, & que rien ne t'étonne;

C'est moi qui l'ai voulu, qu'as-tu vû, qu'a-t-on fait?

Lisimacus a-t-il expié son forfait?

GARDE.

Sans se plaindre du fort ni de votre justice:

Il est allé, Seigneur, au lieu de son supplice;

Des flambeaux allumés la funebre lueur,

Eclairant le spectacle, en augmentoit l'horreur,

Aussi-tôt on l'a vû sans changer de visage,

Descendre en un cachot tout rempli de carnage.

Le terrible Lion qu'on avoit préparé,
 D'une grille de fer en étoit séparé.
 On l'ouvre ; du Lion , la grandeur épouvante,
 Il présente une tête affreuse , menaçante ,
 Rugit , & bat ses flancs , cherche de toutes parts ,
 Et sur Lisimacus fixe enfin ses regards ;
 La fureur tout à coup dans ses yeux étincelle,
 Tous nos cœurs sont glacés d'une frayeur mortelle ,
 Le fier Lisimacus d'un regard assuré ,
 Contemplant le péril pour lui seul préparé ,
 Ceint son bras d'une écharpe , & montre avoir
 envie ,
 Tout defarmé qu'il est , de défendre sa vie.
 On tremble à cet aspect ; le Lion à l'instant
 Fond sur Lisimacus ; Lisimacus l'attent ,
 L'observe , prend son temps , & dans sa gueule
 avide ,
 Prompt à le prévenir plonge un bras intrépide ,
 L'animal arrêté , par des rugiffemens
 Exprime sa fureur pendant quelques momens ;
 Puis pour se délivrer de ce bras qui le tuë ;
 En vain de tous côtés , & s'élance , & se ruë ;
 Lisimacus le suit , tant qu'enfin harassé ,
 Il le voit à ses pieds mourant & terrassé.
 Alors du creux gosier de la bête expirante ,
 En arrachant la langue encor toute écumante
 Au Garde des Lions il adresse la voix :
 Fais en sortir un autre , & fais un meilleur choix ,
 Lui dit-il. A ces mots on fremit , on s'étonne ,
 Le Garde encor sur lui déchaîne une Lionne ;

Mais du Lion sanglant elle n'ose approcher ,
Et dans sa cave obscure elle court se cacher.

A ce qu'on vient de voir mille voix applaudis-
sent

De cris d'étonnement les voûtes retentissent ;
On demeure en suspens , & moi je viens , Seigneur ,
Sçavoir ce qu'il vous plaît ordonner du vainqueur.

A L E X A N D R E .

Je vous entens , grands Dieux ! je vois que ce mira-
cle ,

Qui part de votre main , est un digne spectacle ,
Qui montre à l'univers que vous êtes jaloux
Des suprêmes honneurs qui ne sont dûs qu'à vous.

Eh bien , je vous les cede , & loin d'y plus préten-
dre ,

Je veux mettre ma gloire à vous les faire rendre.
Qu'on le fasse venir , je veux tout oublier ,
Le Ciel a pris le soin de le justifier.

Ouï , quoiqu'avec raison fier de cette aventure ,
Il ne puisse sans peine oublier mon injure ,
Je veux de tant de biens le combler désormais ,
Qu'il ne se souviendra que de mes seuls bienfaits.

A R S I N O E'.

Grands Dieux ! de quels périls tirez-vous l'inno-
cence ;

Non , jamais qui vous sert ne doit perdre esperance.

A L E X A N D R E .

Affez & trop long-temps , de lâches imposteurs ,
Ont sçu m'empoisonner par leurs conseils flatteurs ,
Je veux me délivrer de leur troupe servile ;

Et je bannis Agis & l'infame Cherille ;
 Du faite de la gloire où l'on me voit monté ,
 Ces esprits dangereux m'auroient précipité.
 Pour perdre Calisthene, ils ont sçu me surprendre ;
 Mais enfin je rendrai tant d'honneurs à sa cendre,
 Que ces tristes honneurs qu'il a trop mérités,
 Peut-être appaiseront ses Mânes irrités.
 Heureux ; si je pouvois ensevelir de même
 Dans un profond oubli ; cet oubli de moi-même ;
 Et cacher , en voilant la triste vérité ,
 Cet endroit de ma vie , à la postérité.

ARSINOË.

Oublierez-vous, Seigneur , mes fureurs & mes craintes ?

Contre les Dieux & vous, j'ai fait les mêmes plaintes ;

Vous aviez prononcé ce funeste trépas ,
 Au fonds de votre cœur vous ne l'approuviez pas.

ALEXANDRE.

Votre plainte étoit juste , & c'est à vous, Princesse,
 Pour gagner votre amant qu'il faut que je m'adresse ;
 Vous avez sur son cœur un absolu pouvoir,
 Faites qu'il m'aime encore. . . .

ARSINOË.

Il suivra son devoir.

PTOLOMÉE.

Oùï, Seigneur , je l'ai vû dans son malheur extrême
 S'intéresser pour vous. . . mais le voici lui-même.

SCENE DERNIERE.

LISIMACUS, ALEXANDRE,
ARSINOË, PTOLOMÉE,
CEPHISE.

ARSINOË.

AH! Ciel!

ALEXANDRE.

Lisimacus, oublions le passé.

J'ai voulu te punir, tu m'avois offensé;
Mais je vois que les Dieux embrassent ta défense;
Soyons amis, je cede enfin à ta constance.

LISIMACUS.

Ah! Seigneur, si le Ciel veut exaucer mes vœux...

ALEXANDRE.

Rends moi ton amitié, c'est tout ce que je veux.
Je connois ton amour, & je sçais ta tendresse;
Accepte de ma main la main de la Princesse.
Ta valeur a soumis la Thrace sous ma loi,
J'y joins tous les Etats de Pont, je t'en fais Roi:
Ces peuples belliqueux ont besoin d'un tel maître;
Et déjà je t'avois jugé digne de l'être.

LISIMACUS.

Avec respect, Seigneur, je reçois vos bienfaits,
J'en connois tout le prix: ils passent mes souhaits;
Mais

TRAGÉDIE.

257

Mais quels que soient les biens qu'un heureux sort
m'envoie,

Votre retour, Seigneur, fait ma plus grande joye.

ALEXANDRE.

Enfin, de tous côtés je suis victorieux :

Allons de tant de biens rendre graces aux Dieux.

F I N.



L'OPINIÂTRE,

C O M E D I E

EN VERS

ET EN TROIS ACTES,

Représentée pour la première fois le 19 Mai 1722.

LOPINSKY

1875

1875

1875

1875

REMARQUES HISTORIQUES

Sur l'Opiniâtre.

LA Comédie de l'Opiniâtre composée d'abord en cinq Actes , puis remise en trois Actes , & ainsi représentée au mois de Mai 1722 , eût un succès assez favorable. On prétendit cependant que l'Auteur n'avoit pas tiré tout le parti qu'il auroit pû du caractère qu'il traitoit , & des situations que ce caractère lui pouvoit donner ; on remarqua que les trois principaux traits d'opiniâreté n'étoient pas assez marqués ou assez comiques. Que l'on ait eu tort ou raison , c'est ce qu'on laisse au Lecteur à décider. Il ne s'agit ici que de l'historique de la pièce , & voici ce qu'elle occasionna peu de tems après sa premiere representation.

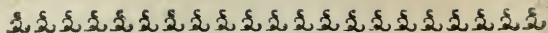
Comme elle fut annoncée par l'Auteur du Grondeur , un parent de M. de Palaprat fit insérer dans le Mercure du mois de Juin 1722. l'extrait d'une lettre qu'il écrivoit à ce sujet à un de ses amis de Province , & par laquelle il proposoit comme un problème littéraire de sçavoir : « Si par l'annonce de l'Opiniâtre de l'Auteur du Grondeur , M. de Brueys a voit eu dessein de faire entendre que M. de Palaprat eût travaillé avec lui à la Comédie de l'Opiniâtre , ou que M. Brueys eût seul fait le Grondeur ? »

C'étoit frapper l'endroit sensible de M. Brueys , que de l'attaquer sur le Grondeur ; il a toujours eu pour cette pièce une tendresse de pere , & un goût de préférence qu'il n'a jamais démenti ; aussi ne tarda-t-il pas à repousser l'offense , & il communiqua le mois suivant aux Auteurs du Mercure , une lettre adressée à un de ses amis de Paris , dont voici l'extrait , & dans laquelle il résolut ainsi le problème proposé.

„ Au reste , je ne sçai de quoi s'avise le
„ parent de notre cher ami ; il est vrai que nous
„ avons été associés autrefois , mais il y a long-
„ tems que notre société est finie. Depuis ce tems-
„ là nous avons donné M. de Palaprat & moi des
„ pièces de Théâtre pour notre compte particu-
„ lier , & sans partage ; lesquelles nous nous com-
„ muniquions l'un à l'autre , comme des amis qui
„ se consultent : c'est ainsi que je puis lui avoir
„ envoyé il y a 15 ou 16 ans à Paris un Can-
„ nevas de l'Opiniâtre en cinq Actes , & qu'on
„ peut avoir trouvé parmi les papiers de ce cher
„ ami ; mais il n'a jamais travaillé , ni prétendu ,
„ ni pû prétendre aucune part à cette pièce , qui
„ de son vivant & sans sa participation , a été pre-
„ sentée par vous , Monsieur , aux Comédiens. Je
„ ne suis pas moins surpris de ce que ce parent
„ trouve mauvais que l'on ait annoncé l'Opiniâ-
„ tre par l'Auteur du Grondeur : Messieurs les
„ Comédiens , avec tout Paris , ne sçavent-ils pas
„ que j'en suis véritablement le père ? quoique M.
„ de Palaprat l'ait produit dans le monde , qu'il l'ait
„ enrichi de ses biens , & qu'il m'ait fait l'honneur
„ de l'adopter , ainsi que je lui écrivis à lui-même
„ il y a huit ou dix ans ; ce qu'il ne desavoüa point
„ par la réponse qu'il me fit , que j'ai heureusement
„ conservée , que je montrai à M. le Duc de Ro-
„ quelaure , parce qu'il s'étoit élevé chez lui sur ce
„ sujet une querelle de Parnasse qui fut décidée par
„ là. M. de Palaprat ne laissa-t-il pas annoncer la
„ Tragédie de Gabinie de l'Auteur du Grondeur ,
„ quoiqu'elle fût imprimée sous mon nom , & dé-
„ diée à M. le Comte d'Ayen , aujourd'hui Duc de
„ Noailles ? Les Empiriques & Pathelin n'ont-ils
„ pas été annoncés de même du vivant & au sçû de
„ M. de Palaprat , sans qu'il ait tiré aucune part
„ de ces pièces , ni qu'il m'ait cherché aucune chi-

„ canne sur l'annonce ? Ainsi pour résoudre le pro-
„ blême de son parent, je ne veux ni partager avec
„ lui le produit d'une pièce qui est toute de moi ,
„ ni flétrir la mémoire de mon cher ami , en le
„ privant de la gloire d'avoir quelque part à la
„ production du Grondeur ; & je veux même par
„ respect pour sa mémoire, ne pas dire tout ce que
„ je pense sur le procédé extraordinaire de son pa-
„ rent.....,

On n'a pû se dispenser de rapporter ici à l'occa-
de ce fait la lettre de M. Brueys, puisqu'elle est
une preuve plus que suffisante, de la raison qu'on
a eu de mettre le Grondeur au nombre de ses
ouvrages.



A C T E U R S.

LE BARON, Pere d'Erasle.

ERASTE, Fils du Baron.

LA MARQUISE, Mere de Dorise.

DORISE, Fille de la Marquise.

LE MARQUIS, Mari de la Marquise,
& crû Ibrahim Turc.

DAMIS, Cousin du Baron & d'Erasle.

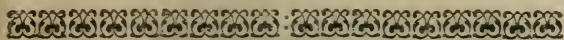
CLITANDRE, Amant de Dorise.

LARAME'E, Hôte, autrefois valet du
Marquis.

TOINON, Fille de Chambre de Do-
rise.

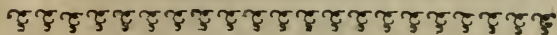
*La Scene est chez la Marquise dans un
Bourg, près de Toulon.*

L'OPINIATRE,



L'OPINIÂTRE,^A

C O M E D I E.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, LE BARON, DAMIS.

LE BARON.

Vous sortez ?

ERASTE.

Oui, Monsieur,

LE BARON.

Mais, mon fils.

ERASTE.

Oui, mon pere,

Je fors.

LE BARON.

Après l'éclat que vous venez de faire,

Sortir si brusquement, mon fils, que dira-t-on ?

Tome I.

Z

ERASTE.

L'on dira. . . l'on dira, Monsieur, que j'ai raison.

LE BARON.

Mais vous sçavez à quoi la bienséance engage ;
 La Marquise consent à votre mariage ;
 Ses parens à Toulon ce matin avertis ,
 Seront ici ce soir , & sont déjà partis ;
 Chez elle vous joüez , vous passez la soirée ;
 Et par votre imprudence une bague égarée ,
 Et que peut-être encor trouveroit-on sur vous ,
 Vous fait quitter le jeu ; puis ferme contre tous
 Vous osez soutenir que sa fille Dorise
 Vouloit avoir la bague , & qu'elle vous la prise.

ERASTE.

Mais, Monsieur, je le sçais, j'en suis sûr, elle l'a,
 Et j'en mettrois au feu cette main que voilà.

DAMIS.

Oh ! Monsieur le Baron, nous sçavons bien la chose.

LE BARON.

Mais, quand cela feroit, est-il séant qu'il ose
 Soutenir contre tous opiniâtement. . .

ERASTE.

Eh bien, Monsieur, j'ai tort, j'ai tort assurément ;
 On le veut, je me rends.

LE BARON.

Eh, je crois vous entendre,
 Erasle, & ce n'est pas ainsi qu'on doit se rendre.

ERASTE.

Mais, le doit-on, Monsieur, lorsque l'on a raison ?

LE BARON.

Raison ? . . . Vous vous fondez sur un simple soupçon.

Clitandre avoit donné cette bague à Dorise ,

Parce qu'en mariage elle lui fut promise :

Mais aujourd'hui sa mere approuvant nos desfeins ,

A voulu qu'elle ait mis cette bague en vos mains ,

Et vous la soupçonnez d'avoir voulu reprendre

Un présent qui venoit de la main de Clitandre.

Voilà sur quel prétexte , & sur quoi seulement

Rien ne peut vous tirer de votre entêtement ;

Mais puisqu'enfin demain de l'aveu de la mere ,

Vous épousez Dorise , ainsi que je l'espere ;

Lorsqu'un himen heureux va joindre nos maisons ,

Devez-vous soutenir sur de simples soupçons ,

Qu'elle vous a repris la bague de Clitandre ?

ERASTE.

Mais qui donc , je vous prie , est venu me la prendre ?

LE BARON.

Je ne sçais , mais enfin je connois votre esprit ,

Vous n'en démordrez point , puisque vous l'avez dit.

DAMIS.

Mon cousin n'a pas tort , je vous en fais excuse.

ERASTE.

Moi tort , Monsieur , moi tort ? Qui faut-il que j'accuse ,

Que celle qui cherchoit , sans doute , à la ravoir ?

Z ij

Nous jouïons , j'ai ma bague , on demande à la voir ;

Je la donne , on la voit , on la met sur la table ;
Je ne l'ai point reprise , ou je sois misérable ;
Et lorsque je rêvois au coup que j'ai perdu ,
Vous en êtes témoin , ma bague a disparu.

Toinon s'est mise à rire , en regardant Dorise ,
Monsieur , je le soutiens , c'est elle qui l'a prise.

D A M I S.

L'on n'en sçauroit douter.

L E B A R O N.

Mon Dieu , Monsieur Damis ,
Sans lui complaire en tout , soyez de ses amis ,
Son sentiment toujours est la regle du vôtre ,
Quand il est d'un avis , vous n'en avez point d'autre ;
A présent qu'il est nuit , s'il s'avisait ici
De dire qu'il est jour , vous le diriez aussi ,
L'on doit pour ses amis avoir quelque indulgence ;
Mais on ne porte pas si loin la complaisance ;
Et lorsque sans raison , il s'obstine si fort ,
Vous devriez au moins lui dire qu'il a tort ;
Mais vous n'en ferez rien , j'ai beau vous le rebattre ,
Et vous mourrez flatteur , & vous opiniâtre.

E R A S T E.

Eh ! Monsieur , quand j'ai tort je me rends sans détour ;

Mais lorsque j'ai raison.

L E B A R O N.

Vous l'avez donc toujours ;
Erasle ; car jamais je ne vous ai vû rendre ,

Vous soupçonnez Dorise, à cause de Clitandre ;
L'apparence est pour vous , j'en demeure d'accord ;
Mais voici sûrement en quoi vous avez tort.

Croyez-vous que ce soit assez que l'apparence ,
Pour soutenir un fait avec tant d'assurance ?
Et s'il n'en étoit rien , n'enrageriez-vous pas ,
D'avoir mal à propos fait un si grand fracas ?

Je veux que vous soyez assuré de la chose ,
Alors que contre nous tout le monde s'oppose ,
A la voix générale il faut s'accommoder ;
Et , quoiqu'on ait raison, il est mieux de céder ;
Entre nous , je crains fort que Dorise en colere
Contre vous n'ait aigri la Marquise sa mere ,
Je l'ai vûe en couroux de votre entêtement ,
Rentrons pour l'appaiser . . . je crains son change-
ment ,

Et la fine Toinon qui nous est opposée
Pour vous nuire auprès d'elle est bien assez rusée.
Venez , rentrons , Eraste.

S C E N E I I.

TOINON , LE BARON , ERASTE ,
D A M I S.

T O I N O N .

A H ! Messieurs , vous voici ?
Vraiment je vous croyois déjà bien loin d'ici.

Z iiij

Et j'allois vous chercher.

ERASTE.

Nous, pourquoi ?

TOINON.

Pour vous dire

Que ma Maîtresse.

ERASTE.

Eh bien , Toinon , c'étoit pour rire
Seulement , qu'elle a pris ma bague , n'est-ce pas ?
Eh bien, Monsieur , j'ai tort d'avoir fait du fracas ;
Je suis opiniâtre ?

DAMIS.

Et moi flatteur ?

ERASTE.

Mon pere.

On se trompe par fois.

DAMIS.

Monsieur je suis sincere ;
Vous voyez à present que nous avions raison.

ERASTE.

Sans faire un peu de bruit , adieu ma bague

DAMIS.

Bon,

On auroit rit de vous.

ERASTE.

Tu viens donc me la rendre.

TOINON.

Non Monsieur.

ERASTE.

Non ? comment ?

T O I N O N.

Non je viens vous apprendre

Que la bague. . . .

E R A S T E.

Et tu viens de dire en ce moment

Que ta maîtresse l'a

T O I N O N.

Moi? je dis seulement

Qu'elle a vû que vous-même. . . .

E R A S T E.

Eh quoi? que je l'ai prise?

T O I N O N.

Où, Monsieur.

E R A S T E.

Moi?

T O I N O N.

Vous même.

E R A S T E.

Où donc l'aurois-je mise?

T O I N O N.

Dans votre bourse.

E R A S T E.

Bon dans ma bourse.

T O I N O N.

Oui vraiment.

E R A S T E.

Tu te moques de moi.

T O I N O N.

Cherchez bien seulement,

Et vous l'y trouverez.

ERASTE.

Ah ! testebieu... j'enrage,

Comment diable ai-je fait ?

TOINON.

Il la touche ; je gage,

Oui, qu'il n'avoûra pas qu'il l'a....

ERASTE.

Va, va Toinon,

Si je l'ai soutenu, ce n'est pas sans raison.

TOINON.

Mais, Monsieur, vous avez la bague...

ERASTE.

Ta maîtresse

Trouve Clitandre seul digne de sa tendresse.

TOINON.

Mais la bague....

ERASTE.

Il est vrai que son pere autrefois,

Quand il étoit en vie, en avoit fait le choix.

TOINON.

Quoi vous n'avoûrez pas ?

ERASTE.

Enfin malgré sa mere,

Elle veut s'en tenir au choix de feu son pere.

TOINON.

Non, il n'en fera rien.

ERASTE.

Et ce n'est qu'à regret,

Qu'elle voit le dessein que nos parens ont fait.

TOINON.

Oh ?

LE BARON.

Toinon, c'est assez.

ERASTE.

Voyez cette insolente !

TOINON.

Oh, Monsieur, je la vois, je suis votre servante.

SCENE III.

ERASTE, LE BARON, DAMIS.

LE BARON.

EH bien qu'en dites-vous ?

DAMIS.

C'étoit distraction.

LE BARON.

Oui , mais ce que je blâme en cette occasion,
C'est d'avoir soutenu contre tous , que Dorise...

DAMIS.

Eh qui diantre n'eut crû qu'elle l'avoit reprise ?

LE BARON.

Excusez-le toujours, rien ne peut vous tenir,
C'est votre caractère, il faut le soutenir,
Et puis vous me direz sur quelque vaine excuse,
Que d'être opiniâtre à tort on vous accuse ?
Je vous l'ai dit souvent, l'opiniâtreté

N'est pas de disputer contre la vérité ,
 Sçavoir que l'on a tort , le voir & le comprendre ,
 Et de mauvaise foi ne vouloir point se rendre ;
 C'est lorsque prévenu de bonne opinion ,
 On croit obstinément avoir toujours raison ;
 Et n'approuvant jamais les sentimens des autres ,
 Sans rien examiner ne suivre que les nôtres ,
 Ce dernier vice est bas , & ne tombe jamais
 Qu'en de lâches esprits , & dans les cœurs mal faits ;
 Et ce défaut n'est pas , que je pense , le vôtre :
 Mais aisément Erasme , on y passe de l'autre.
 On le voit tous les jours , un esprit prévenu
 D'abord de bonne foi soutient ce qu'il a crû ;
 Mais lorsqu'à la raison envain on le rappelle ,
 Qu'à la prévention la passion se mêle ,
 Alors pour soutenir ce qu'il a d'abord dit ,
 Contre la vérité souvent il se roidit ;
 Et honteux d'avoüer qu'il ait pû se méprendre ,
 Il voit , il sent , il touche , & ne veut pas se rendre.

Vous vous reconnoissez sans doute à ce portrait ,
 Car voilà justement ce que vous avez fait :
 Mais qu'en dit le cousin , s'il veut être sincere ?

D A M I S.

Je dis. . . Je dis , Monsieur , . . que. . . vous êtes son
 pere ,
 Que. . . quoique vous disiez. . . on vous doit res-
 pecter ;
 Et que nous aurions tort , de vous rien contester.

L E B A R O N.

Je vous entens , Damis ; & vois votre défaite ,

Avec ce beau respect vous avoïez la dete.

Et vous, de tout ceci jugez ce qu'on dira.
Mais je vois chaque jour encor pis que cela.
Quand vous vous êtes mis en tête quelque chose ;
C'est une affaire faite ; & quoi qu'on vous oppose,
Jamais vous ne cédez , pas seulement à ceux
Qu'on consulte en leur art , vous en sçavez plus
qu'eux.

Jamais nos Avocats n'ont pû vous faire entendre
Qu'il faut accommoder le procès de Clitandre ,
Et que vous allez perdre un gros bien sûrement ,
S'il peut de feu Damon trouver le testament.
Pour moi , quand je vous vois si fort opiniâtre ,
Je crains qu'on ne vous mette un jour sur le Theatre.
Le caractère est neuf , & pourroit divertir ,
Sans que du naturel on cherchât à sortir.

Mais c'est trop s'arrêter. Votre brusque sortie
Nous à mal à propos fait rompre la partie.
Je vous l'ai déjà dit , ce vif emportement
Ne peut se réparer , qu'en rentrant promptement.
De tout ce qui causoit votre plainte imprudente
Vous venez de le voir , Dorise est peu contente ,
Rentrons. . . . vous aviez tort , le fait est avéré ,
Ce manque de respect doit être réparé ,
Et par ce prompt retour vous leur ferez connoître. . .

E R A S T E.

Non , mon pere , si-tôt je ne dois point paroître.

D A M I S.

En effet , comme on vient , Monsieur , de contester ,
Il me semble que c'est trop tôt se presenter.

LE BARON.

Trop tôt ? ne faut-il pas achever la reprise ?
 Je parlerai pour vous, j'appaiserai Dorise.
 Je me charge de tout.

ERASTE.

Mais, Monsieur. . .

LE BARON.

Eh ! rentrons. . . .

Nous le pouvons encor ; mais si nous différons
 Il ne sera plus temps, rentrons, je vous en prie.

ERASTE.

Nous finirons demain, Monsieur, notre partie.

LE BARON.

Non, tandis que l'on a les cartes à la main,
 Il est mieux

DAMIS.

L'on pourroit renvoyer à demain.

LE BARON.

Eh, Monsieur, . . . non, Erasle, allons. . . rentrons. .
 vous dis-je,

La raison, le devoir, l'amour, tout vous oblige
 A rentrer promptement.

ERASTE.

Je ne vois pas parbleu ;
 Sur quel prétexte entrer.

LE BARON.

Pour reprendre le jeu,
 Déjà, même déjà, c'est trop se faire attendre.

DAMIS.

Il est pourtant bien tard pour vouloir le reprendre,

ERASTE.

Affûrement , Monsieur , tout dort dans le logis.

DAMIS.

La Marquise bailloit quand nous sommes fortis.

LE BARON.

Allons ferme tous deux , il n'est plus de remede ,
Je le vois bien , en tout il faut que je vous cede :
Mais c'est tant pis pour vous , Dorise a des appas ,
Je sçais que vous l'aimez.

ERASTE.

Si je ne l'aimois pas ,
Je serois trop heureux ; je sçais que la cruelle
Me hait , & malgré moi je soupire pour elle ;
Et pour changer jamais , j'aime trop constam-
ment.

LE BARON.

Vous ne changerez pas , Eraste , affûrement.
Pour moi, j'admire en tout votre persévérance ,
Et vous êtes sans doute un héros en constance ;
Toutes vos actions ne le font que trop voir :
Mais puisque vous aimez, je ne peux concevoir
Que vous ne veuillez pas réparer la sottise ,
Que vous venez de faire aux yeux de la Marquise.

ERASTE.

Nous calmerons demain ces petits différends ;
Cependant , comme il faut inviter nos parens ,
Je m'en vais à Toulon.

LE BARON.

Mais c'est une imprudence
Dans la nuit. . . ,

D A M I S.

Il est bon de faire diligence.

E R A S T E.

Sans doute , & je serois même déjà parti ,
N'étoit que si Toinon venoit encor ici ,
Je voudrois l'engager à parler à Dorise
En ma faveur , après je pars & sans remise.

L E B A R O N.

Attendez à demain.

E R A S T E.

Et pourquoi pas ce soir ?

L E B A R O N.

Mais quoi partir de nuit.

D A M I S.

Il ne fait pas trop noir.

L E B A R O N.

A Toulon cependant vous ne pourrez rien faire
Qu'il ne soit jour.

E R A S T E.

Souffrez.

D A M I S.

Monsieur , quand on diffère ,

On peut manquer les gens.

L E B A R O N.

De grand matin suffit.

E R A S T E.

Eh Monsieur , permettez que je parte.

L E B A R O N.

Il l'a dit

C'est une affaire faite , il partira sans doute.

COMEDIE.

272

ERASTE.

Dans deux heures au plus j'aurai fait cette route.

LE BARON.

Eh bien, allez, partez, Erasle; je vois bien
Que pour vous retenir, je n'avancerois rien.

ERASTE.

Je reviendrai d'abord.

LE BARON.

Allez, je me retire
Car aussi bien il vaut autant ne vous rien dire.

SCENE IV.

TOINON, ERASTE, DAMIS.

DAMIS.

Vous demandiez Toinon, justement la voici.

TOINON.

Ma maîtresse me suit, & doit se rendre ici
Pour prendre mes conseils sur tout ce qui se passe.
Faisons-les déloger de cette sale basse.

DAMIS.

Elle vient droit à nous.

ERASTE.

Bon soir; où va Toinon?

TOINON.

Bien-tôt aulit, Monsieur, tout dort dans la maison,
Ma maîtresse est couchée & chacun se retire;
Délogeons.

D A M I S.

Le cousin a deux mots à te dire.

T O I N O N.

Le cousin me dira demain ce qu'il voudra ;
 Mais ma foi pour ce soir , Monsieur s'en passera :
 Délogeons.

E R A S T E.

Tu veux donc perdre la récompense
 Que je vais te donner , si tu prens ma défense.

T O I N O N.

Je dors , Monsieur , je dors.

E R A S T E.

Dis ma pauvre Toinon,
 Voudrois-tu dire un mot à ta maîtresse?

T O I N O N.

Non.

O que les Provenceaux font faits d'étrange forte !
 Restez , Messieurs , restez , je vais fermer la porte :
 Voyez si vous voulez coucher ici.

E R A S T E.

Sortons ,
 Allons faire sceller des chevaux & partons.

S C E N E V.

T O I N O N , D O R I S E.

T O I N O N.

Venez , je leur ai dit que vous étiez couchée ;
 Venez , ils sont sortis.

DORISE

DORISE.

Ma mere est donc fâchée.

SCENE VI.

CLITANDRE, DORISE, TOINON.

TOINON.

Q U i vois-je? Les amans marchent toujours de nuit,
Madame, c'est Clitandre . . . approchez - vous
sans bruit ,

Vous ferez du conseil, Monsieur.

CLITANDRE.

Quel coup sensible!

Ce que je viens de voir , Madame , est-il possible ?

DORISE à Toinon.

Qu'a-t-il donc ?

CLITANDRE.

Ce que j'ai ? faut-il tant le chercher,
Cruelle, n'avez-vous rien à vous reprocher ?

DORISE.

Moi ?

CLITANDRE.

Je cours à Toulon par son ordre , & j'espère
D'engager les parens de feu Monsieur son pere
A soutenir son choix ; & lorsque tout est prêt . . .

TOINON.

Il faut que je m'en mêle . . . alte-là , s'il vous plaît.
Voyons . . . ce ne sera que pure bagatelle ;
Les amans ont toujours quelque sottise querelle ;

Tome I.

A a

Et pour se picoter, ils choisissent le temps ;
Que l'on veut employer à les rendre contents.
Ca, voyons, qu'avez-vous ?

CLITANDRE.

Demande-lui le gage
Qu'elle reçut de moi, d'un amour...

TOINON.

Oh j'enrage
Point d'exclamations, laissez-là votre amour
Pour l'heure, & répondez, s'il vous plaît, tour à
tour
Quel gage ?

CLITANDRE.

Elle le sçait ; Erasme dans la rue
Vient de me faire voir...

DORISE.

Ma bague.

CLITANDRE.

Oh je l'ai vûë,
Ne cherchez pas ici des détours superflus ;
Vous pouviez la cacher & ne la porter plus :
Mais la donner.

TOINON.

Suffit... qu'avez-vous à répondre ?

DORISE.

Rien... fais lui voir ceci, c'est de quoi le confon-
dre,
Il la reconnoitra.

TOINON.

Quoi ! vous l'aviez aussi.

DORISE.

Dans un temps plus heureux , je vous aurois puni ,
D'oser sur un soupçon offenser ce qu'on aime ,
Je vous aurois laissé dans l'erreur

CLITANDRE.

C'est la même

DORISE.

Mais j'ai bien d'autres soins en ce malheureux jour :

CLITANDRE.

Helas !

TOINON.

O moi , je suis curieuse à mon tour
Et je n'y comprends rien ... de grace , que j'apprenne
Comment cela se peut ?

DORISE.

Te voilà bien en peine .

TOINON.

On le feroit à moins.

DORISE.

Quand ma mere voulut
Que de mes propres mains Erasme la reçût
Je contestai deux jours & j'en fis faire une autre ,
Je la donnai , Clitandre , & je gardai la vôtre.

TOINON.

La peste qu'elle en sçait ! ... & vous fites cela
Sans me communiquer à moi ce secret-là ?

DORISE.

Personne ne le sçut.

CLITANDRE.

Ah ! Charmante Dorise ,

A a ij

Me pardonneriez-vous cette injuste méprise ?

T O I N O N .

Allons au fait , Monsieur.

C L I T A N D R E .

Eh bien , que ferons-nous ?

Pour l'empêcher d'avoir Erasme pour époux ?

Dis , ma pauvre Toinon , dis , que nous faut - il faire ?

T O I N O N .

Faisons courir le bruit que Monsieur votre pere Est en vie , & revient.

D O R I S E .

Mais tu sçais mieux que moi ,
Que jamais à ce bruit on n'ajouteroit foi :
Chacun sçait qu'autrefois la fortune ennemie ,
Sur les mers du Levant , lui fit perdre la vie ,
Dans un combat naval contre les Ottomans.

C L I T A N D R E .

Oui , mais l'on sçait aussi que depuis quatorze ans ,
Madame , sur sa mort presque toujours en peine ,
N'en a jamais reçu la nouvelle certaine.

T O I N O N .

Que sçait-on , après-tout , s'il est mort , comme on dit ?

D O R I S E .

Mais s'il étoit vivant , n'auroit-il pas écrit ?

T O I N O N .

Bon , écrit , tant de gens pris par les Infidelles ,
Dont on n'avoit jamais pû sçavoir des nouvelles ,
Et qu'on croyoit défunts sont venus à bon port ,

Lorsque l'on meurt si loin , on n'est pas toujours mort ;

D'ailleurs , vous le sçavez , sur la côte où nous sommes

Tous les jours , tous les jours, on voit venir des hommes

A Marseille , à Toulon qu'on avoit crû perdus

Et qui chez eux pourtant se sont enfin rendus.

Faisons courir ce bruit.

D O R I S E.

Comment ?

T O I N O N.

Hier un homme ,

Qui prit terre à Toulon , & vient , dit-il , de Rome,

Arriva dans ce bourg : c'est un homme de peu ,

Très-facile à gagner , & fort propre à ce jeu ;

Il est Turc , ses habits le font assez connoître ,

Nous le ferons parler , on le croira peut-être ,

Je l'instruirai moi-même. Il suivra mes leçons ,

Et quand on n'en prendroit que de simples soupçons ;

Nous ferons différer du moins le mariage

Qu'on veut faire demain , & qu'on fera je gage ;

Car tout est arrêté , même je vous apprens ,

Qu'Erasme , pour aller inviter ses parens ,

Est parti pour Toulon.

C L I T A N D R E.

Juste Ciel , s'il les mene ;

Toinon , tout est perdu.

T O I N O N.

Ne foyez pas en peine ;

A la pointe du jour fecrettement demain ,
 J'engagerai ce Turc à nous renir la main ;
 Il se nomme Ibrahim , je m'en fuis informée ,
 Il loge heureufement chez Monsieur la Ramée ,
 L'Hôte du Cheval blanc , jadis votre Fermier ,
 Il eft de mes amis , je veux que le premier
 Il répande le bruit que Monsieur votre pere
 Eft en vie : auffi-tôt Madame votre mere ,
 Voudra s'en informer , & le Turc parlera ;
 Il l'aura vû vivant ; & le lui dépeindra
 Tel qu'il étoit. Inſtruit par Monsieur la Ramée ,
 Qui le ſervoit du temps qu'il partit pour l'armée ,
 Et qui l'a , comme on ſçait , parfaitement connu ;
 Car , Madame , pour moi je ne l'ai jamais vû.

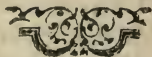
D O R I S E.

A peine il m'en ſouvient.

T O I N O N.

Dormez en affûrance ,
 Et prenez ſur mes ſoins entiere confiance :
 J'irai tout diſpoſer avant votre réveil ;
 Mais allons nous coucher , la nuit porte confeil.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LA RAME'E.

LE MARQUIS.

C E n'est pas sans sujet qu'après quinze ans d'absence,

J'étois depuis hier dans quelque impatience,
De revoir ma maison ; & j'ai pris le matin,
Pour n'être rencontré de personne en chemin.

Je vous ai dit pourquoi je ne veux pas encore
Annoncer mon retour, il est bon qu'on l'ignore ;
Vous m'avez informé de ce qu'on fait ici ;

Et je veux par moi-même être mieux éclairci.
Enfin je suis chez moi, mon pauvre la Ramée.

LA RAME'E *révante*.

J'ai de ce qu'il m'a dit, l'ame encore alarmée.

LE MARQUIS.

Montez là haut sans bruit, & tâchez de sçavoir.....

LA RAME'E *révante*.

Il tombe dans la mer blessé sans nul espoir.

LE MARQUIS.

Allez voir si l'on dort là-haut,

LA RAME'E *révante*.

Ceux qui le prirent,

A d'autres maudits Turcs aussi-tôt le vendirent.

LE MARQUIS.

Allez

LA RAME'E *toujours rêvant.*

Quinze ans esclave.

LE MARQUIS.

Où , mais laissons cela ;

Je vois que vous avez encor ce défaut-là ,
De réfléchir à part sur ce qu'on vient de dire ,
Sans faire attention à ce que l'on desire.

LA RAME'E.

Pardon , Monsieur.

LE MARQUIS.

Tandis que j'observe ces lieux ,
Vous , afin d'éviter que quelque curieux
Ne me surprenne ici

LA RAME'E *par réflexion.*

Dans le fonds de l'Asie ,
Esclave sans pouvoir informer sa patrie
De son état.

LE MARQUIS.

Encore.

LA RAME'E (*à part.*)

Un Marquis !

LE MARQUIS.

Je vois bien.

Qu'à moins qu'il n'ait tout dit , je n'avancerai
rien :

Mais allez donc sçavoir si quelqu'un va descendre.

LA

L A R A M E'E au Marquis.

Que ce vaisseau marchand vint à propos vous prendre

Sur les bords de la mer!

L E M A R Q U I S.

Apparemment on dort.

L A R A M E'E.

Si l'on vous eût repris, Monsieur, vous étiez mort.

(à part par réflexion.) Il arrive à Toulon sans se faire connoître;

De nuit hier chez moi, je vois entrer mon maître
Sous le nom d'Ibrahim.

L E M A R Q U I S.

Enfin il a tout dit.

Allez voir si là-haut on est encore au lit.

L A R A M E'E.

Ma foi sans l'aller voir, Monsieur, ne vous déplaîse,
Vous pouvez observer ces lieux tout à votre aise;
Ne craignez pas qu'on vienne, on dort.

L E M A R Q U I S.

Quand on viendrait,

Hors ma femme, ceans nul ne me connoîtroit.

L A R A M E'E.

Mais ne voulez-vous pas vous faire reconnoître?

L E M A R Q U I S.

Je le prétens, sans doute, & dès ce soir peut-être;
Car c'est sans nul dessein, que sous ces vêtemens,
Qui cachent qui je suis, je me trouve céans:
Avant que de paroître & que de me produire,
De ce qu'on fait chez moi j'ai dû me faire instruire,

Tome I.

B b

L'ayant sçû , je voulois aussi-tôt me montrer ;
 Mais vous sçavez pourquoi j'ai voulu différer.
 Je retrouve en ces lieux & ma femme & ma fille ,
 Et je suis grace au Ciel content de ma famille :
 Vous m'en avez instruit , & de plus déclaré
 Ce qu'on a résolu pour l'himen préparé.

Mais puisque par hazard sous un tel équipage ,
 J'arrive justement le jour du mariage ,
 Je veux à la faveur de ce déguisement ,
 En faire , s'il se peut moi seul , le dénouement.
 Vous tiendrez en ceci fort bien votre partie ,
 Car , jadis vous avez joué la Comédie.

L A R A M E' E.

Oui , Monsieur , j'ai couru la campagne autrefois ,
 Je jouïois les valets : même au besoin les Rois.

L E M A R Q U I S.

Je le sçais , & j'aurai besoin de votre adresse.

Comme je veux ce soir que l'on me reconnoisse ,
 Il me faut des habits.

L A R A M E' E

Je vais prendre là - haut ,
 Pour vous bien assortir , Monsieur , tout ce qu'il
 faut ;

Car je sçais que depuis que vous vous en allâtes ,
 On n'a point déplacé ce que vous y laissâtes.

L E M A R Q U I S.

Tant mieux , portez-le donc chez vous adroitement ,
 Et songez à garder le secret seulement ,
 Mais sur tout à Toinon,

SCENE II.

TOINON, LE MARQUIS,
LA RAME'E.

TOINON.

O H! les voici, j'enrage,
Depuis le grand matin je cours tout le village :
Où diantre étiez-vous donc ?

LA RAME'E.

Ici, comme tu vois.

TOINON.

O ça, Signor.... ce Turc entend-il le François ?

LA RAME'E.

Lui ? non... parle-lui Turc, si tu veux qu'il t'entende.

TOINON.

Moi, Turc ?

LA RAME'E.

Il veut sortir.

TOINON.

De grace, qu'il attende.

LA RAME'E.

O ! non, il craint, Madame, il faut nous en aller.

TOINON.

Elle est encore au lit ; & moi je veux parler,
Si je peux, à ce Turc d'une affaire pressante,

B b ij

Signor... Si voi... voler : peste de l'ignorante ,
Que n'ai-je appris le Turc !

LA RAME'E.

Mais , que veux-tu de lui ?

Je lui ferai sçavoir.

T O I N O N.

Je voudrois qu'aujourd'hui ,
Pour rompre , ou différer l'hymen de ma Maîtresse ,
Pour laquelle je crois que chacun s'intéresse ,
Comme il est Turc , par lui le bruit se répandit ,
Que Monsieur le Marquis n'est point mort , comme
on dit ;

Qu'il l'a vû dans l'Asie , & qu'il revient... ce drôle
Sera très - bien payé , s'il veut jouër ce rôle ;
Mais il ne parle point , je n'avancerai rien.

LE MARQUIS.

Je parlerai , ma fille , & parlerai fort bien.
Mon hôte l'ignoroit , j'entens votre langage...
Et je serai ravi de vous aider.

T O I N O N.

Courage ?

Ah ! Signor Ibrahim , ceci dépend de vous ,
Vous ferez bien payé , de grace servez-nous.
Ah ! que si vous sçaviez quel homme on lui destine ,
Et quel autre on refuse ; enfin on l'assassine.

LE MARQUIS.

Je sçai tout.

SCENE III.

DORISE, TOINON, LE MARQUIS,
LA RAME'E.

TOINON.

LA voici.

LE MARQUIS.

Ciel !

DORISE.

Toinon, est-ce là

Ce Turc dont tu parlois ?

TOINON.

Madame, le voilà,

Et tout prêt à parler, comme je le souhaite ;

Il est instruit de tout.

LE MARQUIS.

Vous serez satisfaite.

LA RAME'E.

J'en répons corps pour corps.

LE MARQUIS.

Sans me flatter je crois

Qu'à ce que je dirai l'on ajoutera foi.

TOINON.

Ah ! Madame, le Ciel, sans doute, nous l'envoie.

DORISE.

A le voir, à l'entendre, une secrète joye

Se répand dans mon cœur, & me fait espérer,

B b iij

Que du trouble où je suis il pourra me tirer.

Je n'ai qu'un seul regret, c'est, Toinon, quand je songe,

Qu'il nous faut pour cela recourir au mensonge,

Imposer à ma mere, annoncer un bonheur

Qui va, se trouvant faux, rappeler sa douleur.

Même je ne sçai point, lorsque je considère,
Ce Turc qui me paroît être honnête & sincère,
Comment il ose faire un récit fabuleux.

T O I N O N.

O ! Madame, les Turcs ne sont pas scrupuleux.

L E M A R Q U I S.

A faire ce récit, si je consens sans peine,

C'est que l'on m'a donné pour chose très-certaine,

Qu'avant que de partir, feu Monsieur le Marquis,

Vous avoit accordée à l'un de ses amis,

Pour son fils encor jeune, & qu'on nomme Clitandre;

Ainsi, quand la Marquise accepte un autre gendre,

Je crois que sans scrupule on peut adroitement

Tâcher de rappeler son premier sentiment :

Si pourtant à cela vous trouvez à redire,
Je n'en parlerai point.

T O I N O N.

Eh ! bon, laissez la dire,

Vous voyez pour un rien son esprit combattu.

L E M A R Q U I S.

Je vois avec plaisir qu'elle a de la vertu.

Vous craignez d'affliger Madame votre mere ;
Elle regrette donc feu Monsieur votre pere ?

D O R I S E.

Elle ne peut encore en entendre parler,
Que ses pleurs aussi-tôt ne soient prêts à couler.

T O I N O N.

O ! puisqu'il veut agir , Madame , il faut se rendre.

D O R I S E.

Ah ! Toinon , je ne sçais quel pouvoir a sçû prendre
Cet homme-là sur moi , si c'est pour me trahir ;
Mais à tout ce qu'il veut je ne peux qu'obéir.

Cependant ne crois pas ici que je m'abuse ,
J'attens peu de secours d'une pareille ruse ;
Mais enfin , dans l'état pressant où je me vois ,
Fais ce qu'il te plaira , je m'abandonne à toi.

T O I N O N.

Oh ! çà donc , il nous faut sans tarder davantage ,
Répandre adroitement ce bruit dans ce village ,
Pour parler du Marquis que vous n'avez pas vû ;
Vous vous en instruirez de lui , qui l'a connu.

L A R A M E'E.

Bien plus , je soutiendrai la chose véritable ,
Même j'en jurerais , s'il le faut , comme un diable.

T O I N O N.

Ce que vous devez dire , il le faut inventer.
Sortez , j'entends Madame , allez vous concerter.



SCENE IV.

LA MARQUISE , LE BARON ,
TOINON.

LA MARQUISE.

Quels gens sortent d'ici ?

TOINON.

Madame , c'est un homme
Qui prit terre à Toulon hier , & vient de Rome ;
C'est un Turc , qui , dit-on , parle pertinemment
Des guerres de Venise & des mers du Levant....
Il est logé , je crois , chez Monsieur la Ramée.

LA MARQUISE.

Un Turc ? Je le verrai... Monsieur , je suis charmée
Que Monsieur votre fils ait vû qu'il avoit tort.

LE BARON.

Madame , il se prévint ; mais il revint d'abord ,
Hier , même pressé d'une ardeur vive & pure ,
Il partit pour Toulon malgré la nuit obscure ;
Et je viens de sçavoir , que hâté par l'amour ,
Il a vû nos parens , & qu'il est de retour.

LA MARQUISE.

Il est céans , Monsieur , lui , Damis & Dorise
Pour se raccommoder , achevent leur reprise ,
Allons les voir jouër... Vous , faites-moi venir
La Ramée , tantôt je veux l'entretenir.

SCENE V.

LA RAME'E , TOINON.

LA RAME'E.

J'Ai pris secrettement les habits de mon Maître ;
Il prétend aujourd'hui se faire reconnoître ,
Aussi-tôt qu'il sçaura... Mais, chut... voilà Toinon :
Le dessein qu'elle avoit ne nous paroît pas bon ,
Du retour du Marquis il ne lui faut rien dire ,
Bon , passons vîtement , puisqu'elle se retire.

TOINON.

Qu'emportez-vous d'ici ?

LA RAME'E.

C'est . . . c'est . . . un vieux balot

Que j'avois au grenier . . . Adieu.

TOINON.

De grace , un mot ;

Je viens de préparer Madame à la nouvelle
Que nous voulons répandre , & je vous répons
d'elle ;

Elle m'a commandé de vous faire venir ;
Mais le Turc est-il prêt à l'en entretenir ?
Parlera-t-il bientôt ? Comme va notre affaire ?

LA RAME'E.

Fort mal.

TOINON.

Pourquoi , fort mal ?

C'est qu'il dit que la mere
Ne peut croire jamais qu'il ait vû son époux.

TOINON.

Mais de notre projet , comment sortirons-nous ?

LA RAME'E.

Fort bien.

TOINON.

Fort mal, fort bien, que diantre a-t-il en tête ?

LA RAME'E.

Un grand dessein, Toinon, va, je ne suis pas bête,
Et si je ne craignois ta langue...

TOINON.

Oh ! sur ma foi,
Vous pouvez sûrement vous confier à moi,
Qu'est-ce ?

LA RAME'E.

C'est un dessein, un dessein, qui, sans doute
Te plaira... Sache-donc... Je crains qu'on ne m'é-
coute,
Regarde...

TOINON.

Non, personne ici ne doit venir,
Ils sont tous occupés du jeu qui va finir.

LA RAME'E.

O ça, jure-moi donc...

TOINON.

Que le Ciel me confonde,
Puisse-je devenir l'horreur de tout le monde,
Que la terre, l'enfer...

L A R A M E' E.

Non, tous ces sermens-là

Ne te retiendront point, voici qui suffira

Pour m'assurer de toi, comme je le désire,

Il faut...

T O I N O N.

Eh bien ! il faut.

L A R A M E' E.

Il faut ne te rien dire.

T O I N O N.

Peste, soit l'animal ?

S C E N E V I.D O R I S E , E R A S T E , D A M I S ,
L A M A R Q U I S E , T O I N O N .

T O I N O N.

Mais d'où vient ce fracas ?

D O R I S E.

C'est Monsieur qu'on condamne, & qui ne se rend
pas.

E R A S T E.

O ! non pas, s'il vous plaît, Madame, & je parie,
J'ai vû le même coup mille fois en ma vie,
J'en suis sûr, j'en suis sûr, vous-même l'avouerez,
Il n'en fera pourtant que ce que vous voudrez.

D O R I S E.

Je ne veux rien, Monsieur.

E R A S T E.

Pardonnez-moi , si j'ose
Vous dire qu'il est bon de bien sçavoir la chose :
A l'Hombre quelquefois ce coup peut revenir ,
Et nous sçaurons , Madame , à quoi nous en tenir.

L A M A R Q U I S E.

On ne peut le juger autrement , j'en suis sûre.

E R A S T E.

O ! Madame , agréez qu'ici je vous assure ,
Que si la chose étoit douteuse seulement ,
Je n'appellerois pas de votre jugement ;
Mais, si vous le voulez , malgré mon assurance,
Le respect & l'amour m'imposeront silence.

L A M A R Q U I S E.

Qu'en croit Monsieur Damis ?

D A M I S.

Les regles ont changé ,
Madame , & je croirois . . . que l'on a mal jugé.
Je parle contre moi.



SCENE VII.

LE BARON, CLITANDRE, ERASTE,
DAMIS, LA MARQUISE, DORISE,
TOINON.

LA MARQUISE.

V Oici Monsieur son pere ,
C'est un Juge pour l'Hombre à qui chacun défere ;
Vous sçavez qu'après lui , l'on n'ose contester :
Voici Clitandre encor sur qui l'on peut compter ;
Ils ont tous deux du jeu connoissance parfaite ,
Exposez-leur le coup.

ERASTE.

Ils me croiroient mazette ,
De mettre seulement la chose en question.
Au moins , Messieurs , je fais ma protestation ,
Que je n'en doute point , quoique je le propose.

LA MARQUISE.

Je vais , moi , sans façon leur exposer la chose ;
Rendez-vous , quand l'arrêt en sera prononcé.
Monsieur donne , Damis & Dorise ont passé ,
Eraste dit qu'il jouë. Il écarte , & s'explique
En jettant son écart qu'il va jouër en pique.

Sur cela l'on n'a point de contestation :
Pour prendre , il se saisit des cartes du Talon ,
Il les compte , recompte , enfin au lieu de treize ,

Les tenant dans ses mains il en a trouvé seize.

ERASTE.

Eh ! qu'importe ?

LA MARQUISE.

Qu'importe , il vient de l'avouer ,
Il trouve le jeu faux , & veut pourtant jouer.

ERASTE.

Sans doute , on doit du jeu bannir toute finesse ,
Je ne dis pas pour nous ; mais on aura l'adresse
De couler au Talon trois cartes , & par là
D'un gros coup , d'un jeu sûr , bon , on me privera.
Vous en riez ? J'avois cinq matadors fixièmes.

DORISE.

Et moi j'avois, Messieurs, les deux as noirs septièmes.

LA MARQUISE.

Dans les cartes de trop il est aisé de voir ,
Qu'avoient été laissés & l'un & l'autre as noir ,
Il s'en est trouvé quatre , & par tant treize piques.

TOINON *à part.*

O , je te tiens bien fin , ma foi , si tu replique.

ERASTE.

Tout cela n'y fait rien.

LE BARON.

Mais vous n'y pensez pas.

Quatre as noirs. Et comment jouer avec quatre as ?

LA MARQUISE.

C'est cela ; car Monsieur ne voulant rien entendre ,
Et Damis l'approuvant , il a fallu se rendre ;
On s'est mis à jouer ; mais ces as présentés ,
L'un à l'autre , les ont si fort déconcertés.

Qu'ils ont quitté par force.

ERASTE.

Oui, oui; mais je parie

Que je gagne le coup.

CLITANDRE.

La gageure est hardie,

LE BARON.

Vous avez tort, Eraste.

ERASTE.

Eh! bien soit... Mais, Monsieur,

Voudroit-il parier cent louis?

CLITANDRE.

La gageure

N'est pas tout-à-fait bien, quand une chose est
seure.

ERASTE.

Eh! pariez, Monsieur.

DAMIS.

J'en serai de moitié.

LE BARON.

En vérité, tous deux vous nous faites pitié,
Qu'osez-vous soutenir?

ERASTE.

Depuis quelques années,
Les regles de ce jeu, Monsieur, sont surannées,

DAMIS.

C'est ce que je disois.

LE BARON.

Vous rêvez, vous dit-on.

E R A S T E.

Pour en être certains, envoyons à Toulon.

L E B A R O N.

A Toulon ? on dira que c'est une folie.

D A M I S.

Permettez-nous, Monsieur, d'en douter, je vous prie.

E R A S T E.

Envoyons.

C L I T A N D R E.

A Madrid, Monsieur, si vous voulez.

E R A S T E.

Pariez, pariez, Monsieur, si vous osez.

C L I T A N D R E.

Quand Monsieur votre pere, & Madame, je pense, Ont jugé, le pourrois-je en bonne conscience ?

E R A S T E.

Eh ! pariez toujours, à Toulon on ira.

L E B A R O N.

A Toulon, & partout, Erasme, on en rira.

D O R I S E.

Qui contesta jamais une pareille chose ?

E R A S T E.

Contester contre vous, Madame, oh ! je ne l'ose, Quand vous vous tromperiez, & que j'aurois raison.

Mais que l'on joue ainsi, si l'on veut à Toulon, A Marseille, à Madrid, pour moi je le proteste, Puisque je sçais le coup, & qu'on me le conteste, Sur mes terres au moins, j'en fais ici serment,

Jc

Je ne souffrirai point qu'on le juge autrement.

CLITANDRE.

O, là, vous le pouvez, il faudra qu'on y passe:
Vous avez la Justice haute, moyenne, & basse.

ERASTE.

Vous riez, nous rirons peut-être à notre tour.

TOINON *bas à Clitandre.*

Allez presser le Turc de servir votre amour.

SCENE VIII.

LA RAME'E, TOINON,
LA MARQUISE, LE BARON,
DORISE.

TOINON *à la Ramée.*

EH! venez donc, Madame est prête à vous entendre.

LA RAME'E *à part.*

De lui venir parler je n'ai pû me défendre;
Mais battons la campagne, & gardons le secret.

LA MARQUISE.

Eh! bien, que dit ce Turc? J'aurois quelque regret,

D'avoir rien négligé.

LA RAME'E.

Grande, grande nouvelle,
Du Signor Ibrahim! (c'est ainsi qu'on appelle,
Madame, un certain Turc qui vint loger chez
nous,)

Tome I.

Cc

Il prétend vous prouver que Monsieur votre époux
Est encor plein de vie.

ERASTE.

Eh ! bon , sur ma parole ,
Ce Turc-là veut avoir de vous quelque pistole.

TOINON.

Il ne demande rien.

LA MARQUISE.

Mais s'il veut me parler ,
Lorsqu'il m'a vû tantôt , pourquoi donc s'en aller ?

ERASTE.

Sur ce qu'il veut vous dire il craint qu'on le con-
fonde.

LA RAME'E.

Non ; mais avec Madame il a vû trop de monde ,
Il veut prendre son temps , c'est un homme discret ,
Et qui souhaite fort de vous voir en secret.

LE BARON.

On le doit écouter.

LA MARQUISE.

De nouvelles pareilles ,
Monsieur , l'on m'a cent fois rebattu les oreilles.

TOINON.

Ecoûtez-le toujours , Madame , que sçait-on ?

ERASTE.

Ce Turc pourroit bien être aposté par Toinon.

LA RAME'E.

O , non , vous vous trompez , & lui faites injure.
D'ailleurs , j'ai consulté mon oracle , & j'augure
Sur ce que j'y lisois , que Monsieur le Marquis

Reviendra sain & sauf, bien-tôt en ce pays,
J'ai lû ces jours passés.....

ERASTE.

Vous nous la donnez belle,

LA RAMEE.

Morbleu, ne traittez point ceci de bagatelle,
Dans mon Nostradamus j'ai lû ces jours passés:
De loin gens reviendront qu'on croyoit trépassés.
Madame, je suis sûr de cette centurie,
Et mon Turc m'en répond.

LA MARQUISE.

C'est une rêverie.

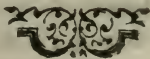
J'en reviens à Toinon, qui pourroit en effet.....
Mais nous l'allons sçavoir, si ma fille le sçait.

LA RAMEE.

L'on m'attend au logis, Madame, & je vous quitte;
Ce Turc viendra dans peu vous faire sa visite.

Bas à Toinon. Je te l'avois bien dit, qu'elle n'en
croiroit rien;

Mais ne t'allarme point. Adieu, tout ira bien.



SCENE IX.

LA MARQUISE , DORISE ,
TOINON , ERASTE , LE BARON.

LA MARQUISE.

DE me vouloir tromper je vous crois incapable ,
Ma fille , & je vous crois aussi trop raisonnable ,
Pour entrer dans le tour qu'elle veut me joïer :
Seulement je vous prie ici de m'avouer ,
Si Toinon , qui s'oppose à votre mariage ,
N'a point gagné ce Turc pour tenir ce langage ?

DORISE.

Madame....

TOINON *bas à Dorise.*

Chut au moins.

LA MARQUISE.

Que dit-elle tout bas ?

DORISE.

Madame...

LA MARQUISE.

Parlez donc.

DORISE.

Madame, elle n'a pas
Par ce qu'elle inventoit eu dessein de vous nuire,
Je ne le voulois point.

LA MARQUISE.

C'est assez m'en instruire.

DORISE.

Pardonnez-lui, Madame.

LA MARQUISE.

Oui, ma fille, entre nous
Je doute quelquefois du sort de mon époux ;
Pareils bruits m'ont souvent mis dans l'inquiétude ;
Car je n'ai de sa mort aucune certitude ;
Mais il est temps d'aller... Faites votre devoir,
Toinon, allez parer ma fille pour ce soir.
Allons à ma bastide y finir notre affaire.

LE BARON.

Madame, nous avons averti le Notaire ;
Et pour la nôce, on fait préparer ce qu'il faut.

LA MARQUISE.

Mon carosse viendra nous reprendre au plutôt ;
Mais hâtez-vous, Toinon, ne faites pas attendre.

SCENE X.

DORISE, TOINON.

DORISE.

EH ! bien, Toinon, eh ! bien, quel conseil dois-je prendre ?

TOINON.

A vous parler, Madame, avec sincérité,
De votre mere, il faut suivre la volonté :
L'amour en souffrira ; mais quoiqu'il vous en coûte,
Le parti du devoir est le plus sûr, sans doute.

D O R I S E.

Ah ! Toinon , j'en mourrai.

T O I N O N.

Non , vous n'en mourrez pas :

Bien d'autres , sans mourir , ont vû le même cas.
 Au choix de nos parens , c'est à nous à nous rendre ,
 Comme vous , franchement , j'aimerois mieux Clitandre ;

Mais enfin , quelquefois l'himen fait de ces coups.
 Ceux que l'on hait amans , on les chérit époux ,
 Et peut-être , s'il faut qu'Erasfe soit le vôtre.

D O R I S E.

Non , Toinon , je le hai.

T O I N O N.

C'est que vous aimez l'autre.

D O R I S E.

Je ne m'en défens point.

T O I N O N.

Vous - même l'avez vû ,
 J'ai tenu pour Clitandre , autant que je l'ai pû.

D O R I S E.

Pour Erasfe à présent tu t'es donc déclarée ?

T O I N O N.

Moi ? Non , dans son parti je ne suis point entrée.
 Je ne tiens pour personne , & j'ignore aujourd'hui
 Encor qui vous aura de Clitandre ou de lui.

Clitandre assurément auroit tout l'avantage ,
 S'il pouvoit de Damon obtenir l'héritage.

D O R I S E.

Il m'a dit très-souvent , qu'un testament perdu

Le prive d'un gros bien , qui lui seroit rendu.

T O I N O N.

Et même la Ramée avec toute assurance ,
M'a dit qu'en sa faveur il tourneroit la chance ;
Mais nous ne voyons point paroître votre amant ;
Parce qu'auprès du Turc il agit vivement.
Pour moi , je ne sçais point ce qu'ils prétendent
faire ;

Car franchement , Madame, ils m'en font un mis-
tere ,

Et comme si Toinon n'étoit plus bonne à rien ,
Tout ce que l'on m'en dit , c'est que tout ira bien.
Attendons , s'il vous plaît , que ce sort se déclare ,
Et cependant entrons. Venez , que l'on vous pare ,
Votre mere le veut. Allons.

D O R I S E.

Cruel devoir !

Je ne prendrai conseil que de mon desespoir.

Fin du second Acte.



~~~~~

## ACTE III.

---

### SCENE PREMIERE.

#### CLITANDRE.

**J**E les ai vû passer ; mais avec la Marquise ,  
 Eraſte , & le Baron , je n'ai pas vû Dorise ,  
 Elle doit être ici : ne pourrai-je un moment ,  
 Présenter à ses yeux son malheureux amant ?  
 Car , enfin , on me donne en vain quelque espé-  
     rance ,  
 Sur ce qu'on me promet , je prens peu d'assurance :  
 Quand ce Turc prouveroit ce qu'il m'a raconté ,  
 Fera-t-il différer un Himen arrêté ?  
 Je ſçais que tout est prêt ; que puis-je entendre en-  
     core ,  
 Ah ! je perds aujourd'hui la beauté que j'adore.

---

### SCENE II.

DORISE , TOINON , CLITANDRE.

#### DORISE.

**N**On , Toinon. Laisse-moi , tes soins sont su-  
     perflus ,  
 En l'état où je suis je ne me connois plus ,

Dans

Dans le cruel ennui qui déchire mon ame ,  
A quoi bon tous ces soins ? . . . Ah c'est vous . . .

CLITANDRE.

Oui , Madame ,

Je viens . . . je sens . . . je sçais que l'on n'attend que  
vous ,

Et qu'on va vous donner Erasme pour époux . . .

Vous pleurez.

DORISE.

Juste Ciel !

TOINON.

Quel dessein est le vôtre ;

Pourquoi ces pleurs ? Pourquoi s'affliger l'un &  
l'autre ,

Rien n'est encore fait : la chose peut changer.

CLITANDRE.

On me le dit.

TOINON.

Eh bien pourquoi donc s'affliger ?

---

### SCENE III.

LA RAME'E , CLITANDRE ;  
DORISE , TOINON.

LA RAME'E.

**J**E viens vous avertir . . . mais que vois-je ? on  
soupire.

*Tom I.*

Dd

T O I N O N.

Laissez-les soupirer ; qu'avez-vous à nous dire ?  
Grand faiseur de desseins ; vous qui promettez  
tant ,

Garderez-vous encor ce secret important ?

L A R A M E' E.

Doucement, s'il te plaît , je vois ce qui t'offense ;  
'Tu ne pouvois entrer dans notre confidence :  
Aujourd'hui franchement tu joües de malheur ,  
Je tente un grand dessein , mais j'en veux tout  
l'honneur.

T O I N O N.

Eh que tardez-vous donc , ma foi le temps nous  
presse ,

Le Notaire est venu , l'on attend ma maitresse ,  
L'on dresse le Contrat, il en sera bien temps ,  
Quand il sera signé.

L A R A M E' E.

C'est où je les attens.

C L I T A N D R E.

Croyez-vous réussir ?

D O R I S E.

Que faut-il que j'espère ?

L A R A M E' E.

Attendons seulement Madame votre Mère.

T O I N O N.

Elle est à la Bastide.

L A R A M E' E.

Elle en doit revenir.

C'est ici que mon Turc la veut entretenir ,  
Et je viens de sa part vous dire de l'attendre.

T O I N O N .

Je vois que votre Turc jouë à se faire pendre ;  
Je soupçonne à peu près ce qu'il ose tenter :  
Les hardes que d'ici je vous ai vû porter ;  
Au portrait du Marquis certaine ressemblance  
Que je trouve en ce Turc : tout cela que je pense ,  
Vous porte à hazarder un coup des plus hardis ,  
Et que l'on fit , dit-on , autrefois à Paris . . . .

L A R A M E ' E .

Quel esprit pénétrant !

T O I N O N .

Pénétrant ; prenez garde

A ce que vous ferez.

L A R A M E ' E .

Va , cela me regarde ;

De ce que j'entreprends je vous suis caution ,  
Et je vous prens tous deux sous ma protection.

C L I T A N D R E .

Dois-je croire un bonheur dont mon ame est  
charmée ?

D O R I S E .

Pouvons-nous espérer mon pauvre la Ramée ? . . .

L A R A M E ' E .

Oui , Madame , comptez que nous réussirons :  
Je suis sûr de mon fait , & je vous en répons.  
Après , comme je sçais qu'elle vous est fidelle ,  
Vous me remettrez bien , s'il vous plaît avec elle ,  
Car nous sommes broüillés quelque peu.

D d ij

T O I N O N.

Bon vraiment ,  
Que demandai-je mieux ? servez-les seulement.

L A R A M E'E.

Mais qu'as-tu contre moi ?

T O I N O N.

Rien.

L A R A M E'E.

Je vois le contraire.

L'affaire de tantôt t'aura mise en colere ,  
Mais franchement, Toinon , tu te picques de rien ?  
Car , après tout, pourvû que ceci tourne bien,  
Pourquoi mal-à-propos vas-tu te mettre en tête  
De sçavoir ce que c'est ?

T O I N O N.

Oui , je suis une bête ,  
Je ne suis bonne à rien : & mordienne pourquoi  
Si l'on veut les servir , se cache-t-on de moi ?  
Qu'ay-je fait pour cela ? doit-on , mort de ma vie ,  
Me laisser ignorer comment on la marie ?  
Que dira-t-on ? vraiment l'on m'estime bien peu ,  
Moi , qui pour la servir me mettrois dans le feu.

L A R A M E'E.

Oui , ton dépit est juste , & je te le pardonne :  
Mais mon Turc ( je ne sçais si sa raison est bonne )  
M'a commandé sur tout de garder le secret.  
Les Turcs , comme tu sçais, révérent Mahomet ,  
Et sa loi leur deffend sur des peines sévères ,  
De confier jamais aux femmes leurs affaires ;  
Il dit que votre Sexe aime à les publier ,



Et què de votre langue on doit se défier.

T O I N O N.

Mahomet est un sot , & telles que nous sommes ,  
Nous valons pour ceci cent fois plus que les hommes :

Il s'agit d'une ruse , & la moindre de nous ,  
Pour tromper finement , l'entend mieux que vous tous :

De vos déguisemens enfin je me défie  
Il croit encor jouer ici la Comédie ;  
Mais gare.

L A R A M E' E.

Les périls sont faits pour les grands cœurs ;  
Et de ceux d'aujourd'hui nous sortirons vainqueurs.

D O R I S E.

Ma Mere vient ; Clitandre , allez , fuyez sa vûë ,  
Elle croiroit qu'ici vous m'auriez retenuë.

L A R A M E' E.

On va vous rendre heureux , ne vous éloignez pas ;  
Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

## S C E N E IV.

LA MARQUISE , DORISE , TOINON ,  
L A R A M E' E.

L A M A R Q U I S E.

**M**A fille , je reviens , mais je ne peux com-  
prendre

D d iij

Ce que ce Turc prétend ici me faire entendre ;  
Vous m'avez avoué la ruse de Toinon,  
Et je ne compte plus que sur la fiction.  
Je vais chercher là haut pour finir nos affaires,  
Des papiers qui nous sont encore nécessaires ;  
Attendez un moment , dans peu nous sortirons ;  
Cependant si ce Turc paroît , nous l'attendrons ;  
Mon carosse est ici , nous partirons ensemble.

---

## S C E N E V.

LA RAME'E , DORISE , TOINON ,

T O I N O N .

Votre Turc à venir tarde bien , ce me semble.

D O R I S E .

Pour moi j'augure mal de ce retardement.

L A R A M E ' E .

Il ne tardera pas , Madame , assurément ;  
Quelqu'un dans son chemin l'a retenu peut-être ,  
Il n'est pas loin d'ici , vous l'allez voir paroître ;  
Non avec le Turban , car , à ce que je crois ,  
Il a de Mahomet abandonné la loi :  
Enfin vous l'allez voir sous un autre équipage.

T O I N O N .

Il tarde bien pourtant à montrer son visage ,  
Quand on fait ce qu'il ose , on y pense deux fois ,  
Il craint . . . .

Il ne craint rien Toinon , & tu le vois.

---

## SCENE VI.

LE MARQUIS, CLITANDRE,  
DORISE, TOINON,  
LA RAME'E.

TOINON.

C'Est cela justement, voici tout le mystère:  
Je prévois leur dessein , plus je le considère.

LE MARQUIS, *bas à Clitandre.*

Si je ne vous avois rencontré sur mes pas ,  
Je vous faisois chercher.

TOINON.

Que lui dit-il tout bas ?

LE MARQUIS , *à Dorise.*

Ce changement d'habits qui vous a fait attendre  
Quelque temps , ne doit pas à présent vous sur-  
prendre ,

Mon hôte la Ramée en sçait bien la raison.

LA RAME'E.

Oui , oui , je leur ai dit votre conversion.

LE MARQUIS , *à Dorise.*

J'ai promis d'informer Madame votre Mere ,  
Que son Mari vivoit ; mais je n'ai pû le faire ,  
Qu'après avoir connu pour le choix d'un Epoux ,  
Lequel de vos amans étoit digne de vous ,

Dd iiij

Et je viens à présent vous tenir ma parole.

T O I N O N.

Jusques là votre Turc jouë assez bien son rôle,  
Mais j'ay peine à comprendre où diantre il veut  
aller.

D O R I S E.

Ma Mere va venir, il est temps de parler ;  
Si vous avez dequoi confirmer la nouvelle,  
Que mon pere est vivant , je peux obtenir d'elle  
Que l'on différera du moins de quelques jours.

C L I T A N D R E.

Vous me l'avez promis , j'attens votre secours ;  
Quand nos Peres vivoient, tous deux dès notre  
enfance

Nous fumes élevés dans la douce espérance  
D'être unis quelque jour par les plus tendres  
nœuds ,

Et sa Mere aujourd'hui nous accable tous deux.

L E M A R Q U I S.

J'espère que pourvû qu'elle veuille m'entendre,  
A ce que je vais dire elle pourra se rendre.

T O I N O N.

Enfin voici Madame, oh voyons maintenant,  
Comme il s'en tirera.



## SCENE VII.

LA MARQUISE, CLITANDRE ,  
DORISE, TOINON, LA RAME'E ,  
LE MARQUIS.

LA MARQUISE.

**M**A fille on nous attend.

Allons . . . Pour votre Turc il me fait bien con-  
noître ,

Ce qu'on en doit juger , puisqu'il n'ose paroître ,

Aussi ne veux-je plus m'arrêter à cela ;

Allons, Dorise, allons.

LA RAME'E

Madame , le voilà.

Vous pouvez par lui-même enfin être éclaircie.

LA MARQUISE.

Je ne vois aucun Turc dans cette compagnie :

Mais quel est ce Monsieur que je n'avois pas vû ?

LE MARQUIS.

Quoi , Madame de vous je ne suis point connu !

LA MARQUISE.

Mon Mari !

DORISE.

Quoi , mon Pere !

CLITANDRE.

O Ciel !

Quelle surprise !

LE MARQUIS.

Oui, Madame, c'est moi que le ciel favorise :  
Vous sçaurez par quel sort je me vois près de vous.

LA MARQUISE.

O Ciel ! il est donc vrai je revois mon époux ,  
Dans la joye où je suis , à peine je respire.

T O I N O N.

Ma foi, je m'en doutois , & j'ai pensé le dire.

LA RAME'E.

O ! voilà le secret que tu voulois sçavoir.

LE MARQUIS.

Madame, en arrivant je courois pour vous voir ;  
Mais ayant sçeu de lui l'hymen où l'on s'apprête ,  
Sous mes habits de Turc j'allai me mettre en tête ,  
De connoître l'époux que vous vouliez choisir ;  
Le soin que j'en ai pris , m'a privé du plaisir  
De me montrer d'abord à toute ma famille ,  
Et j'en avois fait même un secret à ma fille.

LA MARQUISE.

Vous êtes revenu, Monsieur, vous choisirez.  
Je ne peux que vouloir ce que vous désirez :  
C'est vous, ce n'est plus moi qui doit disposer  
d'elle.

LA RAME'E.

Allons porter partout cette grande nouvelle.

CLITANDRE.

Permettez - moi, Monsieur, dans mon ravissement ,



De vous marquer l'excès de mon contentement ;  
Je prens beaucoup de part , Madame , à votre  
joye ,  
Et rends graces au ciel des biens qu'il nous envoie.

DORISE.

Oui , mes vœux les plus doux , enfin sont exaucés ,  
Vous vivez , mon cher pere , & pour moi c'est  
assez.

---

SCENE VIII.

LE BARON , LE MARQUIS ,  
LA MARQUISE , CLITANDRE ,  
DORISE , TOINON.

LE BARON.

**M**Adame , s'il est vrai ce qu'on vient de m'apprendre ,  
J'ose vous témoigner la part que j'y dois prendre.

LA MARQUISE.

Oui , Monsieur , qui l'eût crû ? Vous voyez mon  
époux ,  
Il n'avoit pas l'honneur d'être connu de vous.

LE BARON.

Je suis ravi , Monsieur , qu'après tant de traverses ,  
Qu'après un si long cours de fortunes diverses ,  
Le Ciel ait bien voulu pour finir vos travaux ,  
Vous ramener chez vous goûter un plein repos.

Je vous suis obligé, Monsieur.

LE BARON.

Pour vous, Madame,

Je ressens votre joye, & de toute mon ame;  
 Peut-être ce retour nous prive de l'honneur  
 Dont je m'étois flatté; mais un si grand bonheur,  
 Et qui vous paroïsoit à vous-même impossible,  
 A vos seuls intérêts trouve mon cœur sensible.

LA MARQUISE.

Permettez-moi, Monsieur, de faire mon devoir,  
 J'aurai dans un moment l'honneur de vous re-  
 voir,

Je vais chercher, Monsieur, ce que je dois vous  
 rendre,

Et qu'à mon grand regret je vous ai fait attendre.

## SCENE IX.

LE BARON, LA MARQUISE,  
 CLITANDRE, DORISE,  
 TOINON.

LE BARON.

**M**Adame, j'avois crû trouver ceans mon fils,  
 Après vous, du jardin nous sommes tous  
 fortis,

Et revenus ici pour avoir l'avantage,  
 De vous donner la main, . . . Mais le voici.

## SCENE X.

ERASTE, DAMIS, LEBARON,  
LA MARQUISE, DORISE,  
CLITANDRE, LA RAME'E,  
TOINON.

TOINON.

**J**E gage

Qu'il ne voudra point croire....

LA RAME'E.

O ! non , assurément.

ERASTE.

Mais de ce qu'on me dit , que croit Toinon ?

TOINON.

Vrayment ,

Notre Turc Ibrahim est le Marquis lui-même.

ERASTE.

Bon , l'on ajoute encore au premier stratagème.

TOINON.

Demandez-le à Madame.

ERASTE.

Ah ! fort bien , c'est cela ,

Et je donnerai , moi , dans tous ces panneaux-là ?

LA RAME'E.

Il n'en reviendra point.

LE BARON.

Mon fils, la chose est sûre.

ERASTE.

Ah ! ah ! vous y donnez , Monsieur , je vous assure ,

Que c'est un nouveau tour que Monsieur fait jouer.

CLITANDRE.

Je crois qu'après Madame , on le doit avouer.

LA MARQUISE.

Rien n'est plus vrai , Monsieur.

LE BARON.

Après cette assurance

Erasme . . . . .

ERASTE.

Eh ! bon , Monsieur , ils sont d'intelligence.

LA MARQUISE.

D'intelligence , moi ? Monsieur , détrompez-vous ,  
Tout le monde a d'abord reconnu mon époux.

ERASTE.

Bagatelle.

LA RAME'E.

Eh ! morbleu , personne ne l'ignore ,  
Curé , Bailli , Notaire , & cent autres encore  
De ses anciens amis . . . . .

ERASTE.

Eh ! Madame , pourquoi ,  
Si l'on a fait dessein de me manquer de foi ;  
Pourquoi , si l'on me veut faire cette injustice ,  
A-t-on encor recours à ce foible artifice ?

D A M I S.

Madame, en vérité, mon cousin a raison,  
On vous l'a dit, ce Turc est une fiction,  
Ou bien, il faut depuis, qu'on vous ait abusée.

D O R I S E.

On vous le fera voir, la chose est fort aisée.

T O I N O N.

Pas tant que vous croyez.

E R A S T E.

Ce tour si bien joué ;  
N'avez-vous pas tantôt, moi présent, avoué,  
Que c'étoit une feinte à dessein concertée,  
Par cette fille-là, par Toinon inventée,  
Et que même c'étoit contre vos sentimens ?

D A M I S.

Après cela, ma foi, c'est se moquer des gens.

L A R A M E'E.

Sans doute.

L A M A R Q U I S E.

Quoi, Messieurs, vous me croyez capable  
De pouvoir entrer, moi, dans un dessein sem-  
blable ?

Il est vrai que Toinon l'a tantôt inventé ;  
Mais ce qu'elle a crû feinte, est une vérité :  
Mon époux est venu par un bonheur extrême,  
Vous l'allez voir bien-tôt paroître ici lui-même .  
( *Au Baron.* ) Peut-être il se rendra le voyant dans  
mes bras.

T O I N O N.

Il le verra, Madame, & ne se rendra pas.

On ne me trompe pas aisément.

D A M I S.

Belle ruse

Pour manquer de parole ! Il faudroit être buse.

L A R A M E'E.

Tiendra-t-il ferme encor contre lui ?

## SCENE DERNIERE.

LE MARQUIS, LA MARQUISE,  
ERASTE, LE BARON, DAMIS,  
CLITANDRE, TOINON, DORISE,  
LA RAME'E.

E R A S T E.

J Ustement.

C'est ce Turc travesti. Le beau déguisement.

Eh ! Madame, peut-on m'opposer cet obstacle ?

L E M A R Q U I S.

Qu'est - ce ?

L A M A R Q U I S E.

Votre retour est un si grand miracle,  
Qu'il est ici des gens qui l'osent contester.

L E M A R Q U I S.

Je ne suis pas surpris, qu'on en puisse douter,  
Moi-même, quand je songe à ce long esclavage,  
Dans lequel j'ai passé le plus beau de mon âge,

Et



Et que je suis chez moi ; je doute quelquefois  
De l'état où je suis , & de ce que je vois.

E R A S T E.

Eh ! bon , c'est bien à moi qu'on conte des for-  
nettes :

Je vois trop les leçons qui vous ont été faites :  
On ne m'impose point par de pareils discours ,  
Madame , encore un coup , je vois tous vos dé-  
tours.

L E M A R Q U I S.

Que prétend donc , Monsieur ? Quels détours ?  
Qu'est-ce à dire ?

L A M A R Q U I S E.

Monsieur , veut & soutient que c'est pour me de-  
dire ,

Que je vous fais , Monsieur , passer pour mon  
époux.

Que vous ne l'êtes point , qu'il le sçait mieux que  
nous.

L E M A R Q U I S.

Oh ! votre entêtement , Monsieur , fût-il extrême ,  
Vous n'empêcherez pas que je ne sois moi-même ,  
Croyez-le , s'il vous plaît.

L E B A R O N.

Erasme , en vérité ,  
C'est porter dans l'excès l'opiniâtreté ,  
Voulez-vous tenir seul contre la loi publique ,  
Contre Monsieur , Madame , & ce vieux domes-  
tique ,  
Contre tous ?

*Tome I.*

Ee

## L'OPINIATRE,

ERASTE.

Mais, Monsieur, je sçais ce que je dis ;  
Cet homme-là n'est point, vous dis-je, le Marquis.

LA RAME'E.

Tout le monde, morbleu, le connoit dans les  
ruës.

ERASTE.

A d'autres, on veut donc qu'il soit tombé des  
nuës?

DAMIS.

Sçait-on pas qu'il est mort depuis plus de quinze  
ans?

ERASTE.

Ma foi, ce conte est bon à faire à des enfans.

LE MARQUIS.

Ce conte?

ERASTE.

Oui, oui, ce conte, ou plutôt cette fable.

LE BARON.

Erafte . . . .

ERASTE.

Il ne l'est point, mon pere.

LA RAME'E.

Comment diable,  
Monsieur n'est pas mon Maître?

LA MARQUISE.

Il n'est pas mon époux?

ERASTE.

Non, non, Madame, non.

LE BARON.

Mon fils , que faites-vous ?

ERASTE.

Ce que je fais , Monsieur ? Quoi , souffrir qu'on nous  
jouë !

LE BARON.

Mais , enfin , on se rend quand tout le monde  
avouë.

ERASTE.

Moi , je ne me rends point , c'est une fiction.

LE MARQUIS.

Je ne suis pas l'époux de Madame , moi ?

ERASTE.

Non.

DORISE.

Quoi ? Monsieur , que j'embrasse . . . .

ERASTE.

Il n'est point votre pere ;

Madame , il ne l'est point.

TOINON.

O ! vous avez beau faire.

On nous l'avoit bien dit , que quand il le verroit

Il ne se rendroit point.

ERASTE.

Qui diable se rendroit ?

Je serois un nigaud , un sot. (à Toinon) Eh ! bon ,  
toi-même ,

Ne me l'as tu pas dit ?

E e ij

Quelle folie extrême ?

ERASTE.

Eh ! ne voyez-vous pas qu'on cherche à me tromper ?

Par quelque ressemblance on prétend me duper ;

Mais on a beau le dire , il a beau le paroître ,

Je sçai qu'il ne l'est point , & qu'il ne le peut être.

LE MARQUIS.

Je ne le comprends pas , ô ! quel entêtement !

Monfieur , est-il fujet à cet égarement ?

TOINON.

O ! Monfieur , tous les jours , demandez-le à Madame ,

Nous admirons en lui cette fermeté d'ame.

LE MARQUIS.

Eh ! bien , quoiqu'il en foit , il faut vous préparer ,

A ce qu'enfin , Monfieur , je dois vous déclarer :

Je voudrois en faveur de Monfieur votre pere ,

Que tout le monde estime , & que je confidère ,

Pouvoir exécuter ce qu'on vous a promis ;

Mais l'on sçait qu'au meilleur de mes anciens amis ,

Autrefois j'accordai ma fille en sa jeunesse

Pour son fils , & je dois lui tenir ma promesse.

ERASTE.

On l'a foit bien instruit , & si je ne sçavois

Que cet homme est le Turc , parbleu je le croirois.

LE BARON.

Allez , vous êtes fol ... Monsieur , je vous supplie ,

En faveur de l'amour , d'excuser sa folie.

ERASTE.

Il est vrai que l'amour me trouble le cerveau ;

Mais , Monsieur , vous donnez , ma foi , dans le panneau ;

C'est au Turc Ibrahim que vous faites excuse.

LE MARQUIS.

Si faut-il à la fin que je le défabuse ;

Car avec cet écrit , je le peux sûrement ,

Monsieur , vous rendrez - vous voyant ce testament ? *à Clitandre.*

Pour votre hymen , Monsieur , feu Monsieur votre pere ,

Lorsque Damon mourut , m'en fit dépositaire ,

Je partis pour Venise , & le laissai là-haut :

Le voilà , je n'ai pû vous le rendre plutôt ,

Ni vous faire sçavoir que je l'avois.

T O I N O N .

Courage ;

Madame , nous aurons Clitandre & l'héritage.

LE BARON.

Sortons. Vous méritez , ma foi , ce que je vois.

Allons , allons..... Monsieur , j'approuve votre choix.

334 L'OPINIATRE, COMEDIE.

LE MARQUIS.

Quel homme donniez - vous , Madame , à votre  
fille ?

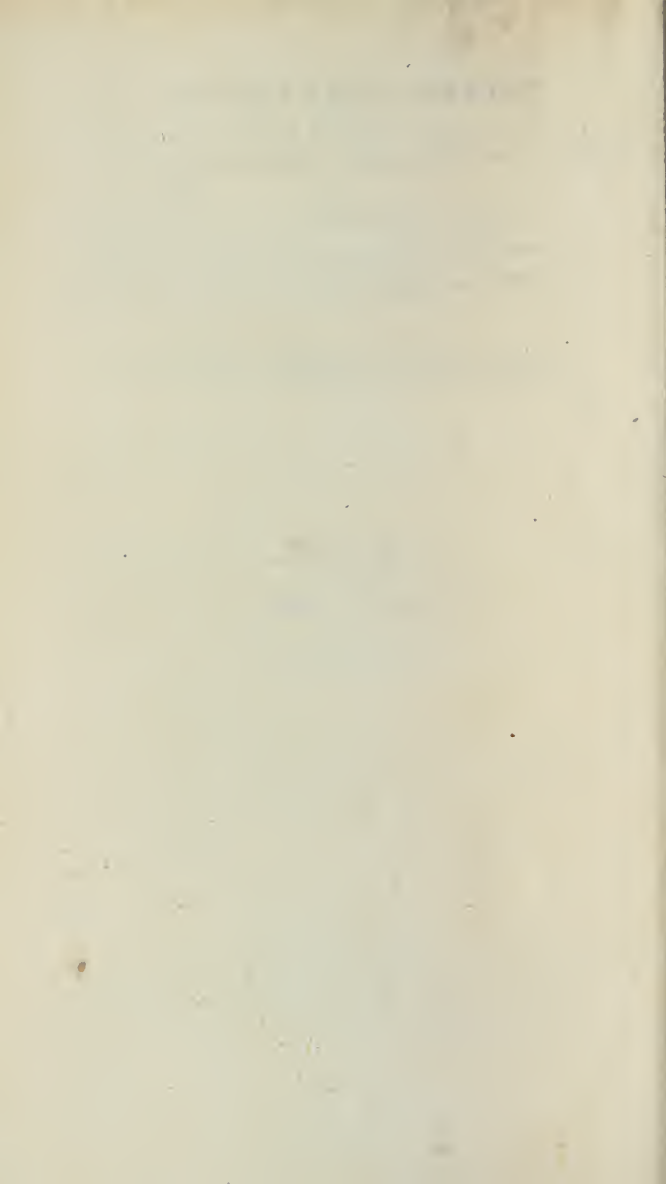
Heureusement j'en ai délivré la famille ;  
Mais allons assembler nos parens , nos amis ,  
Et tenir à Monsieur , tout ce que j'ai promis.

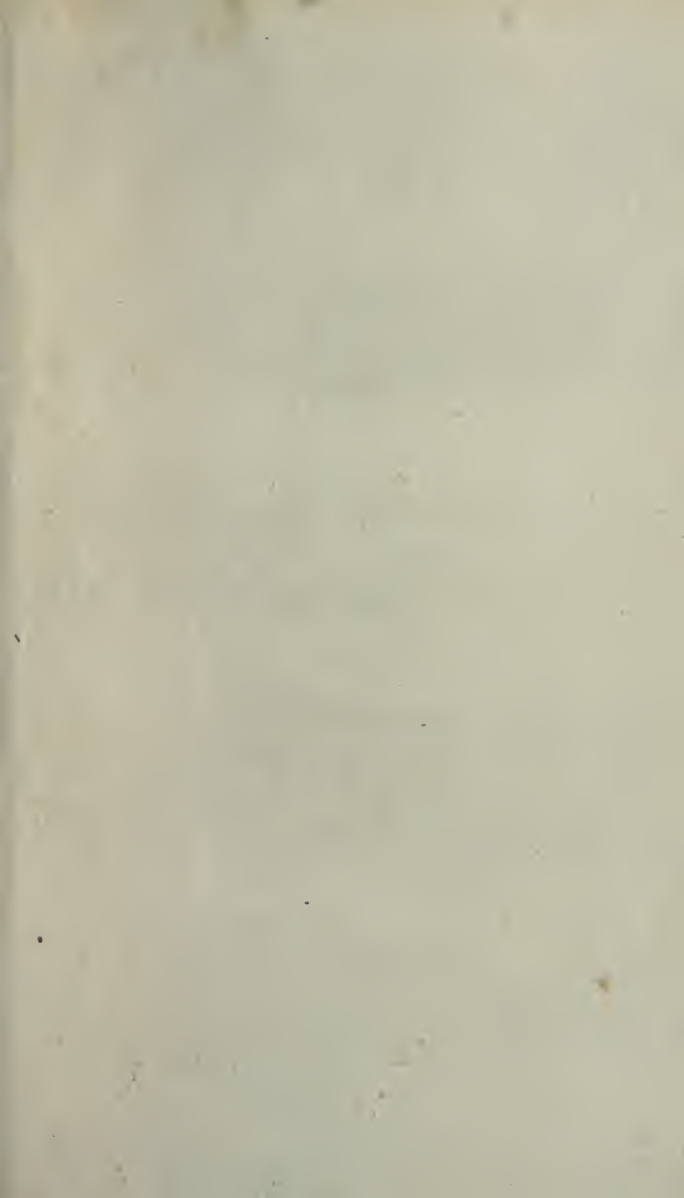
*Fin du troisiéme & dernier Acte.*













# Collection spéciale

La Bibliothèque  
Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume  
après la dernière date timbrée  
ci-dessous devra payer une amen-  
de de cinq sous, plus un sou pour  
chaque jour de retard.

The Lib  
University of

Date a

For failure to ret  
or before the last  
below there will be  
cents, and an extra  
cent for each add

|  |  |  |  |  |
|--|--|--|--|--|
|  |  |  |  |  |
|--|--|--|--|--|

